L'ONANISME;

OU

DISSERTATION PHYSIQUE,

SUR

LES MALADIES

produites par la Masturbation.

Traduit du Latin de

MR. TISSOT, D. M.

Et considerablement augmenté par l'Auteur.



A LAUSANNE,

De l'Imprimerie D'ANTOINE CHAPUIS.

MDCCLX.

PREFACE.

JE sentis les défauts de l'original latin de ce petit ouvrage en le composant; j'en fis mes excuses, & j'indiquai mes raisons de justification dans la Préface. Ces defauts me fraperent encore plus vivement après l'impression; & je les ai trouvé intolerables, en examinant la traduction françoise, qu'on desiroit que je revisse.

Outre beaucoup d'observations nouvelles à ajouter, il falloit remédier à des fautes d'ordre considerables, & donner une juste étendue à des articles qui n'étoient que des premiers linéamens, presque incapables de faire saisir ce que j'avois voulu dire.

Tant de corrections rendoient l'ouvrage à peu près neuf, & beaucoup plus long. La difficulté d'exécuter cette entreprise en langue vi-

vante, & tous les desagrémens qu'elle entrainoit ne m'échaperent pas. Il n'y avoit qu'un motif aussi puissant que celui de l'utilité dont cette entreprise, bien exécutée, (c'est sans doute dire mieux que je ne l'ai fait,) pouvoit être à l'humanité, qui pût me décider ; & c'est en effet le seul qui m'ait décidé. Il est triste de s'occuper des crimes de ses semblables ; leur considération afflige & humilie : il est doux d'esperer qu'on contribuera à diminuer leur fréquence & à adoucir les miseres qui en sont les suites.

Ce qui a rendu ce travail beaucoup plus pénible qu'il ne l'eut été si j'eusse écrit en latin, c'est l'embarras d'exprimer des images dont les termes & les expressions sont déclarées indécentes par l'usage. Il m'en auroit infiniment couté s'il eut falu me dispenser de cette attention ; & cette disposition, dont j'ose me glorifier, m'a rendu le travail moins couteux qu'il ne l'auroit été, si malheu-

reuſement elle m'eut manqué ; cependant je l'ai encore trouvé hériſſé de difficultés. J'oſe aſſurer que je n'ai négligé aucune précaution pour donner à cet ouvrage toute la bienſeance dans les termes dont il étoit ſuſceptible. Il y a des écueils inſeparables de la matiere ; comment les éviter ? Falloit-il ſe taire ſur des objets auſſi importans ? Non ſans doute. Les Auteurs ſacrés, les Peres de l'Egliſe, qui preſque tous écrivoient en langues vivantes ; les Auteurs Ecléſiaſtiques, n'ont pas cru devoir garder le ſilence ſur les crimes obſcenes, parce qu'on ne pouvoit pas les déſigner ſans mots. J'ai cru devoir ſuivre leur exemple ; & j'oſerai dire avec St. AUGUSTIN, *Si ce que j'ai écrit ſcandaliſe quelque perſonne impudique, qu'elle accuſe plûtôt ſa turpitude, que les paroles dont j'ai été obligé de me ſervir, pour expliquer ma penſée ſur la génération des hommes. J'eſpere que le lecteur pudique*

& ſage me pardonnera aiſément les expreſſions que j'ai été obligé d'employer. J'ajouterai à ce que dit ce ſaint homme, que j'eſpere mériter la reconnoiſſance & l'aprobation des gens vertueux & éclairés, qui connoiſſent la turpitude de l'univers, & qui loueront, ſinon mes ſuccès, au moins mon entrepriſe.

Je n'ai pas touché, non plus que dans la premiere édition, la partie morale; & cela par la raiſon d'HORACE,

—— —— Quod medicorum eſt
Promittunt Medici.

Je me ſuis propoſé d'écrire des maladies produites par la maſturbation, & non point du crime de la maſturbation; n'eſt-ce pas d'ailleurs aſſez en prouver le crime, que de démontrer qu'elle eſt un acte de ſuïcide. Quand on connoit les hommes, on ſe perſuade aiſément, qu'il eſt plus aiſé de les détourner du vice, par la

la crainte d'un mal préſent, que par des raiſonnemens fondés ſur des principes dont on n'a pas aſſez de ſoin de leur inculquer toute la vérité. Je me ſuis appliqué ce qu'un homme, dont notre ſiecle ſe glorifiera chez la poſtérité la plus reculée, fait dire à un religieux. *On nous fait entreprendre de prouver l'utilité de la priere à un homme qui ne croit pas en Dieu; la néceſſité du jeune à un autre qui a nié toute ſa vie l'immortalité de l'ame: l'entrepriſe eſt laborieuſe & les rieurs ne ſont pas pour nous* (a). *Marphurius* doutoit de tout, *Scanarelle* lui donna des coups de bâton, & il crut.

Ces Zoiles de la Societé & de la literature, qui ne font rien & qui blâment tout ce qu'on fait, oſeront dire que cet ouvrage eſt plus propre à répandre le vice qu'à l'arrêter, & qu'il le fera connoitre à ceux qui l'ignorent. Je ne leur répondrai point; on s'avilit en leur répondant; mais il

(a) *Lettres Perſan.* 49.

eſt des ames foibles quoique vertueuſes, ſur leſquelles ces diſcours pourroient faire impreſſion; je leur dois cette réflexion générale; c'eſt que mon livre eſt à cet égard là dans le cas de tous les livres de morale; il faut les interdire tous ſi c'eſt multiplier un vice que d'en montrer les dangers. Les Livres Saints, ceux des Peres, ceux des Caſuïſtes doivent tous être prohibés avant le mien. Quelle eſt d'ailleurs la jeune perſonne qui s'aviſera de lire un ouvrage ſur une matiere de Médecine dont elle ignore le nom? Il eſt à ſouhaiter qu'il devienne familier aux perſonnes apellées à diriger l'éducation; il leur ſervira à demêler de bonne heure cette déteſtable habitude, & les mettra à même de prendre les précautions qu'elles jugeront néceſſaires pour en prévenir les ſuites.

Ceux qui n'entendent pas le latin trouveront peut-être qu'il y a trop de vers en cette langue; je leur réponpon-

pondrai qu'il n'y en a point qui ne ſoit lié à la matiere, puiſqu'il n'y en a aucun qui ne m'ait été rappellé par la chaine des idées. J'ai cependant fait en ſorte, partout, qu'on put les ſauter ſans interrompre le fil du diſcours. Ceux qui les entendent m'en ſauront gré; le voyageur, au milieu des bruyeres, eſt réjouï par la vuë de quelque gazon. Enfin ſi c'eſt un tort il eſt leger, & dans un ouvrage auſſi ingrat l'on peut permettre ce délaſſement à l'Auteur. S'il n'y en a pas de françois, ce qui auroit été plus naturel, c'eſt peut-être la faute des Poëtes plûtôt que la mienne.

Cet ouvrage au reſte n'a rien de commun avec l'Onania Anglois que le ſujet; &, à deux pages & demi près que j'en ai tiré, cette rapſodie ne m'a fourni aucun ſecours. Ceux qui liront les deux ouvrages ſentiront j'eſpere la difference totale qu'il y a de l'un à l'autre: ceux qui ne liront que celui-ci auroient pu être trompés par le rapport des titres,

& portés à ſuppoſer quelque reſſemblance entre les deux livres; heureuſement il n'y en a aucune.

En écrivant ſur l'Inoculation je me ſuis propoſé de propager la méthode la plus propre à arrêter les ravages d'une maladie meutriere, & j'ai la ſatisfaction d'avoir operé au moins quelque bien: en compoſant cet ouvrage, j'ai eſperé d'arrêter les progrès d'une corruption plus ravageante peut-être que la petite verole; & d'autant plus à craindre, que travaillant dans les ombres du miſtere, elle mine ſourdement, ſans même que ceux qui ſont ſes victimes ſe doutent de ſa malignité; il étoit important de la faire connoitre. Veuille CELUI QUI PEUT TOUT répandre ſur mes vuës cette bénediction, ſans laquelle nos foibles travaux ne peuvent rien. PAUL plante, APOLLOS arroſe, c'eſt DIEU qui donne l'accroiſſement.

L'ONANIS-



ESSAY
SUR
LES MALADIES
Produites par la Maſturbation.

NOS corps perdent continuellement ; & ſi nous ne pouvions pas reparer nos pertes, nous tomberions bientôt dans une foibleſſe mortelle. Cette reparation ſe fait par les alimens, mais ces alimens doivent ſubir dans nos corps differentes préparations, qu'on comprend ſous le nom de nutrition. Dès qu'elle ne ſe fait pas, ou qu'elle ſe fait mal, tous ces alimens deviennent inutiles, & n'empêchent pas qu'on ne tombe dans tous les maux, que l'épuiſement entraine. De toutes

les cauſes qui peuvent empêcher la nutrition, il n'y en a peut être point de plus commune, que les évacuations trop abondantes. Telle eſt la fabrique de notre machine, & en général des machines animales, que, pour que les alimens acquierent ce degré de préparation, néceſſaire pour reparer le corps, il faut qu'il reſte une certaine quantité d'humeurs déja travaillées, naturaliſées, ſi l'on veut me permettre ce terme. Si cette condition manque, la digeſtion & la coction des alimens reſte imparfaite, & d'autant plus imparfaite, que l'humeur qui manque eſt plus travaillée, & d'une plus grande importance. Une nourice robuſte, qu'on tueroit en lui tirant quelques livres de ſang dans vingt-quatre heures, peut fournir la même quantité de lait à ſon enfant, quatre ou cinq cent jours de ſuite, ſans en être ſenſiblement incommodée, parceque le lait eſt de toutes les humeurs la moins travaillée, une humeur qui eſt preſqu'encore étrangere, au lieu que le ſang eſt une humeur eſſentielle. Il en eſt une autre, la liqueur génitale, qui influe ſi fort ſur les forces du corps, & ſur la perfection

fection des digestions qui les reparent, que les Medecins de tous les siecles ont cru unanimément, que la perte d'un once de cette humeur affoiblissoit plus, que celle de quarante onces de sang. Quels maux ne doit pas entrainer la profusion d'une humeur si précieuse? Sa destination détermine le seul moyen légitime de l'évacuer. Les maladies en procurent quelquefois l'écoulement. Elle peut se perdre involontairement dans des songes lascifs. L'auteur de la Genese nous a laissé l'histoire du crime d'*Onan*, sans doute pour nous transmettre celle de son chatiment; & nous apprenons par GALIEN, que DIOGENE se souilla de la même souillure.

Si les dangereuses suites de la perte trop abondante de cette humeur, ne dépendoient que de la quantité, ou étoient les mêmes à quantité égale, il importetoit peu, relativement au physique, que cette évacuation se fit de l'une ou de l'autre des facons, que je viens d'indiquer. Mais la forme fait ici autant que le fond, qu'on me permette encore cette expression, mon sujet autorise des licences de cette espece. Une quantité trop considerable de se-

mence perdue dans les voyes de la nature, jette dans des maux très fâcheux ; mais qui le sont bien d'avantage, quand la même quantité a été dissipée par des moyens contre nature. Les accidens que ceux qui s'épuisent dans un commerce naturel éprouvent sont terribles, ceux que la masturbation entraine le sont bien plus. Ce sont ces derniers qui sont proprement l'objet de cet ouvrage, mais la liaison intime qu'ils ont avec les premiers, empèche d'en separer le tableau. C'est ce tableau commun qui formera mon premier article, il sera suivi de l'explication des causes, second article dans lequel j'exposerai celles, qui rendent les suites de la masturbation plus dangereuses ; les moyens de guérison, & des remarques sur quelques maladies analogues, finiront l'ouvrage. Je joindrai partout les observations des meilleurs auteurs à celles que j'ai fait moi même.

SEC.

SECTION I.

Les Simptomes.

HIPPOCRATE, le plus ancien & le plus exact des observateurs, a déja décrit les maux produits par l'abus des plaisirs de l'amour, sous le nom de *consomption dorsale* (*a*). " Cette
,, maladie nait, dit-il, de la moëlle
,, de l'épine du dos. Elle attaque les
,, jeunes mariés ou les libidineux. Ils
,, n'ont pas de fievre, & quoiqu'ils
,, mangent bien, ils maigrissent & se
,, consument. Ils croyent sentir des
,, fourmis, qui descendent de la tête
,, le long de l'épine. Toutes les fois
,, qu'ils vont sur selle, ou qu'ils uri-
,, nent, ils perdent abondamment une
,, liqueur seminale très liquide. Ils sont
,, inhabiles à la génération, & ils en
,, sont souvent occupés dans leurs son-
,, ges. Les promenades, surtout dans
,, les routes pénibles, les ésouflent, les
,, affoiblissent, leur procurent des pe-

(*a*) De morbis Lib. II. Cap. XLIX. Fœs. 479.

„ ſanteurs de tête, & des bruits d'oreil- „ le ; enfin une fievre aigué (Lypiria) „ termine leurs jours". Quelques Medecins ont attribué à la même cauſe, & ont appellé *ſeconde conſomption dorſale* d'HIPPOCRATE, une maladie qu'il décrit ailleurs, (*b*) & qui a quelque rapport avec cette premiere. Mais la conſervation des forces, qu'il ſpécifie particulierement, me paroit une preuve convaincante, que cette maladie ne dépend point de la même cauſe que la premiere. Elle paroit plutôt être une affection rhumatiſmale. " Ces plai- „ ſirs, dit CELSE, dans ſon excel- „ lent livre ſur la conſervation de la „ ſanté, nuiſent toujours aux perſon- „ nes foibles, & leur fréquent uſage „ affoiblit les forts" (*c*). L'on ne peut rien voir de plus effrayant, que le tableau qu'ARETE'E nous a laiſſé des maux, produits par une évacuation trop abondante. „ Les jeunes gens, „ dit il, prennent & l'air & les infir- „ mités des vieillards ; ils deviennent „ pales, efféminés, engourdis, pareſ- „ ſeux, laches, ſtupides, & même „ imbe-

(*b*) De glandulis Fœſ. p. 273.
(*c*) De re medica Lib. I. Cap. IX. & I.

„ imbeciles ; leurs corps ſe courbent, „ leurs jambes ne peuvent plus les „ porter, ils ont un dégout général, „ ils ſont inhabiles à tout ; pluſieurs „ tombent dans la paralyſie " (*d*). GALIEN a vû la même cauſe occaſionner des maladies du cerveau & des nerfs, & détruire les forces (*e*) " L'eſtomac ſe dérange, dit ÆTIUS, tout „ le corps s'affoiblit, l'on tombe dans „ la paleur, la maigreur, le deſſechement, les yeux ſe cavent " (*f*). Ces témoignages des anciens les plus reſpectables, ſont confirmés par ceux d'une foule de modernes. SANCTORIUS qui a examiné avec le plus grand ſoin toutes les cauſes qui agiſſent ſur nos corps, a obſervé que celle ci affoibliſſoit l'eſtomac, ruinoit les digeſtions, empêchoit l'inſenſible tranſpiration dont les dérangemens ont des ſuites ſi facheuſes, produiſoit des chaleurs de foye & de reins, diſpoſoit au calcul, diminuoit la chaleur naturelle, & entrainoit ordinairement la perte ou l'affoibliſſe-

(*d*) *De ſignis & cauſ diut. morb. L. II. C. V.*

(*e*) Comm. tert. in Lib. III. HYP. *de morb. vulg.* oper. omn. T. III. p. 583.

(*f*) *Tetrab.* III. *Serm.* III. C. XXXIV.

bliſſement de la vue (*g*). LOMMIUS dans ſes beaux commentaires ſur les paſſages de CELSE que j'ai cité, appuye le témoignage de ſon auteur, par ſes propres obſervations. „ Les émiſ- „ ſions fréquentes de ſemence, rela- „ chent, deſſechent, affoibliſſent, éner- „ vent, & produiſent une foule de „ maux; des apoplexies, des léthar- „ gies, des épilepſies, des aſſoupiſſe- „ mens, des pertes de vué, des trem- „ blemens, des paralyſies, des ſpaſ- „ mes, & toutes les eſpeces de goutte „ les plus douloureuſes " (*h*). L'on ne lit point ſans horreur la deſcription que nous a laiſſé TULPIUS ce céle- bre Bourgmaitre & Medecin d'Amſter- dam; " non ſeulement, dit-il, la moël- „ le de l'épine maigrit, mais tout le „ corps & l'eſprit languiſſent égale- „ ment, l'homme perit miſerablement. „ *Samuel* VERSPRETIUS fut attaqué „ d'une fluxion d'une humeur exceſſi- „ vement acre, qui ſe jetta d'abord „ ſur le derriere de la tête & la nuque; „ elle paſſa de là ſur l'épine, les lom- „ bes

(*g*) Medicin. ſtatic. ſect. 6. aph. 15. 19. 21. 23. & 24.

(*h*) *Commentar. de ſanit. tuend.* p. m. 37.

„ bes, les flancs, & l'articulation de
„ la cuisse, & fit souffrir à ce malheu-
„ reux des douleurs si vives, qu'il
„ devint tout à fait défiguré, & tom-
„ ba dans une petite fievre, qui le
„ consumoit, mais pas assez vite à son
„ gré, & son état étoit tel, qu'il in-
„ voqua plus d'une fois la mort, avant
„ qu'elle vint l'arracher à ses maux" (*i*).
Rien, dit un célebre Medecin de *Louvain*, n'affoiblit autant & n'abrege autant la vie (*k*). BLANCARD a vû des gonorhées simples, des consomptions, des hydropisies qui dépendoient de cette cause (*l*); & MUYS a vû un homme encore d'un bon âge attaqué d'une gangrene spontanée du pied, qu'il attribua à des excès véneriens (*m*). Les Mémoires des Curieux de la Nature parlent d'une perte de vue, l'observation mérite d'être rapportée en entier. L'on ignore, dit l'auteur, quelle sympathie les testicules ont avec tout le corps, mais surtout avec les yeux.

(*i*) *Obs. Medic.* L. III. C. XXIV.

(*k*) ZIPAEUS *fundam. medic.* Part. II. art. 6.

(*l*) *Instit medit.* Part. II. Ch. XXVIII.

(*m*) *Praxis chirurgica* Decur. I. obs. 4.

SALMUTH a vû un ſavant hypocondriaque, devenir fou, & un autre homme ſe deſſecher ſi prodigieuſement le cerveau, qu'on l'entendoit vaciller dans le crane; l'un & l'autre pour s'être livrés à des excès du même genre. J'ai vû moi même un homme de 59 ans, qui trois ſemaines après avoir épouſé une jeune femme, tomba tout à coup dans l'aveuglement, & mourut au bout de quatre mois (*n*). La trop grande diſſipation des eſprits animaux, affoiblit l'eſtomac, ote l'appetit, & la nutrition n'ayant plus lieu, le mouvement du cœur s'affoiblit, toutes les parties languiſſent, & l'on tombe même dans l'épileſie (*o*). Nous ignorons il eſt vrai ſi les eſprits animaux & la liqueur génitale ſont la même choſe; mais l'obſervation nous a appris, comme on le verra plus bas, que ces deux fluides ont une très grande analogie, & que la perte de l'un ou de l'autre produit les mêmes maux. M. HOFMAN a vû les plus facheux accidens ſuivre la diſſipation de la ſemence.

(*n*) Decur. II. ann. 5. Append. obſ. 88. p. 56.
(*o*) SCHELAMMER *ars medendi univerſa* Lib. II. ſect. II. Ch. IV. §. 23.

mence. " Après de longues pollutions
„ nocturnes, dit-il, non ſeulement les
„ forces tombent, le corps maigrit,
„ le viſage palit; mais de plus la mé-
„ moire s'affoiblit; une ſenſation conti-
„ nuelle de froid ſaiſit tous les membres,
„ la vue s'obſcurcit, la voix devient
„ rauque (*p*). Tout le corps ſe détruit
„ peu à peu; le ſommeil troublé par
„ des reves inquietans ne repare point,
„ & l'on éprouve des douleurs ſembla-
„ bles à celles qu'on reſſent, après qu'on
„ a été meurtri par des coups " (*q*).
Dans ſa conſulte pour un jeune hom-
me qui, entr'autres maux, s'étoit atti-
ré par la maſturbation, une foibleſſe
totale des yeux, „ il dit qu'il a vû
„ pluſieurs exemples de gens qui, mê-
„ me dans l'âge fait, c'eſt-à-dire,
„ quand le corps jouit de toutes ſes
„ forces, s'étoient attirés non ſeule-
„ ment des rougeurs & des douleurs
„ extrêmement vives dans les yeux,
„ mais encore une ſi grande foibleſſe
„ de vue, qu'ils ne pouvoient lire ni
„ écrire quoi que ce ſoit; j'ai même

 „ vû

(*p*) *Conſult.* Cent. 2. & 3. Caſ. 102. T. III. p. 293.

(*q*) Même endroit Caſ. 103.

„ vû, ajoute-t-il, deux gouttes fereines
„ produites par cette caufe (*r*); " l'on
verra avec plaifir l'hiftoire même de la
maladie qui donna lieu à cette confulte.
„ Un jeune homme s'étant livré à la
„ mafturbation à l'âge de quinze ans,
„ & l'ayant exercée très fréquemment
„ jufques à vingt & trois, tomba pen-
„ dant cette période dans une fi gran-
„ de foibleffe de tête & des yeux, que
„ fouvent ces derniers étoient faifis de
„ violens fpafmes dans le tems de l'émif-
„ fion de la femence; dès qu'il vouloit
„ lire quelque chofe, il éprouvoit un
„ étourdiffement femblable à celui de
„ l'ivreffe, la pupille fe dilata extraor-
„ dinairement; il fouffroit dans l'œil
„ des douleurs exceffives, les paupie-
„ res étoient très pefantes, elles fe
„ coloient toutes les nuits, fes yeux
„ étoient toujours baignés de larmes,
„ & il s'amaffoit dans les deux coins,
„ qui étoient très douloureux, beau-
„ coup d'une matiere blanchatre. Quoi-
„ qu'il mangea avec plaifir, il étoit
„ reduit à une extrême maigreur, &
„ dès qu'il avoit mangé, il tomboit
„ dans une efpece d'ivreffe." M. BOER-
HAAVE

(*r*) Même endroit Caf. 104.

HAAVE peint les maladies avec cette force & cette précision qui caractérisent tous ses tableaux. " La trop grande perte de semence produit la lassitude, la débilité, l'immobilité, des convulsions, la maigreur, le dessechement, des douleurs dans les membranes du cerveau, émousse les sens & surtout la vue, donne lieu à la consomption dorsale, à l'indolence & à diverses maladies, qui ont de la liaison avec celles là " (*s*). Les observations que ce grand homme communiquoit à ses auditeurs en leur expliquant cet aphorisme, & qui portent sur les differens moyens d'évacuations, ne doivent pas être omises. " J'ai vû un malade, dont la maladie commença par une lassitude & une foiblesse dans tout le corps, surtout vers les lombes; elle fut accompagnée du jeu des tendons, de spasmes périodiques & de la maigreur, de maniere à détruire tout le corps: il sentoit aussi de la douleur dans les membranes même du cerveau, douleur que les malades nomment ardeur seche, qui brule continuellement en

,, dedans

(*s*) *Institut.* §. 776. de la trad. de M. D. L. M.

„ dedans les parties les plus nobles".

„ J'ai vû auſſi un jeune homme atta-
„ qué de la conſomption dorſale. Il étoit
„ d'une fort jolie figure, & malgré
„ qu'on l'eut ſouvent averti de ne ſe
„ point trop livrer au plaiſir, il s'y li-
„ vra néanmoins, & il devint ſi diffor-
„ me avant ſa mort, que cette groſſeur
„ charnue, qui paroit au deſſus des
„ apophiſes épineuſes des lombes, s'étoit
„ entierement affaiſſée. Le cerveau mê-
„ me dans ce cas paroit être conſumé;
„ en effet les malades deviennent ſtupi-
„ des. Ils deviennent ſi roides, que
„ je n'ai point vû une auſſi grande
„ immobilité du corps produite par
„ une autre cauſe. Les yeux même
„ ſont ſi hébetés, qu'ils n'ont plus la
„ facilité de voir" (*t*). M. de SENAC peignoit, dans la premiere édition de ſes eſſays, les dangers de la maſturbation, & annonçoit aux victimes de cette infamie toutes les infirmités de la vieilleſſe la plus languiſſante, à la fleur de leur âge; l'on peut voir dans les éditions ſuivantes les raiſons de la ſuppreſſion de ce morceau & de quel-

ques

(*t*) Comment. ſur le même endroit T. VII. p. 214.

ques autres. M. LUDWIG en décrivant les maux qui ſurviennent aux évacuations trop abondantes, n'oublie pas la ſpermatique. " Les jeunes gens „ de l'un & de l'autre ſexe qui ſe livrent „ à la laſciveté ruinent leur ſanté, en „ diſſipant des forces, qui étoient deſti- „ nées à amener leur corps à ſon point „ de plus grande vigueur, & enfin ils „ tombent dans la conſomption " (*u*). M. de GORTER donne un détail des accidens les plus triſtes dépendans de cette cauſe, mais il ſeroit trop long de le copier; je renvoye à ſon ouvrage même tous ceux qui entendent la langue dont il s'eſt ſervi (*x*). Après avoir rapporté la deſcription de la conſomption dorſale d'HIPPOCRATE, telle qu'on l'a lue plus haut, M. van SWIETEN ajoute. " J'ai vû tous ces accidens „ & pluſieurs autres dans les malheu- „ reux, qui s'étoient livrés à des hon- „ teuſes pollutions. J'ai employé inuti- „ lement pendant trois ans tous les ſe- „ cours de la medecine, pour un jeune „ homme, qui s'étoit attiré par cette „ infame manœuvre des douleurs va- „ gues,

(*u*) *Inſtitut. phyſiol.* §. 870. 872.
(*x*) *De inſenſibil. perſpir.* chap. dern.

„ gues, étonnantes & générales, avec „ une ſenſation tantôt de chaleur, tan- „ tôt d'un froid très incommode par „ tout le corps, mais ſurtout aux lom- „ bes. Dans la ſuite ces douleurs ayant „ un peu diminué, il ſentoit un ſi grand „ froid dans les cuiſſes & dans les jam- „ bes, quoiqu'au tact ces parties pa- „ ruſſent conſerver leur chaleur natu- „ relle, qu'il ſe chauffoit continuelle- „ ment auprès du feu, même pendant „ les plus grandes chaleurs de l'été. „ J'admirai ſurtout pendant tout ce „ tems un mouvement continuel de „ rotation des teſticules dans le ſcro- „ tum, & le malade éprouvoit dans „ les lombes la ſenſation d'un mouve- „ ment ſemblable, qui lui étoit très à „ charge" (y). Ce détail nous laiſſe ignorer ſi ce malheureux termina ſa vie au bout de trois ans, ou s'il conti- nua à languir pendant quelque tems, ce qui eſt bien plus facheux; il n'y a cependant pas une troiſieme iſſue. M. KLOEKOF dans un très bon ouvrage ſur les maladies de l'eſprit qui dé- pendent du corps, confirme par ſes obſervations celles qu'on vient de lire.

„ Une

(y) Aph. 586. T. II. p. 46.

„ Une trop grande diſſipation de ſe-
„ mence affoiblit le reſſort de toutes
„ les parties ſolides ; de là naiſſent la
„ foibleſſe, la pareſſe, l'inertie, les
„ phthiſies, les conſomptious dorſales,
„ l'engourdiſſement & la dépravation
„ des ſens, la ſtupidité, la folie, les
„ évanouiſſemens, les convulſions" (z). M. HOFMANN avoit dejà remarqué, que les jeunes gens, qui ſe livrent à l'infame pratique de la maſturbation, perdoient peu à peu toutes les facultés de leur ame, ſurtout la mémoire, & devenoient tout à fait inhabiles à l'étude (a). M. LEWIS (b) décrit tous ces maux. Je ne tranſcrirai ici de ſon ouvrage, que ce qui a rapport à ceux de l'ame. " Tous les maux qui
„ naiſſent des excès avec les femmes,
„ ſuivent plus promptement encore &
„ dans un âge tendre l'abominable pra-
„ tique de la pollution de ſemence,
„ qu'il ſeroit difficile de peindre avec
„ des couleurs auſſi affreuſes qu'elle le
„ mérite ;

(z) *De morb. anim. ad infirm. medul. cereb.* p. 37.

(a) Oper. omn. fol. T. III. p. 295.

(b) *A Practical Eſſay upon the tabes dorſalis* Lond. 1748.

„ mérite ; pratique à laquelle les jeu-
„ nes gens se livrent, sans connoitre
„ toute l'énormité du crime, & tous
„ les maux, qui en sont les suites physi-
„ ques (c). L'ame se ressent de tous
„ les maux du corps, mais surtout de
„ ceux qui naissent de cette cause. La
„ plus noire mélancholie, l'indifférence
„ pour tous les plaisirs, ne pourroit-
„ on pas dire l'aversion ? L'impossibi-
„ lité de prendre part à ce qui fait le
„ sujet de la conversation des compa-
„ gnies, dans lesquelles ils se trouvent
„ sans y être ; le sentiment de leur
„ propre misere ; & le desespoir d'en
„ être les artisans volontaires, la né-
„ cessité de renoncer au bonheur du
„ mariage ; sont les idées bourelantes,
„ qui contraignent ces malheureux à
„ se separer du monde, fort heureux
„ si elles ne les portent pas à termi-
„ ner eux mêmes leur carriere" (d).
De nouvelles observations confirme-
ront plus bas la vérité de cet effrayant
tableau. Avant que de passer aux obser-
vations qui m'ont été communiquées,
je terminerai cette section par le beau
mor-

(c) Ibid. p. 13.
(d) Ibid. p. 19.

morceau, qui se trouve dans l'excellent ouvrage, dont M. GAUBIUS vient d'enrichir la medecine, que je reçois dans ce moment, & dont j'ai l'obligation à la politesse de cet illustre Medecin. Non seulement il peint les maux, mais il en indique les causes avec cette force, cette vérité, cette sagacité, & cette précision, qui n'appartiennent qu'au plus grand maître. C'est un morceau précieux, dont on me saura gré de conserver le coloris, en le rapportant tel que l'auteur l'a écrit. *Immoderata seminis profusio, non solum utilissimi humoris jactura, sed ipso etiam motu convulsivo, quo emittitur, frequentius repetito imprimis lædit. Etenim summam voluptatem universalis excipit virium resolutio, quæ crebro ferri nequit, quin enervet. Colatoria autem corporis quo magis emulgentur, eo plus humorum aliunde ad se trahunt, succisque sic ad genitalia derivatis reliquæ partes depauperantur. Inde ex nimia venere lassitudo, debilitas, immobilitas, incessus delumbis, encephali dolores, convulsiones, sensuum omnium, maxime visus, hebetudo, cæcitas, fatuitas, circulatio febrilis, exsiccatio, macies, tabes & pulmonica*

monica & dorsalis, effeminatio. Augentur hæc mala atque insanabilia fiunt ob perpetuum in venerem pruritum, quem mens non minus, quam corpus, tandem contrahit, quoque efficitur, ut & dormientes obscena phantasmata exerceant, & in tentiginem pronæ partes quavis occasione impetum concipiant, onerique & stimulo sit quamlibet exigua reparati spermatis copia; levissimo conatu, & vel sine hoc, de relaxatis loculis relapsura. Quo circa liquet, quare adolescentiæ florem adeo pessumdet iste excessus (e).

SECTION II.

Observations communiquées.

JE ne ſuivrai d'autre ordre que celui des dates de reception. J'ai vû, me dit mon illuſtre ami M. ZIMMERMANN, un homme de 23 ans, qui devint épileptique, après s'être affoibli le corps par de fréquentes manuſtuprations. Toutes les fois qu'il avoit des pollutions nocturnes, il tomboit dans un accès d'épilepſie parfait. La même

(e) *Conſult. Med.* T. II. p. 36.

même chose lui arrivoit après les manustuprations, dont il ne s'abstenoit point malgré les accidens, & tout ce que l'on pouvoit lui dire. Quand l'accès étoit passé il éprouvoit des douleurs très fortes aux reins, & autour du coccyx. Cependant ayant enfin cessé cette manœuvre pendant quelque tems, je le gueris des pollutions, & j'esperai même de le guerir de l'épilepsie, dont les accès avoient déja disparu. Il avoit repris les forces, l'apetit, le sommeil & une très belle couleur, après avoir ressemblé à un cadavre. Mais étant revenu à ses masturbations, qui étoient toujours suivies d'une attaque, il prit enfin les accès dans les rues même, & on le trouva mort un matin dans sa chambre, tombé hors de son lit, & baigné dans son sang. Qu'on me permette ici une question qui se présenta à moi, quand je lus cette observation; ceux qui se tuent d'un coup de pistolet, qui se noyent volontairement, ou qui s'égorgent, sont-ils plus comptables de leur mort, sont-ils plus suicides que cet homme ci? Sans entrer dans le détail, mon ami ajoute, qu'il en connoit un autre, qui est dans le

même cas; j'ai appris depuis qu'il avoit fini de la même maniere. J'ai connu, c'est encore M. ZIMMERMANN qui parle, un homme d'un très beau genie & d'un savoir presque universel, à qui de fréquentes pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit, & dont le corps étoit exactement dans l'état de celui du malade, qui consulta M. BOERHAAVE (*f*), & que je rapporterai ailleurs.

Je dois les deux faits suivans à M. RAST le fils, célebre Medecin de Lion, avec qui j'ai eu le plaisir de passer quelques mois à Montpelier. Un jeune homme de Montpelier, étudiant en Medecine, mourut par l'excès de ses débauches en ce genre, (manuelles). Son idée étoit tellement frappée, qu'il mourut dans une espece de desespoir, croyant voir l'enfer ouvert à ses côtés, prêt à le recevoir. Un enfant de cette ville âgé de six ou sept ans, instruit, je crois, par une servante, se pollua si souvent, que la fievre lente qui survint l'emmena bientôt. Sa fureur pour cet acte étoit si grande, qu'on ne put l'en empêcher jusqu'aux derniers jours de sa vie. Lorsqu'on lui

(*f*) *Consult. Med.* T. II. p. 36.

lui représentoit qu'il hâtoit sa mort, il se consoloit en disant, qu'il iroit plûtôt trouver sont pere, mort depuis quelques mois. M. MIEG célebre Medecin de Basle, connu dans le monde savant par d'excellentes dissertations, & à qui sa patrie a l'obligation de l'inoculation, qu'il continue avec autant de succès que d'habileté, m'a communiqué une lettre de M. le Professeur STEHELIN, nom cher aux lettres, dans laquelle j'ai trouvé plusieurs observations, intéressantes & utiles. J'en reserve quelques unes pour la suite de cet ouvrage, où elles seront mieux placées, c'est ici le lieu des deux autres. Le fils de M***. âgé de 14 à 15 ans est mort de convulsions & d'une espece d'épilepsie, dont l'origine venoit uniquement de la masturbation ; il a été traité inutilement par les Medecins les plus expérimentés de notre Ville. Je connois aussi une jeune Demoiselle de 12 à 13 ans, qui, par cette détestable manœuvre, s'est attiré une consomption avec le ventre gros & tendu, une perte blanche, & une incontinence d'urine. Quoique les remedes l'aient soulagée,

ſoulagée, elle languit toujours, & je crains des ſuites funeſtes.

SECTION III.

Tableau tiré de l'Onania.

DEPUIS la publication de cet ouvrage, j'ai appris par le canal le plus reſpectable, que l'on ne devoit pas ajouter une entiere créance aux faits de la collection Angloiſe, & que cette raiſon, quelques calomnies, des obſcénités, & la ſuppoſition d'un privilege impérial, avoient fait prohiber la traduction Allemande en Empire. Ces motifs m'auroient déterminé à ſupprimer tout ce que j'ai tiré de cet ouvrage, mais quelques conſiderations m'ont engagé à le conſerver ſous la modification de cet avis. La premiere eſt, que quelques unes des ces raiſons ne regardent que l'édition Allemande. La ſeconde, que quoiqu'il puiſſe s'y trouver quelques faits ſuppoſés, & que quelques uns paroiſſent même porter ce caractère, il eſt cependant prouvé, que le plus grand nombre n'eſt que trop

trop vrai. Enfin une troiſieme conſideration qui m'a décidé, c'eſt ce que je trouve dans la même lettre de M. STEHELIN. J'ai reçu, dit-il, une lettre de M. HOFMAN de Maſtrich, dans laquelle il me marque avoir vû un maſturbateur, qui s'étoit déja attiré une conſomption dorſale, qu'il traita ſans ſuccès, & qui fut gueri par les remedes de l'Onania, dont le Dr. BEKKERS à Londres doit être l'auteur, & ſi bien gueri, qu'il eſt redevenu gros & gras, & qu'il a quatre enfans.

L'Onania Anglois eſt un vrai cahos, l'ouvrage le plus indigeſte qui ſe ſoit écrit dès long tems. On ne peut lire que les obſervations; toutes les réflexions de l'auteur, que je n'avois point cru Medecin, ne ſont que des trivialités théologiques & morales. Je ne tirerai de tout cet ouvrage, qui eſt aſſez long, qu'un tableau des accidens les plus ordinaires, dont les malades ſe plaignent; la vivacité, l'expreſſion énergique de la douleur & de la repentance, qui ſe trouvent dans un petit nombre de lettres, & qui ne peuvent point ſe trouver dans l'extrait, ne doivent pas affoiblir l'impreſſion d'horreur que leur lecture

 inſpire,

inſpire, parceque cette impreſſion dépend des faits; & les lecteurs m'auront l'obligation de leur épargner la lecture d'un bien plus grand nombre d'autres lettres ſans tour & ſans ſtile. Je rangerai ſous ſix chefs les maux dont ſe plaignent les malades Anglois, en commençant par les plus facheux, ceux de l'ame.

1°. Toutes les facultés intellectuelles s'affoibliſſent; la mémoire ſe perd; les idées s'obſcurciſſent; les malades tombent même quelquefois dans une légere démence; ils ont ſans ceſſe une eſpece d'inquietude intérieure, une angoiſſe continuelle, un bourellement de leur conſcience ſi vif, qu'ils verſent ſouvent des larmes d'amertume. Ils ſont ſujets à des vertiges; tous les ſens, mais ſurtout la vue & l'ouïe, s'affoibliſſent; leur ſommeil, s'ils peuvent dormir, eſt troublé par des reves facheux.

2°. Les forces du corps manquent entierement; la crue, de ceux qui ſe livrent à ces abominations, avant que de l'avoir finie, eſt conſiderablement dérangée. Les uns ne dorment point du tout, les autres ſont dans un aſſoupiſſement

piſſement preſque continuel. Preſque tous deviennent hypocondriaques ou hyſtériques, & ſont accablés de tous les accidens qui accompagnent ces facheuſes maladies; triſteſſes, ſoupirs, larmes, palpitations, ſuffocations, défaillances. L'on en a vû cracher des matieres calcaires. La toux, la fievre lente, la comſomption ſont les chatimens que d'autres trouvent dans leurs propres crimes.

3°. Les douleurs les plus vives ſont un autre objet des plaintes des malades; l'un ſe plaint de la tête, l'autre de la poitrine, de l'eſtomac, des inteſtins, de douleurs de rhumatiſmes extérieures; quelquefois d'un engourdiſſement douloureux, dans toutes les parties de leur corps, dès qu'on les comprime le plus légérement.

4°. L'on voit, non ſeulement des boutons au viſage, c'eſt un ſimptome des plus communs, mais même de vraies puſtules ſupurantes ſur le viſage, dans le nez, ſur la poitrine, ſur les cuiſſes; des démangeaiſons cruelles de ces mêmes parties. Un des malades ſe plaignoit même d'excreſcences charnues ſur le front.

5°. Les organes de la génération éprouvent aussi leur part des miseres, dont ils sont la cause premiere. Plusieurs malades deviennent incapables d'érection ; chez d'autres la liqueur seminale se repand au moment du plus léger prurit & de la plus foible érection ; les efforts pour aller à selle la font sortir chez d'autres. Un grand nombre est attaqué d'une gonorhée habituelle, qui abbat entierement les forces, & dont la matiere ressemble souvent, ou à une sanie fœtide, ou à une mucosité sale. D'autres sont tourmentés par des priapismes douloureux. Les dysuries, les stranguries, les ardeurs d'urine, l'affoiblissement de son jet, font cruellement souffrir quelques malades. Il y en a qui ont des tumeurs très douloureuses aux testicules, à la verge, à la vessie, au cordon spermatique. Enfin, ou l'impossibilité du coït, ou la dépravation de la liqueur génitale, rendent steriles presque tous ceux, qui se sont livrés long tems à ce crime.

6°. Les fonctions des intestins sont quelquefois totalement dérangées, & quelques malades se plaignoient de constipations opiniatres ; d'autres d'hémor-

roi-

roïdes, ou d'un écoulement de matiere fœtide par le fondement. Cette derniere observation me rapelle le jeune homme, dont parle M. HOFMAN, qui, après chaque masturbation, étoit attaqué de la diarrhée, nouvelle cause de la perte de ses forces.

SECTION IV.

Observations de l'auteur.

LE tableau qu'offre ma premiere observation est terrible; j'en fus effrayé moi même la premiere fois que je vis l'infortuné qui en est le sujet. Je sentis alors, plus que je n'avois fait encore, la nécessité de montrer aux jeunes gens toutes les horreurs du précipice, dans lequel ils se jettent volontairement.

L. D**** Horloger avoit été sage & avoit joui d'une bonne santé jusqu'à l'âge de dix-sept ans; à cette époque il se livra à la masturbation, qu'il réitéroit tous les jours, souvent jusqu'à trois fois, & l'éjaculation étoit toujours précedée & accompagnée, d'une légere perte de connoissance, & d'un mouve-

ment convulſif dans les muſcles extenſeurs de la tête, qui la retiroient fortement en arriere, pendant que le col ſe gonfloit extraordinairement. Il ne s'étoit pas écoulé un an, qu'il commença à ſentir une grande foibleſſe après chaque acte; cet avis ne fut pas ſuffiſant pour le retirer du bourbier; ſon ame déja toute livrée à ces ordures n'étoit plus capable d'autres idées, & les réïtérations de ſon crime devinrent tous les jours plus fréquentes, juſqu'à ce qu'il ſe trouva dans un état, qui lui fit craindre la mort. Sage à tard, le mal avoit déja fait trop de progrès, pour pouvoir être gueri; & les parties génitales étoient devenues ſi irritables & ſi foibles, qu'il n'étoit plus beſoin d'un nouvel acte de la part de cet infortuné, pour faire épancher la ſemence. L'irritation la plus légere, procuroit ſur le champ une érection imparfaite, qui étoit immédiatement ſuivie d'une évacuation de cette liqueur, qui augmentoit journellement ſa foibleſſe. Ce ſpaſme, qu'il n'éprouvoit auparavant, que dans le tems de la conſommation de l'acte, & qui ceſſoit en même tems, étoit devenu habituel, & l'attaquoit
ſouvent

ſouvent ſans aucune cauſe apparente; & d'une façon ſi violente, que pendant tout le tems de l'accès, qui duroit quelquefois quinze heures, & jamais moins de huit, il éprouvoit dans toute la partie poſtérieure du col, des douleurs ſi violentes, qu'il pouſſoit ordinairement non pas des cris, mais des hurlemens; & il lui étoit impoſſible, pendant tout ce tems là, d'avaler quoi que ce ſoit de liquide ou de ſolide. Il avoit pris une voix enrouée, mais je n'ai pas remarqué qu'elle le fut plus dans le tems de l'accès. Il perdit totalement ſes forces; obligé de renoncer à ſa profeſſion, incapable de tout, accablé de miſere, il languit preſque ſans ſecours pendant quelques mois; d'autant plus à plaindre, qu'un reſte de mémoire, qui ne tarda pas à s'évanouïr, ne ſervoit qu'à lui rapeller ſans ceſſe les cauſes de ſon malheur, & à l'augmenter de toute l'horreur des remords. J'appris ſon état, je me rendis chez lui; je trouvai, moins un être vivant qu'un cadavre giſant ſur la paille, maigre, pale, ſale, repandant une odeur infecte, preſqu'incapable d'aucun mouvement. Il perdoit

ſouvent par le nez un ſang pale & aqueux, une bave lui ſortoit continuellement de la bouche, attaqué de la diarrhée, il rendoit ſes excremens dans ſon lit ſans s'en appercevoir; le flux de ſemence étoit continuel; ſes yeux chaſſieux, troubles, éteints n'avoient plus la faculté de ſe mouvoir; le pouls étoit extrêmement petit, vite & frequent; la reſpiration très genée, la maigreur exceſſive, excepté aux pieds qui commencoient à être œdemateux. Le deſordre de l'eſprit n'étoit pas moindre; ſans idées, ſans mémoire, incapable de lier deux phraſes, ſans réflexion, ſans inquietude ſur ſon ſort, ſans autre ſentiment que celui de la douleur, qui revenoit avec tous les accès au moins tous les trois jours. Etre bien au deſſous de la brute, ſpectacle dont on ne peut pas concevoir l'horreur; l'on avoit peine à reconnoitre qu'une fois il avoit appartenu à l'eſpece humaine. Je parvins aſſez promptement à l'aide des remedes fortifians à détruire ces violens accès ſpaſmodiques, qui ne le rappelloient ſi cruellement au ſentiment que par les douleurs; content de l'avoir ſoulagé

à

à cet égard, je discontinuai des remedes qui ne pouvoient pas améliorer son état, il mourut au bout de quelques semaines, en Juin 1757, œdemateux par tout le corps.

Tous ceux qui se livrent à cette odieuse & criminelle habitude ne sont pas aussi cruellement punis; mais il n'en est point qui ne s'en ressente du plus au moins. La fréquence des actes, la difference des tempérammens, plusieurs circonstances étrangeres, occasionnent des differences considerables. Les maux que j'ai vû le plus souvent sont 1°. un dérangement total de l'estomac, qui s'annonce chez les uns par des pertes d'appetit ou par des appetits irreguliers, chez les autres par des douleurs vives sur tout dans le tems de la digestion, par des vomissemens habituels, qui resistent à tous les remedes, tant que l'on reste dans son mauvais train. 2°. Un affoiblissement des organes de la respiration, d'où resultent souvent des toux seches, presque toujours des enrouüres, des foiblesses de voix, des ésouflemens dès qu'on se donne un mouvement un peu violent. 3°. Un relachement total du genre nerveux.

Il n'eſt pas néceſſaire de connoitre beaucoup l'œconomie animale, pour ſentir que ces trois cauſes peuvent produire toutes les maladies de langueur, & l'expérience prouve qu'elles les produiſent tous les jours. Les premiers accidens qui en reſultent, dans les maſturbateurs, ſont, outre ceux que je viens d'indiquer, une diminution conſiderable dans les forces, une paleur plus ou moins conſiderable, quelquefois une légere jauniſſe mais continuelle, ſouvent des boutons qui ne paſſent que pour faire place à d'autres & ſe reproduire continuellement par tout le viſage, mais ſurtout au front, aux tempes & près du nez; une maigreur conſiderable; une ſenſibilité étonnante aux changemens des ſaiſons, ſurtout au froid; une langueur dans les yeux, un affoibliſſement de la vue, une diminution conſiderable de toutes les facultés, ſurtout de la mémoire. „ Je ſens bien, m'écrivoit un patient, „ que cette mauvaiſe manœuvre m'a „ diminué la force des facultés & ſurtout la mémoire " (*a*). Qu'il me ſoit permis

(*a*) En date du 15. Septembre 1755.

permis d'inſerer ici les fragmens de quelques lettres, qui réünis formeront un tableau aſſez complet des deſordres phyſiques que produit la maſturbation, & dont la langue dans laquelle j'écrivois, m'empêchat de faire uſage dans la premiere édition de cet ouvrage.

„ J'eus le malheur comme bien d'au-
„ tres jeunes gens, (c'eſt dans l'âge
„ mûr qu'il m'écrit) de me laiſſer aller
„ à une habitude auſſi pernicieuſe pour
„ le corps que pour l'ame; l'âge aidé
„ de la raiſon a corrigé depuis quel-
„ que tems ce miſerable penchant,
„ mais le mal eſt fait; à l'affection
„ & ſenſibilité extraordinaire du gen-
„ re nerveux, & aux accidens qu'elle
„ occaſionne, ſe joignent une foibleſſe,
„ un malaiſe, un ennui, une détreſſe
„ qui ſemblent m'aſſieger comme à
„ l'envi; je ſuis miné par une perte
„ de ſemence preſque continuelle; mon
„ viſage devient preſque cadavereux,
„ tant il eſt pale & plombé. La foi-
„ bleſſe de mon corps rend tous mes
„ mouvemens difficiles; celle de mes
„ jambes eſt ſouvent telle, que j'ai
„ beaucoup de peine à me tenir debout,
„ & que je n'oſe pas m'hazarder à

„ ſortir de ma chambre. Les digeſtions „ ſe font ſi mal, que la nouriture ſe „ repréſente auſſi en nature, trois ou „ quatre heures après l'avoir priſe, „ que ſi je ne venois que de la met„ tre dans mon eſtomac. Ma poitrine „ ſe remplit de phlegmes, dont la „ préſence me jette dans un état d'an„ goiſſe, & l'expectoration dans un „ état d'épuiſement. Voila un tableau „ racourci de mes miſeres, qui ſont „ encore augmentées par la triſte cer„ titude que j'ai aquis, que le jour „ qui ſuit ſera encore plus facheux „ que le précedent; en un mot je ne „ crois pas que jamais créature hu„ maine ait été affligée de tant de „ maux que je le ſuis. Sans un ſe„ cours particulier de la Providence „ j'aurois bien de la peine à ſupporter „ un fardeau ſi peſant.

Je lus en frémiſſant dans la lettre d'un autre malade ces mots terribles, qui me rapellerent ceux de l'Onania. " Si „ la religion ne me retenoit pas, j'au„ rois déja terminé une vie, d'autant „ plus cruelle, qu'elle l'eſt par ma „ propre faute ". Il n'eſt point au monde en effet d'état pire que celui de

de l'angoiſſe, la douleur n'eſt rien en comparaiſon, & quand elle ſe joint à une foule d'autres maux, il n'eſt point étonnant qu'un malade déſire la mort comme ſon plus grand bien, & regarde la vie comme un malheur réel, ſi l'on peut appeller vie un état auſſi triſte.

Vivere cum nequeam, ſit mihi poſſe mori;
Dulce mori miſeris, ſed mors optata recedit. M.

La deſcription ſuivante eſt plus courte & moins terrible. " J'ai eu le malheur dès ma tendre jeuneſſe, je crois
„ entre huit & dix ans, de contracter
„ cette pernicieuſe habitude, qui de
„ bonne heure a ruiné mon tempérament; mais ſurtout depuis quelques
„ années je ſuis dans un accablement
„ extraordinaire, j'ai les nerfs extrêmement foibles, mes mains ſont ſans
„ force, toujours tremblantes, & dans
„ une ſueur continuelle; j'ai de violens maux d'eſtomac, des douleurs
„ dans les bras, dans les jambes,
„ quelquefois aux reins & à la poitri-

„ ne,

„ ne, ſouvent de la toux; mes yeux „ ſont toujours foibles & caſſés, mon „ appetit eſt devorant, & cependant „ je maigris beaucoup, & j'ai tous les „ jours plus mauvais viſage ". L'on verra dans la ſection du traitement le ſuccès des remedes dans ce cas. Je ne détaillerai pas la cure du premier à cauſe de ſa longueur. " La nature, „ écrivoit un troiſieme, m'ouvrit les „ yeux ſur la cauſe de la langueur dans „ laquelle je me trouvois, & ſur „ le danger de l'abime où je me pré- „ cipitois, ſoit par des boutons ou „ veſſies qui ſurvenoient à la partie „ qui ſervoit d'inſtrument à mon „ crime, ſoit auſſi par la foibleſſe que „ j'éprouvois au milieu du crime mê- „ me, & qui ne me permettoit pas „ de douter quelle étoit ſa cauſe.

Une ſuite qui n'eſt pas rare, c'eſt l'hypocondrialgie; & ſi les hypocondriaques par d'autres cauſes ſe livrent à cette pratique, elle empire tous les accidens du mal, & le rend totalement incurable. J'ai vû les inquietudes, les agitations, les anxietés les plus cruelles être l'effet de ces deux cauſes réünies; & des obſervations réïterées

rées m'ont prouvé, que dans les hypocondriaques, qui sont sujets à avoir quelquefois des attaques de délire ou de manie, la masturbation hâte toujours les accès; le cerveau affoibli par cette double cause perd successivement toutes ses facultés, & les malades tombent enfin dans une imbécillité, qui n'est suspendue que par quelques attaques de phrénesie. Les Memoires des Curieux de la Nature parlent d'un homme mélancholique, qui, suivant le conseil d'Horace, cherchoit quelquefois à dissiper ses tristesses par le vin, & qui s'étant trop livré à un autre genre de plaisirs dans les premiers jours d'un second mariage, tomba dans une manie si terrible, qu'il fallut l'enchaîner (*b*). JAKIN nous a conservé dans ses commentaires sur RHAZES, l'histoire d'un mélancholique, que des excès dans le même genre jetterent dans une consomption accompagnée de manie, qui le tuerent en peu de jours (*c*). L'on sait que les paroxismes épileptiques, accompagnés d'une effusion de liqueur seminale, laissent plus

(*b*) *Decur.* II. ann. 4. obs. 166. p. 327.
(*c*) SCHENCKIUS L. I. obs. 2. 36.

plus d'épuisement encore, & surtout plus d'étourdissement que les autres. Le coït excite les accès de ce mal dans ceux qui y sont sujets. Feu M. DIDIER avoit connu un marchand de Montpelier, qui ne sacrifioit jamais à Venus, sans avoir d'abord après une attaque d'épilepsie (*d*). Les observations d'*Henri* ab HEERS, sans parler de bien d'autres, témoignent la même chose (*e*). J'ai eu occasion de m'en convaincre moi même. L'on a vû plus haut que la masturbation procuroit cette horrible maladie, & cela arrive plus souvent peut être qu'on ne le croit, est-il étonnant que ses actes rappellent les accès, comme je l'ai vû plus d'une fois dans ceux qui y sont déja sujets? Est-il étonnant qu'elle rende cette maladie incurable?

Cette rigidité totale de tout le corps, dont parle M. BOERHAAVE, est un des simptomes les plus rares, je ne l'ai vû qu'une fois, mais dans le degré le plus complet. Le mal avoit commencé

(*d*) *Quæst. Medic. an epilepsiæ mercurius vitæ.*

(*e*) *Observationes Medicæ oppido raræ* obs. 18.

cé par une roideur du col & de l'épine; il gagna ſucceſſivement tous les membres, & je vis quelque tems avant ſa mort cet infortuné jeune homme, ne pouvant avoir d'autre ſituation, que d'ètre couché à la renverſe dans un lit, ſans pouvoir remuer ni les pieds ni les mains, incapable de tout autre mouvement, & reduit à ne prendre d'alimens, que ceux qu'on lui mettoit dans la bouche: il vecut quelques ſemaines dans ce triſte état, & mourut, ou plûtôt s'éteignit, preſque ſans ſouffrance.

L'excès dans les plaiſirs de l'amour ne produit pas ſeulement des maladies de langueur; il jette quelquefois dans des maladies aiguës, & toujours il dérange celles qui dépendent d'une autre cauſe; il produit très aiſément la malignité, qui n'eſt ſelon moi, que le défaut de forces dans la nature. HIPPOCRATE nous a déja laiſſé dans ſes hiſtoires des maladies épidémiques, l'obſervation d'un jeune homme qui, après des excès véneriens & vineux, fut attaqué d'une fievre accompagnée des ſimptomes les plus facheux, les plus irreguliers,

guliers, & enfin mortelle (*f*). M. VANDERMONDE décrit une fievre produite par la même cause, qui fut aussi très longue, & accompagnée des accidens les plus effrayans; mais dont l'issue fut plus heureuse, que dans le malade d'HIPPOCRATE. Je ne raporterai pas ici la description qu'il en donne, parcequ'elle est un peu longue, mais je conseille très fort aux Medecins de la lire dans l'ouvrage même, qui aujourdhui se trouve partout; je parlerai plus bas du traitement. De tristes observations m'ont appris à moi même, que les maladies aigues dans les masturbateurs étoient très dangereuses; leur marche est ordinairement irreguliere, leurs simptomes bisarres, leurs périodes dérangés; l'on ne trouve point de ressources dans le temperamment, l'art est obligé de tout faire, & comme il ne procure jamais de crises parfaites, quand, après beaucoup de peine, la maladie est surmontée, le malade reste dans un état de langueur plûtôt que de convalescence, qui exige une continuation de soins les plus assidus, pour empêcher qu'il ne

(*f*) *Epid.* L. III. *sect.* 3. *æg* 16. FOES. p. 1117.

ne tombe dans quelque maladie chronique. Un jeune garçon qui n'avoit pas encore ſeize ans s'étoit livré à la maſturbation avec tant de fureur, qu'enfin au lieu de ſperme il n'avoit amené que du ſang; dont la ſortie fut bientôt ſuivie de douleurs exceſſives, & d'une inflammation de tous les organes de la génération; me trouvant par hazard à la campagne, on me conſulta; j'ordonnai des cataplaſmes extrêmement émolliens, qui produiſirent l'effet que j'en attendois; mais j'ai appris depuis, qu'il étoit mort peu de tems après de la petite vérole; & je ne doute point que les atteintes qu'il avoit porté à ſon tempéramment par ſes infames fureurs, n'ayent beaucoup contribué à rendre cette maladie mortelle. Quel avis aux jeunes gens!

Tous ceux qui ont ſouvent occaſion de traiter le mal vénerien ſavent, que dans les ſujets uſés par la fréquence des débauches, il devient frequemment mortel. J'ai vû les plus affreux ſpectacles en ce genre.

SECTION V.

Suites de la masturbation chez les femmes.

Les observations précedentes, paroissent toutes, si l'on en excepte celle de M. Stehelin, regarder principalement les hommes, ce seroit traiter incompletement cette matiere, que de ne pas avertir le sexe, qu'en courant la même carriere de mauvaises œuvres, il s'expose aux mêmes dangers; que plus d'une fois il s'est attiré tous les maux que je viens de décrire, & que tous les jours les femmes livrées à cette luxure perissent misérablement ses victimes. *L'Onania* Anglois est rempli d'aveux, qu'on ne lit point sans être saisi d'horreur & de compassion; le mal paroit même avoir plus d'activité dans le sexe, que chez les hommes. Outre tous les simptomes que j'ai déja rapporté, les femmes sont plus particulierement exposées à des accès d'histeries ou de vapeurs affreux; à des jaunisses incurables, à des crampes cruelles de l'estomac & du dos;

dos ; à de vives douleurs de nez ; à des pertes blanches, dont l'acreté eſt une ſource continuelle de douleurs les plus cuiſantes ; à des chutes, à des ulcérations de matrice, & à toutes les infirmités que ces deux maux entrainent ; à des prolongemens & à des dartes du clitoris ; à des fureurs uterines, qui leur enlevant à la fois la pudeur & la raiſon, les mettent au niveau des brutes les plus laſcives, juſqu'à ce qu'une mort deſeſperée les arrache aux douleurs & à l'infamie.

Le viſage, ce miroir fidele de l'état de l'ame & du corps, eſt le premier à nous faire appercevoir des dérangemens intérieurs. L'embonpoint & le coloris, dont la réünion forme cet air de jeuneſſe, qui ſeul peut tenir lieu de beauté, & ſans lequel la beauté ne produit plus d'autre impreſſion, que celle d'une admiration froide ; l'embonpoint, dis-je, & le coloris diſparoiſſent les premiers ; la maigreur, le plombé du teint, la rudeſſe de la peau, leur ſuccedent immédiatement ; les yeux perdent leur éclat, ſe terniſſent, & peignent par leur langueur celle de toute la machine ; les levres perdent

leur

leur vermillon, les dents leur blancheur, & enfin il n'eſt pas rare que la figure reçoive un echec conſiderable par la déformation totale de la taille. Le *Rachitis*, ce qu'on appelle communément la noueure, n'eſt pas une maladie, qui, comme l'a écrit le grand BOERHAAVE, n'attaque jamais depuis l'age de trois ans. L'on voit communément des jeunes gens de l'un & de l'autre ſexe, mais ſurtout parmi les femmes, qui après avoir été bien faits jusqu'à 8. 10. 12. 14. même 16 ans, tombent peu à peu dans un dérangement de la taille par la courbure de l'épine, & le deſordre devient quelquefois très conſidérable. Ce n'eſt pas ici la place des détails de cette maladie, ni de l'énumeration des cauſes qui la produiſent. HIPPOCRATE en a déja indiqué deux (*g*). J'aurai peut être occaſion de communiquer dans un autre ouvrage ce que pluſieurs obſervations m'ont appris là deſſus; mais ce que je dois dire ici, c'eſt que parmi ces cauſes la maſturbation occupe un des premiers rangs. Un ſimptome commun aux deux ſexes, & que

(*g*) Aphor. ſect. 6. 46.

que je place dans cet article, parce-qu'il eſt plus fréquent chez les femmes, c'eſt l'indifference que cette infamie laiſſe pour les plaiſirs légitimes de l'hymen, lors même que les déſirs & les forces ne ſont pas éteints : indifference qui non ſeulement fait bien des célibataires, mais qui ſouvent pourſuit juſques dans le lit nuptial. Une femme avoue dans la collection du Dr. BEKKERS, que cette manœuvre a pris tant d'empire ſur ſes ſens, qu'elle déteſte les moyens légitimes d'amortir l'éguillon de la chair. Je connois un homme, qui, inſtruit à ces abominations par ſon précepteur, éprouva le même degout dans les commencemens de ſon mariage, & l'angoiſſe de cette ſituation jointe à l'épuiſement dû à ſes manœuvres, le jetta dans une profonde mélancholie, qui ceda cependant à l'uſage des remedes nervins & fortifians.

Avant que d'aller plus loin, qu'on me permette d'inviter les peres & les meres à réflechir ſur l'occaſion du malheur de ce dernier malade, & il en eſt plus d'un dans le même cas. Si l'on peut être trompé à ce point dans le choix de ceux à qui l'on confie le ſoin

impor-

important de former l'esprit & le cœur des jeunes gens, que ne doit-on pas craindre, & de ceux qui n'étant destinés qu'à déveloper leurs talens corporels sont examinés moins rigoureusement sur les mœurs, & des domestiques qu'on engage souvent sans s'informer s'ils en ont? Le jeune enfant, dont j'ai parlé d'après M. RAST fut instruit au mal, comme on l'a vu, par une servante; la collection Angloise est pleine d'exemples pareils; & je ne pourrois produire qu'un trop grand nombre de jeunes plantes perdues par le jardinier auquel on avoit confié le soin de leur tournure; il est dans cette espece de culture des jardiniers des deux sexes? Quels remedes, me dira-t-on à ces maux? La reponse sort de ma sphere, je la ferai courte. Apporter la plus grande attention au choix d'un précepteur, & veiller sur lui & sur son éleve de cette vigilance, qui, dans un pere de famille attentif & éclairé, découvre ce qui se fait dans les endroits les plus obscurs de sa maison, de cette vigilance qui découvre le bois du cerf échapé à tous les autres yeux, & qui est toujours possible quand on veut

forte-

fortement l'avoir.

Docuit enim fabula Dominum videre plurimum in rebus suis. PHED.

Ne laisser jamais les jeunes gens seuls avec les Maîtres suspects ; empêcher tout commerce avec les Domestiques.

Il n'y a pas long-tems qu'une fille âgée de dix-huit ans, qui avoit joui d'une très bonne santé, tomba dans une foiblesse étonnante, ses forces diminuoient journellement, elle étoit tout le jour accablée par l'assoupissement, & la nuit par l'insomnie ; elle n'avoit plus d'apetit, & une enflure oedemateuse s'étoit répandue sur tout le corps ; elle consulta un habile Chirurgien, qui, après s'être assuré qu'il n'y avoit point de derangemens dans les regles, soupçonna la masturbation ; l'effet que produisit sa premiere question lui confirma la justesse de son soupçon, & l'aveu de la malade le changea en certitude ; il lui fit sentir le danger de cette manœuvre, dont la cessation & quelques remedes ont arrêté en très peu de jours les progrès du mal, & produit même quelque amandement.

Outre la masturbation ou la souillure manuelle, il est une autre souillure qu'on pourroit appeller *clitoridienne*, dont l'origine connue remonte jusqu'à la seconde SAPHO,

Lesbides, infamem quæ me fecistis, amatæ;

& qui trop commune parmi les femmes de Rome, à l'époque où toutes les mœurs s'y perdirent, fut plus d'une fois l'objet des Epigrammes & des Satyres de ce Siecle.

Lenonum ancillas posita Laufella corona
Provocat, & tollit pendentis præmia coxæ.
Ipsa Medullina frictum crissantis adorat.
Palmam inter Dominas virtus natalibus æquat (*b*).

La nature, dans ses jeux, donne à quelques femmes une demi ressemblance aux hommes, qui, mal examinée, a fait croire pendant bien des Siecles à la chimere des hermaphrodites. La taille surna-

(*b*) JUVEN. Sat. VI. ℣. 321.

ſurnaturelle d'une partie très petite à l'ordinaire, & ſur laquelle M. TRONCHIN a donné une ſavante Diſſertation, opere tout le miracle, & l'abus odieux de cette partie tout le mal. Glorieuſes, peut-être, de cette eſpece de reſſemblance, il s'eſt trouvé de ces femmes imparfaites qui ſe ſont emparées des fonctions viriles. La Grece les appella *Tribades*, nom qu'on rendroit en françois par celui de *Frotteuſes*; c'eſt une eſpece de monſtre qui ſe reproduit ſouvent, & qui ſéduiſant le jeune ſexe avec d'autant plus de facilité, qu'il a en ſa faveur la raiſon des Eunucophiles de Juvenal

quod abortivo non eſt opus,

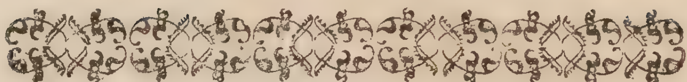
qu'on n'a point à craindre avec lui ces ſuites, qui ne pouvant ſe cacher, décelent les foibleſſes; entraine dans le crime, ſans que ſes innocentes complices ſoupçonnent même le danger: il n'eſt cependant pas moindre que dans les autres moyens de ſouillure; les ſuites en ſont également affreuſes. Toutes ces routes menent à l'épuiſement, aux langueurs, aux douleurs, à la mort. Ce dernier genre mérite d'autant plus

d'attention qu'il eſt fréquent de nos jours, & qu'il ſeroit aiſé de trouver plus d'une *Laufella* & d'une *Medullina*, qui, comme ces Romaines, eſtiment aſſez les dons de la Nature, pour croire qu'ils doivent faire diſparoitre les differences arbitraires de la naiſſance. L'on a vu, il y a quelques années, dans une Cour, une Dame épriſe d'une jeune fille, telle qu'elle la deſiroit, concevoir la jalouſie la plus vive, contre un Savant célebre qui la trouvoit auſſi de ſon gout.

Il eſt tems de finir de ſi triſtes détails, je me laſſe de peindre les turpitudes & les miſeres de l'humanité. Je n'accumulerai pas ici un plus grand nombre de faits; ceux qui me reſtent trouveront naturellement leur place ailleurs; & je paſſe à l'examen des cauſes, après cette obſervation générale; c'eſt que les jeunes gens nés avec une conſtitution foible, ont, à parité de crimes, bien plus de maux à redouter, que ceux qui ſont nés vigoureux. Aucun n'évite le châtiment; tous ne l'éprouvent pas également ſévere. Ceux ſur tout qui ont à craindre l'hérédité de quelques maladies paternelles ou maternel-

ternelles, qui ſont menacés de la goutte, du calcul, de l'étiſie, des écrouelles ; qui ont eu quelques atteintes de toux, d'aſthme, de crachemens de ſang, de migraines, d'épilepſie ; qui ont du penchant à cette eſpece de noueure dont j'ai parlé plus haut ; tous ces infortunés, dis-je, doivent être intimément perſuadés, que chaque acte de ces débauches porte une forte atteinte à leur conſtitution, hâte à coup ſûr l'apparition des maux qu'ils craignent, en rendra les accès infiniment plus facheux, & les jettera, à la fleur de leur âge, dans toutes les infirmités de la vieilleſſe la plus languiſſante.

Tartareas vivum conſtat inire vias.



ARTICLE II.

Les Causes.

SECTION VI.

Importance de la Liqueur séminale.

COmment une trop grande émission de semence produit elle tous les maux que je viens de décrire? C'est ce que je dois examiner actuellement. On peut reduire ces causes à deux; la privation de cette liqueur, & les circonstances qui en accompagnent l'émission. Le détail anatomique des organes qui la separent, les conjectures plus ou moins probables sur la façon dont se fait cette separation, les observations sur ses qualités sensibles, seroient autant d'objets déplacés dans cet ouvrage. Il ne s'agit que de prouver son utilité par les témoignages des Medecins les plus respectables, & de déterminer ses effets sur le corps. La Section suivante sera destinée à l'examen des effets que doi-

doivent produire les circonſtances qui accompagnent l'émiſſion.

HIPPOCRATE a cru qu'elle ſe ſeparoit de tout le corps, mais ſur tout de la tête. La ſemence de l'homme vient, dit-il, de toutes les humeurs de ſon corps, elle en eſt la partie la plus importante. Ce qui le prouve c'eſt la foibleſſe qu'éprouvent ceux qui en perdent par l'union charnelle, quelque petite que ſoit la doſe qu'ils en perdent. Il y a des veines & des nerfs qui de toutes les parties du corps vont ſe rendre aux parties génitales; quand celles-ci ſe trouvent remplies & échaufées, elles éprouvent un prurit, qui ſe communiquant dans tout le corps, y porte une impreſſion de chaleur & de plaiſir; les humeurs entrent dans une eſpece de fermentation, qui en ſepare ce qu'il y a de plus précieux & de plus balſamique, & cette partie ainſi ſeparée du reſte, eſt portée par la moëlle de l'épine aux organes genitaux (*i*). GALIEN adopte ſes idées. *Cette humeur*, dit-il, *n'eſt que la partie la plus ſubtile de toutes les autres, elle a ſes veines & ſes nerfs qui*

(*i*) *De Genitura*, Foeſ. p. 231.

la portent de tout le corps aux testicules (k). *En perdant la semence*, dit il ailleurs, *on perd en même tems l'esprit vital; ainsi il n'est point étonnant qu'un coït trop fréquent énerve, puisqu'il prive le corps de ce qu'il a de plus pur* (l). Le même Auteur nous a conservé dans son histoire de la Philosophie, les opinions des differens Philosophes anciens sur ce sujet: qu'on me permette de les rapporter ici. ARISTOTE, dont les Ouvrages physiques seront estimés tant qu'on connoitra le prix des observations, & le mérite & la difficulté qu'il y a à en ouvrir la carriere, l'appelle *l'excrement du dernier aliment*, (ce qui signifie en termes plus clairs, la partie la plus perfectionnée de nos alimens,) *qui a la faculté de reproduire des corps semblables à celui qui l'a produit.* PYTHAGORE dit que c'est *la fleur du sang le plus pur.* ALCMÆON son éleve, Physicien & Medecin distingué, l'un des premiers qui ait connu l'importance de dissequer les animaux, & celui des Philosophes payens qui paroit avoir eu les idées les plus vrayes de la nature

(*k*) De *Spermate*, L. I. C.I. T VIII. p.135.
(*l*) *De Semine* L. I. C.XXV. T.I. p.1281.

nature de l'ame, *Alcmæon*, dis je, la regardoit comme *une portion du cerveau.* PLATON comme *un écoulement de la moëlle de l'épine.* DEMOCRITE penſoit comme *Hippocrate* & *Galien.* EPICURE, cet homme reſpectable, qui a connu mieux que perſonne que l'homme n'étoit heureux que par les plaiſirs, mais qui en même tems a fixé ces plaiſirs par des regles qne le Héros Chrêtien ne deſavouëroit pas : *Epicure* dont la doctrine a été ſi cruellement défigurée & dénigrée par les Stoïciens, que ceux qui ne l'ont connu que par leur canal s'y ſont laiſſé ſurprendre, & ont pris pour un débauché, dit M. de FENELON, un homme d'une continence exemplaire, & dont les mœurs ont toujours été très réglées ; j'ajouterai, dont les principes ſont la cenſure la plus ſevere des dogmes de ſes prétendus Sectateurs modernes, qui ne connoiſſant de lui, que ſon nom, en abuſent indignement, pour autoriſer des ſiſtemes d'infamie, qu'il abhorreroit, & dont les ſages, qui aiment le vrai, ne doivent pas permettre qu'on deshonore ſa mémoire; ſi tant eſt que des gens perdus puiſſent deshonorer quelqu'un.

qu'un. *Epicure*, dis-je, regardoit la semence comme *une parcelle de l'ame & du corps*, & fondoit, sur cette idée, les préceptes qu'il donnoit, de la conserver soigneusement.

Quoique plusieurs de ces sentimens different, en quelque chose, tous prouvent combien l'on a cru cette humeur précieuse.

L'on a demandé, est elle analogue à quelqu'autre humeur? Est elle la même, que ce liquide, qui, sous le nom d'esprits animaux, parcourt les nerfs, concourt à toutes les fonctions un peu importantes de la machine animale, & dont la dépravation produit une infinité de maux, si fréquens & si bisarres? Pour répondre positivement à cette question, il faudroit connoitre intimément la nature de ces deux humeurs. Nous sommes loin de ce degré de connoissance, & nous n'avons à proposer que d'ingénieuses & de probables conjectures.

L'on comprend aisement, dit M. HOFMAN, *comment il y a un rapport si étroit entre le cerveau & les testicules; puisque ces deux organes separent, du sang, la limphe la plus subtile & la plus* ex-

exquiſe, qui eſt deſtinée à donner la force & le mouvement aux parties, & à ſervir même aux fonctions de l'ame. Auſſi il eſt impoſſible, qu'une diſſipation trop abondante de ces liqueurs ne détruiſe pas les forces de l'ame & du corps (m). *Le liquide ſeminal*, dit-il ailleurs, *ſe diſtribue, comme les eſprits animaux ſeparés par le cerveau, dans tous les nerfs du corps: il paroit être de la même nature; de là vient, que plus on en diſſipe, moins il ſe ſepare de ces eſprits.* M. de GORTER eſt dans la même idée: *le ſperme eſt la plus parfaite & la plus importante des liqueurs animales, la plus travaillée, le reſultat de toutes les digeſtions; ſon intime rapport avec les eſprits animaux prouve, que, comme eux, elle tire ſon origine des humeurs les plus parfaites* (n). En un mot il paroit par ces témoignages, & par une foule d'autres, qu'il ſeroit inutile de citer, que c'eſt une liqueur extrêmement im-

(*m*) Même endr. Caſ. 102. p. 293.

(*n*) *De perſpiratione inſenſibili* ch. XVII. §. 5. p. 219. En 1720 le Docteur G. A. JACQUES ſoutint à Paris une theſe ſur cette queſtion *An humorum præſtantior ſemen?* & , ſuivant l'uſage, il repondit affirmativement.

portante, qu'on pourroit appeller *l'huile essentielle* des liqueurs animales, ou plus exactement peut être, *l'esprit recteur*, dont la dissipation laisse les autres humeurs foibles, &, en quelque façon, éventées.

Quelle que soit, dira-t-on, l'importance de cette humeur, puisqu'elle est separée des autres, qu'elle est déposée dans ses reservoirs, de quel usage peut-elle être au corps? L'on accorde, qu'une trop grande évacuation des humeurs, qui circulent actuellement dans les vaisseaux, qui par là même fournissent à la nutrition, telles que le sang, la sérosité, la lymphe &c. doit affoiblir; mais il est plus difficile de comprendre comment une humeur, qui ne circule plus, qui est isolée, peut produire cet effet. Je réponds d'abord, que des exemples semblables, & trop fréquens, pour n'être pas généralement connus, auroient du prévenir cette objection. Il n'y a personne qui n'ait vû, qu'une évacuation de lait, pour me borner à celle-ci, quoique médiocre & peu longue, affoiblit, à un point dont les influences se font quelques fois ressentir pendant le reste de la vie, une nourrice dont la

santé

ſanté n'eſt pas vigoureuſe; & que la plus robuſte ſuccombe au bout d'un certain terme. La raiſon en eſt ſenſible : en vuidant trop ſouvent les reſervoirs deſtinés à recevoir quelque liqueur, l'on détermine les humeurs, par une ſuite néceſſaire des loix de la machine, à y affluer en plus grande abondance : cette ſécretion devient exceſſive ; toutes les autres en ſouffrent, ſurtout la nutrition, qui n'eſt qu'une eſpece de ſécretion ; l'animal languit & s'affoiblit. Mais, en ſecond lieu, il y a pour la ſemence une reponſe, qui n'a pas lieu pour le lait : le lait eſt une liqueur ſimplement nutritive, dont la trop grande ſécretion ne nuit qu'en diminuant trop la quantité des humeurs ; la ſemence eſt une liqueur active, dont la préſence produit des effets néceſſaires, au jeu des organes, qui ceſſent ſi on l'évacue : une liqueur, par là même, dont l'émiſſion ſuperfluë nuit par un double endroit. Je m'explique : il eſt des humeurs, telles ſont la ſueur & la tranſpiration, qui abandonnent le corps au moment où elles ſont ſeparées des autres humeurs, & expulſées des vaiſſeaux de la circulation. Il en eſt

eſt d'autres, telle eſt l'urine, qui, après cette ſeparation & cette expulſion, ſont retenues pendant un certain tems dans des reſervoirs deſtinés à cela, & dont elles ne ſortent, que quand elles ſont en aſſez grande quantité pour exciter, ſur ces reſervoirs, une irritation, qui les force méchaniquement à ſe vuider. Il en eſt de troiſiemes, qui ſont ſeparées & retenues, comme les ſecondes, dans des reſervoirs, non point dans la vuë d'etre, du moins entierement, évacuées; mais pour aquerir, dans ces reſervoirs, une perfection, qui les rend propres à de nouvelles fonctions, quand elles rentrent dans la maſſe des humeurs. Telle eſt, entre pluſieurs autres, la liqueur genitale. Separée dans les teſticules, elle paſſe de là, par un canal aſſez long, dans les véſicules feminales, & eſt conſtamment repompée par les vaiſſeaux abſorbans; &, de proche en proche, renduë à la maſſe totale des humeurs. C'eſt une vérité que l'on démontre par bien des preuves, une ſeule ſuffit. Dans un homme ſain, la ſeparation de cette liqueur ſe fait continuellement dans les teſticules; elle ſe rend dans ſes reſervoirs dont l'é-

l'étendue eſt très bornée, & ne peut peut-être pas en contenir tout ce qui ſe ſepare dans un jour; cependant il eſt des hommes continens, qui n'en évacuent point pendant des années entieres. Que deviendroit elle ſi elle ne rentroit pas continuellement dans les vaiſſeaux de la circulation? Rentrée qui eſt extrêmement facilitée par la ſtructure de tous les organes, qui ſervent à la ſeparation, à la route, & à la conſervation de cette humeur. Les veines y ſont beaucoup plus conſiderables, que les arteres, & cela dans une proportion qui ne ſe trouve point auſſi grande ailleurs. Auſſi il eſt probable, que ce repompement ne ſe fait pas ſeulement dans les véſicules ſeminales, mais qu'il a déja lieu dans les teſticules, dans les épididimes, qui ſont une eſpece de premier reſervoir adherent aux teſticules, & dans le canal déferent, qui eſt celui par lequel la ſemence va du teſticule à la véſicule ſeminaire.

GALIEN avoit ſû que les humeurs s'enrichiſſent de la ſemence retenue, quoiqu'il en ignorât le méchaniſme: *Tout en eſt plein*, dit-il, *chez ceux qui ne*

ne commercent pas avec les femmes ; l'on n'en trouve point chez ceux qui se livrent souvent à ce commerce. Il se donne ensuite beaucoup de peine pour découvrir, comment une petite quantité de cette humeur peut donner autant de force au corps ; enfin il décide, *qu'elle est d'une vertu exquise, & qu'ainsi elle peut communiquer très promptement de sa force à toutes les parties du corps* (*o*). Il prouve ensuite, par plusieurs exemples, qu'une petite cause produit souvent de grands effets ; & conclut enfin ; *est il donc étonnant, que les testicules fournissent une liqueur propre à répandre une nouvelle vigueur sur tout le corps? Le cerveau produit bien les sensations & lés mouvemens, & le cœur donne aux arteres la force de battre!* Je finirai cette section, par rapporter, ce que dit, de la semence, l'un des plus grands hommes du Siecle. *La semence est gardée dans les vésicules seminaires jusqu'à ce que l'homme en fasse usage, ou que les écoulemens nocturnes l'en privent. Pendant tout ce tems là, la*

(*o*) *De semine* L. I. C. XXXIV. T. I. p. 1279.

la quantité qui s'y en trouve, excite l'animal à l'acte vénerien; mais la plus grande quantité de cette ſemence, la plus volatile, la plus odorante, celle qui a le plus de force, eſt repompée dans le ſang, & elle y produit, en y entrant, des changemens bien ſurprenans; la barbe, les poils, les cornes; elle change la voix & les mœurs; car l'âge ne produit pas dans les animaux ces changemens; c'eſt la ſemence ſeule qui les opere, & on ne les remarque jamais dans les eunuques (*p*).

Comment la ſemence opere t-elle ces effets? C'eſt là un de ces problemes dont la ſolution n'eſt peut être pas encore mure. Ce qu'on peut cependant dire, avee beaucoup de probabilité, c'eſt que cette liqueur eſt un *ſtimulus*, un éguillon, qui irrite les parties qu'il touche; ſon odeur forte, & l'irritation évidente qu'elle exerce ſur les

(*p*) HALLER *Prim. lin. phyſ.* §. 790. L'on peut conſulter ſur ces matieres WHARTON *de glandulis*, RUSSEL *de œconomia naturæ in glandul. morb.* p. 92. SKMEIDER *de regreſſu ſeminis ad maſſam ſanguineam ſuplem. aux actes des Savans de Leipſic* T. 5. p. 252. & une foule d'autres Auteurs phyſiologiſtes.

les organes de la génération, ne laiſſent aucun doute là deſſus; & l'on comprend que ces particules acres, étant continuellement repompées & remelées aux humeurs, aiguillonent légerement, mais ſans interruption, les vaiſſeaux, qui, par là même, ſe contractent avec plus de force; leur action ſur les fluides eſt plus efficace; la circulation eſt plus animée; la nutrition plus exacte; toutes les autres fonctions ſe font d'une maniere plus parfaite: quand ce ſecours manque, pluſieurs fonctions ne ſe develepent jamais; c'eſt le cas des eunuques (*q*); toutes ſe font mal.

Il ſe préſente ici une queſtion aſſez naturelle; c'eſt, pourquoi les eunuques n'éprouvent pas les mêmes maux, que ceux qui s'épuiſent par les débauches vénériennes? Il n'eſt gueres poſſible de repondre exactement à cette queſtion, qu'à la fin de la ſection ſuivante.

SEC-

(*q*) Ceux qui voudront lire un très bon ouvrage ſur ces hommes imparfaits, doivent ſe procurer WITHOF de *caſtratis*.

SECTION VII.

Examen des circonſtances qui accompagnent l'émiſſion.

IL y a pluſieurs évacuations qui ſe font ſans qu'on s'en apperçoive : toutes les autres ſe font, dans l'état de parfaite ſanté, avec une facilité qui fait qu'elles n'ont aucune influence ſur le reſte de la machine ; le plus léger mouvement dans l'organe qui en renferme la matiere, ſuffit à l'expulſion. Il n'en eſt pas de même de l'évacuation du ſperme. Il ne faut rien moins que des ébranlemens généraux, une convulſion de toutes les parties, une augmentation de viteſſe dans le mouvement de toutes les humeurs, pour la déplacer & lui donner iſſue. Eſt-ce trop hazarder de dire qu'on peut regarder ce concours néceſſaire de toute la machine, au moment de ſon évacuation, comme une preuve ſenſible de l'influence qu'il a ſur tout le corps. Le coït, dit DEMOCRITE, eſt une eſpece d'épilepſie. *C'eſt*, dit M. de HALLER, *une action très violente, qui*

qui est très voisine de la convulsion, & qui, par là même affoiblit étonnamment, & nuit à tout le sisteme nerveux. L'on a vu, dans l'observation que j'ai rapportée plus haut, l'émission accompagnée de vraies convulsions, d'une espece d'épilepsie; & la même observation fournit les preuves évidentes de l'influence, que ces mouvemens violens eurent sur la santé du malheureux, qui en est le sujet. La promptitude avec laquelle l'affoiblissement suit l'acte, a paru à bien des gens, & avec raison une preuve, que ce ne pouvoit être la seule privation de semence, qui l'occasionnoit; mais ce qui prouve démonstrativement combien le spasme doit affoiblir, c'est l'affoiblissement, qu'éprouvent tous les malades, qui ont des accès de maladies convulsives: celui qui suit les accès d'épilepsie est quelquefois excessif.

Ce n'est qu'au spasme qu'on peut attribuer l'effet singulier que le coït produisoit sur le nommé *Amman* dont F. PLATERUS nous a conservé l'histoire, & qui s'étant remarié déja vieux, fut saisi, en voulant célébrer ses noces, d'une suffocation si violente, qu'il fut obligé

obligé de cesser. Le même accident le reprit toutes les fois qu'il tenta le même essai. Il s'adressa à une foule de Charlatans; l'un lui promit, après lui avoir fait prendre plusieurs remedes, qu'il n'avoit plus aucun danger à courir. Il hazarda une nouvelle tentative sur la parole de son Æsculape; le succès en fut dabord le même; mais plein de confiance, il voulut aller jusques au bout, & mourut dans l'acte même, entre les bras de sa femme (*qq*).

L'observation de l'enfant, cité plus haut, est encore une preuve qui n'a pas échapé à la sagacité de M. RAST, du pouvoir de la cause convulsive; puis qu'à cet âge il ne pouvoit gueres évacuer qu'une humeur des prostates, & non point une véritable semence.

Ces remarques ont été saisies par le plus grand nombre des bons Auteurs, qui ont écrit sur cette matiere. GALIEN paroit les avoir déja faites. *La volupté elle-même*, dit-il, *affoiblit les forces vitales.* M. FLEMING n'a pas omis cette cause dans son beau Poëme sur les maladies des nerfs

Quin

(*qq*) Felic. PLATERI *Observat. lib. prim. suffocatio ex congressu*, p. 174.

Quin etiam nervos frangit quæcumque voluptas (†).

SANCTORIUS établit positivement, que les mouvemens affoiblissent plus que l'émission du sperme : & il est bien étonnant, que M. de GORTER, son commentateur, ait cherché à persuader le contraire. La raison qu'il en donne, en assurant que ces mouvemens n'affoiblissent pas plus que d'autres mouvemens quelconques, *parce qu'ils ne sont pas convulsifs*, ne persuadera personne. Un exemple, s'il peut en citer un, ne fait pas loi. J. A. BORELLI, l'un des premiers créateurs de la Physiologie, ne les avoit pas envisagé comme M. *Gorter* : il est positif sur cet article ; *cet acte est accompagné d'une espece d'affection convulsive, qui porte les plus rudes atteintes au cerveau & à tout le genre nerveux* (*r*).

M. SENAC attribue positivement aux nerfs les foiblesses qui suivent le coït. La cause la plus vraisemblable de la

(†) *Neuropathia* l. 1. ℣. 375.

(*r*) *De motu animal.* L. II. Cap. XII. prop. 170.

la ſyncope, qui ſurvient quand un abcès s'ouvre dans l'intérieur de l'abdomen, *c'eſt*, dit-il, *l'action des nerfs qui ſe mettent alors en jeu. Cela eſt confirmé par l'abattement ou par la ſyncope qui ſuivent l'effuſion du ſperme; car ce n'eſt qu'aux nerfs qu'on peut imputer cette défaillance* (*rr*). M. LEWIS (*s*) attribue plus à cette cauſe qu'à l'autre, tout comme *Sanctorius*, & s'autoriſe de QUINCY commentateur Anglois de ce dernier Auteur. Dès qu'il y a convulſion, le genre nerveux ſe trouve dans un état de tenſion, ou, plus exactement, dans un degré d'action extraordinaire, dont la ſuite néceſſaire eſt un relâchement exceſſif. Tout organe, qu'on a monté au-deſſus de ſon ton, retombe au-deſſous; par là même, les fonctions qui en dépendent, ſe font néceſſairement mal; & comme les nerfs influent ſur toutes, il n'en eſt point qui n'éprouve quelque dérangement, quand ils ſont affoiblis.

En réfléchiſſant ſur les effets de ces deux

(*rr*) *Traité du Cœur*, L. IV. Ch. XII. §. 3. p. 539.

(s) *Aphor.* 4. p. 6.

deux caufes, l'évacuation de la femence, & les mouvemens convulfifs, il eft aifé d'expliquer les defordres qui doivent en refulter dans l'œconomie animale. L'on peut les ranger fous trois claffes; la dépravation des digeftions; l'affoibliffement du cerveau & du genre nerveux; le dérangement de la tranfpiration. L'on verra qu'il n'eft aucune maladie chronique, qu'on ne puiffe déduire de cette triple caufe.

1°. L'eftomac eft la partie qui fe reffent la premiere de toutes les caufes qui affoibliffent, & cela, parce que c'eft celle dont les fonctions demandent la plus grande perfection dans l'organe. La plus grande partie des autres font autant paffives qu'actives; l'eftomac eft prefqu'entierement actif; auffi, dès que fes forces diminuent, fes fonctions fe dérangent; vérité d'obfervation, qui, jointe à la fuivante & à la varieté des impreffions premieres, & fouvent facheufes, que ce qu'on avale produit fur ce vifcere rend raifon de la fréquence, de la bifarrerie & de l'opiniatreté de fes maladies. Il eft, de toutes les parties du corps, l'une de celles qui reçoit le plus grand nombre de nerfs,

& dans laquelle, par là même, il se distribue une plus grande quantité d'esprits animaux. Ce qui affoiblit l'action des uns, & diminue la quantité ou altere la qualité des autres, doit donc diminuer la force de ce viscere plus que d'aucun autre; & c'est ce qui arrive dans les excès vénériens. L'importance de la fonction à laquelle il est destiné, fait, que dès qu'elle se fait moins bien, toutes les autres s'en ressentent.

Hujus enim validus firmat tenor omnia membra :
At contra ejusdem franguntur cuncta dolore (*t*).

Dès que les digestions se font imparfaitement, les humeurs prennent un caractere de crudité, qui les rend impropres à toutes leurs destinations; mais qui empêche surtout la nutrition, dont dépend la reparation des forces. Il suffit, pour s'assurer de l'influence générale de l'estomac, d'observer l'état d'une personne, qui éprouve une digestion

(*t*) Q. SERENUS SAMM.

tion laborieuſe : les forces ſe perdent dans quelques minutes ; un malaiſe général rend la foibleſſe plus à charge ; les organes des ſens s'émouſſent ; l'ame même n'exerce ſes facultés qu'imparfaitement ; la mémoire, & ſurtout l'imagination, paroiſſent anéanties ; rien, en un mot, ne raproche plus un homme d'eſprit d'un ſot, qu'une digeſtion pénible.

Une belle obſervation raportée par Mr. PAYVA Medecin Portugais habitué à Rome repand un grand jour ſur l'affoibliſſement prodigieux dans lequel les excès de ce genre jettent l'eſtomac. *Quand les deſirs vénériens*, dit-il, *ſont montés chez les jeunes gens à leur plus haut degré, ils éprouvent une eſpece de ſenſation agréable à l'orifice de l'eſtomac ; mais s'ils ſatisfont ces deſirs avec trop d'impétuoſité & au delà de leurs forces, ils éprouvent dans ce même endroit une ſenſation extrêmement deſagréable & facheuſe qu'ils ne peuvent pas exprimer ; & ils payent bien cherement leurs excès par la maigreur, le maraſme &c. dans leſquels ils tombent* (tt).

2°. La

(tt) *In tentigine ardentiſſima Juvenum inest quid grati in ore ventriculi ; in concubitum*

2°. La foibleſſe du genre nerveux, qui diſpoſe à tous les accidens paralytiques & ſpaſmodiques eſt produite, comme je l'ai déja dit, par les mouvemens convulſifs, qui accompagnent l'émiſſion; en ſecond lieu, par le vice des digeſtions : dès qu'elles péchent les nerfs s'en reſſentent, & s'en reſſentent d'autant plus, que le fluide, qui les pénetre, étant le dernier ouvrage de la coction, celui qui la ſuppoſe la plus parfaite, quand elle eſt alterée, il eſt celui des fluides animaux, qui en eſt le plus ſenſiblement affecté; celui ſur lequel la crudité des humeurs a le plus d'influence. Enfin, ce qui augmente cet affoibliſſement, c'eſt l'évacuation d'une humeur analogue aux eſprits animaux, & qu'à raiſon de cette analogie, on ne peut point évacuer ſans diminuer la force du genre nerveux, dont les doutes modeſtes de quelques grands hommes, qui n'oſent affirmer

 en

bitum ſi ruant ſalaciſſimi, & ultra vires tendant opus, tunc in ore ventriculi manet illud ingratiſſimum, amarumque quod exprimere nequeunt: pœnas & luunt, & pœnitentia dolent: hinc macies, maraſmus &c G. R. De PAYVA De *affectu atrabilario, Mirachiali &c.* p. 17.

en physique, que ce dont la vérité tombe sous leurs sens, & les objections de quelques physiologistes subalternes ou sistematiques, ne m'empêchent pas d'attribuer la force à ces esprits. D'ailleurs, indépendamment du dommage, qui resulte de cette évacuation, relativement à la quantité d'esprits animaux, elle nuit, en ce qu'elle prive les vaisseaux de ce leger aiguillonement que produit le sperme repompé, & qui contribue si fort à la coction. Elle nuit donc, & en soustraisant une partie d'esprits animaux, ou au moins d'une humeur très précieuse, & en diminuant la coction, sans laquelle ces esprits ne sont préparés qu'imparfaitement & insufisamment.

Il y a, entre les maladies de l'estomac & celles des nerfs, un cercle vicieux. Les premieres font naitre les secondes; & celles-ci, une fois formées, contribuent infiniment à les augmenter. Quand l'observation journaliere ne le prouveroit pas, la seule inspection anatomique de l'estomac suffiroit pour en convaincre. La quantité de nerfs, qui s'y distribuent, démontre combien ils sont nécessaires à ses fonc-

fonctions, & combien, par-là-même, elles doivent être dérangées, quand ils ne ſont pas en bon état.

3°. Enfin la tranſpiration ſe fait moins bien : SANCTORIUS a même déterminé la quantité dont elle diminuoit; & cette évacuation, la plus conſiderable de toutes, ne peut pas étre ſupprimée, qu'il n'en reſulte promptement une foule de ſimptomes differens.

L'on comprend aiſément, qu'il n'eſt point de maladies, qui ne puiſſent être produites par cette triple cauſe. Je n'entrerai pas dans l'explication de tous les ſimptomes particuliers; ce détail prolongeroit trop ce petit ouvrage, & n'intéreſſeroit que les medecins auxquels il eſt inutile: l'on peut voir ce qu'en dit M. de GORTER (*u*). M. *Clifton* WINTRINGHAM a très bien détaillé les dangers de cette évacuation relativement aux goutteux, & ſon explication mérite d'être lue (*x*). Feu M. GUNZIUS, enlevé à la medecine à la fleur de ſon age, a donné une

 ex-

(*u*) *De perſpirat.* ch. 17. §. 8 - 12. *& aph*

(*x*) *The Works of the late Clifton* WINTRINGHAM T. 2. p. 85. &c.

explication (x) méchanique très ingenieuſe des inconveniens de ces excès relativement à la reſpiration ; il parle dans cet endroit d'un homme qui s'étoit attiré par là une toux continuelle ; ſimptome que j'ai vu chez un jeune homme, qui mourut victime de l'onaniſme. Il étoit venu a Montpelier pour faire ſes études ; ſes excès dans cette infamie le jetterent dans l'étiſie, & je me rapelle que ſa toux étoit ſi forte & ſi continuelle, que tous ſes voiſins en étoient incommodés. On le ſaigna fréquemment, dans la vuë ſans doute d'abreger ſes ſouffrances. Une conſulte lui ordonna d'aller prendre les bouillons de tortuë chez lui, il étoit, ſi je ne me trompe, Dauphinois, & lui promit une gueriſon complette ; il mourut deux heures après. Quelle conſulte & quels conſultans ?

Ce qu'on comprend le moins aiſément, ou plutôt ce qu'on ne comprend point du tout, c'eſt cet affoibliſſement prodigieux des facultés de l'ame. La ſolution de ce probleme tient à la queſtion, inſoluble pour nous, de l'influence des deux ſubſtances l'une ſur

(y) *Comment. in libr. de diæta* p. 228.

ſur l'autre, & nous ſommes reduits à l'obſervation des phénomenes. Nous ignorons & la nature de l'eſprit & celle du corps ; mais nous ſavons, que ces deux parties de l'homme ſont ſi intimement unies, que tous les changemens, que l'une éprouve ſont reſſentis par l'autre : une circulation un peu plus ou moins vite, un ſang un peu plus ou moins épais, quelques onces d'alimens de plus ou de moins, la même quantité d'un aliment plutôt que d'un autre, une taſſe de caffé au lieu d'un peu de vin, un ſommeil plus ou moins long ou tranquille, une ſelle un peu plus ou moins abondante, une transpiration trop forte ou trop foible, changent du tout au tout notre façon de voir & de juger les objets : d'une heure à l'autre, les revolutions de la machine nous font ſentir & penſer très differemment, & nous font, à leur gré, de nouveaux principes des vices & des vertus ; tant ſont vrais les vers du premier ſatyrique moderne :

Tout, ſuivant l'intellect, change d'ordre & de rang :
Ainſi c'eſt la nature & l'humeur des perſonnes,

Et non la qualité, qui rend les choses bonnes.
C'eſt un mal bien étrange au cerveau des humains. (z).

Tant eſt exact le tableau que LUCRECE a tracé de cette union intime.

—— Gigni pariter cum corpore, & una
Creſcere ſentimus, pariterque ſeneſcere mentem,
Nam velut infirmo pueri, teneroque vagantur
Corpore; ſic animi ſequitur ſententia tenuis.
Inde ubi robuſtis adolevit viribus ætas:
Conſilium quoque majus, & auctior eſt animi vis:
Poſt ubi jam validis quaſſatu'ſt viribus ævi
Corpus; & obtuſis ceciderunt viribus artus:
Claudicat ingenium, delirat linguaque, menſque,
Omnia deficiunt, atque uno tempore deſunt.
Quin etiam morbis in corporis avius errat

Sæpe

(z) REGNIER ſatyre 5.

Sæpe animus, dementit enim, deliraque fatur (a)

L'obſervation nous apprend également, que, de toutes les maladies, il n'y en a point qui affectent l'ame plus promptement, que celles du genre nerveux : les épileptiques, qui, au bout de quelques années, tombent preſqu'ordinairement dans l'imbécillité, en fourniſſent une triſte preuve, qui, en même tems, nous apprend, qu'il n'eſt point étonnant, ſi des actes, qui, comme on l'a dit plus haut, ſont toujours légerement épileptiques, produiſent cet affoibliſſement du cerveau, & par là même des facultés.

L'affoibliſſement du cerveau & du genre nerveux eſt ſuivi de celui des ſens; & cela eſt naturel. SANCTORIUS, HOFMANN, & quelques autres, ont cherché à expliquer pourquoi la vuë ſouffroit plus particulierement; mais leurs raiſons qui ſont vraies, ne me paroiſſent pas ſuffiſantes. Les principales, & celles qui ſont particulieres à cet organe, ſont la multitude des parties, qui compoſent l'œil,

 &

(a) *De natura rerum* L. 4. v. 416.

& qui, étant toutes ſuſceptibles de differens vices, le rendent infiniment plus ſujet à des dérangemens, que les autres. Les nerfs, en ſecond lieu, ſervent ici à pluſieurs uſages & ſont en très grand nombre. Enfin cet aflux d'humeurs ſur cette partie pendant le tems de l'acte, aflux dont la ſcintillation, qu'on apperçoit alors dans les yeux des animaux, forme une preuve ſenſible, produit dans les vaiſſeaux d'abord une foibleſſe, & enſuite des engorgemens, dont la perte de la vuë eſt une ſuite néceſſaire.

Il eſt aiſé actuellement de répondre à la queſtion propoſée plus haut; pourquoi les eunuques, qui n'ont point de ſemence, ne ſont-ils pas expoſés aux maladies, que nous venons de décrire?

Il y en a deux raiſons très ſuffiſantes. La premiere; c'eſt que s'ils ne retirent pas les avantages, que produit cette liqueur, quand elle a été préparée & repompée, d'un autre coté ils ne perdent point cette partie précieuſe du ſang deſtinée à devenir ſemence. Ils n'éprouvent pas ces changemens, qui ſont dus à la ſemence préparée, & que j'ai indiqué plus haut; mais ils ne doivent pas non plus être èxpoſés aux

maux

maux qui viennent de la privation de cette humeur non préparée. L'on pourroit, si l'on veut me permettre d'employer les termes des métaphysiciens, distinguer la semence en *semence à faire*, *semen in potentia*; c'est cette partie précieuse des humeurs, que les testicules separent; & *semence faite*, *semen in actu*. Si la premiere ne se separe pas, la machine manque des secours qu'elle retire de la semence préparée, & n'éprouve point les changemens qui en dépendent, mais elle ne s'apauvrit pas; elle n'acquiert pas; mais elle ne perd pas; on reste dans l'état d'enfance. Quand la semence se separe & s'évacue, c'est alors une privation, un apauvrissement réel. La seconde raison, c'est que les eunuques n'éprouvent point ce spasme, auquel j'ai attribué une grande partie des maux qui suivent ces excès.

Les accidens qu'éprouvent les femmes s'expliquent tout comme ceux des hommes. L'humeur qu'elles perdent étant moins précieuse, moins travaillée, que le sperme de l'homme, sa perte ne les affoiblit peut-être pas aussi promptement : mais quand elles vont jusqu'à l'excès, le genre nerveux étant

plus foible chez elles ; & naturellement plus diſpoſé au ſpaſme, les accidens ſont plus violens. Des excès ſubits les jettent dans des accidens analogues à celui du jeune homme, dont j'ai parlé plus haut, *p.* 43. & j'ai été le témoin d'un triſte ſpectacle en ce genre. En 1746, une fille agée de vingt trois ans, défia ſix dragons Eſpagnols, & ſoutint leurs aſſauts pendant toute une nuit, dans une maiſon aux portes de Montpelier. Le matin on l'apporta en ville mourante : elle expira le ſoir baignée dans ſon ſang, qui ruiſſeloit de la matrice. Il eut été intéreſſant de s'aſſurer, ſi cette hémorrhagie étoit la ſuite de quelque bleſſure, ou ſi elle ne dépendoit, que de la dilatation des vaiſſeaux, produite par l'action augmentée de la matrice.

SECTION VIII.

Cauſes de danger, particulieres à la maſturbation.

L'On a vû plus haut, que la maſturbation étoit plus pernicieuſe, que les excès avec les femmes. Ceux qui

qui font intervenir partout une Providence particuliere, établiront que la raison en est une volonté spéciale de Dieu, pour punir ce crime. Persuadé que les corps ont été adstreints, dès leur création, à des loix, qui en regissent nécessairement tous les mouvemens, & dont la Divinité ne change l'œconomie, que dans un petit nombre de cas reservés, je ne voudrois avoir recours aux causes miraculeuses, que quand on trouve une opposition évidente avec les causes physiques. Ce n'est point le cas ici: tout peut très bien s'expliquer, par les loix de la méchanique du corps, & par celles de son union avec l'ame. Cette habitude de recourir aux causes surnaturelles, a déja été combattue par HIPPOCRATE, qui, en parlant d'une maladie, que les scytes attribuoient à une punition particuliere de Dieu, fait cette belle réflexion : *Il est vrai, que cette maladie vient de Dieu : mais elle en vient comme toutes les autres : elles n'en viennent pas plus les unes que les autres ; parceque toutes sont une suite des loix de la nature, qui regit tout* (a).

SANC-

(b) *De acre, locis & aquis.* FOESIUS p. 293.

SANCTORIUS, dans ses observations, nous fournit une premiere cause de ce danger particulier. *Un coït moderé est utile*, dit-il, *quand il est sollicité par la nature: quand il est sollicité par l'imagination, il affoiblit toutes les facultés de l'ame, & surtout la memoire* (b). Il est aisé d'expliquer pourquoi. La nature, dans l'état de santé, n'inspire des desirs, que quand les vésicules séminales sont remplies d'une quantité de liqueur, qui a aquis un degré d'épaisissement, qui en rend la resorbtion plus difficile; & cela dénote que son évacuation n'affoiblira pas le corps sensiblement. Mais telle est l'organisation des parties génitales, que leur action, & les desirs qui la suivent, sont mis en jeu, non seulement par la présence d'une humeur seminale surabondante, mais que l'imagination a aussi beaucoup d'influence sur ces parties; elle peut en s'occupant des desirs, les metre dans cet état qui les produit; & le desir conduit à l'acte, qui est d'autant plus pernicieux, qu'il étoit moins nécessaire. Il en est de l'organe de ce besoin, comme de ceux de

(c) Sect. 6. aphor. 35.

de tous les autres, qui ne ſont mis en jeu à propos, que quand ils le ſont par la nature. La faim & la ſoif indiquent le beſoin de prendre des alimens & de la boiſſon: ſi l'on en prend plus que ces ſenſations n'en exigent, le ſurplus nuit au corps & l'affoiblit. Le beſoin d'aller ſur ſelle & d'uriner, ſont également marqués par de certaines conditions phyſiques; mais la mauvaiſe habitude peut ſi fort pervertir la conſtitution des organes, que la néceſſité de ces évacuations ceſſe d'être dépendante de la quantité des matieres à évacuer. L'on s'aſſujettit à des beſoins ſans beſoins; & tel eſt le cas des maſturbateurs. C'eſt l'imagination, l'habitude, & non pas la nature, qui les ſollicitent. Ils ſouſtraiſent à la nature ce qui lui eſt néceſſaire, & ce dont, par là même, elle ſe gardoit bien de ſe defaire. Enfin, en conſequence de cette loi de l'œconomie animale, que les humeurs ſe portent là où il y a irritation, il ſe fait, au bout d'un certain tems, un afflux continuel d'humeur ſur ces parties: il arrive ce qu'HIPPOCRATE avoir déja obſervé, *quand un homme exerce le coit: les veines ſe-*

mina-

minales se dilatent & attirent la semence (d).

Une seconde cause, c'est l'empire que cette manœuvre odieuse prend sur les sens, & qui est bien peint dans l'*Onania Anglois. Cette impudicité*, dit il, *n'a pas plutôt subjugué le cœur, qu'elle poursuit le criminel par tout; elle s'en saisit, & l'occupe en tout tems & en tout lieu: au milieu des occupations les plus serieuses, des actes de Religion même, il est en proye aux desirs & aux idées lascives qui ne l'abandonnent jamais* (*e*). Rien n'affoiblit autant, que cette tension continuelle de l'esprit, toujours occupé du même objet. Le masturbateur, continuellement livré à ses méditations ordurieres, éprouve à cet égard, les mêmes maux, que l'homme de lettre, qui fixe les siennes sur une seule question; & il est rare que cet excès ne nuise pas. Cette partie du cerveau, qui se trouve alors en action, fait un effort, qu'on pourroit com-

(*d*) *De natur. pueri* text. 22. FOES. p. 242.

(*e*) Pag. 7. L'on trouve un très beau morceau sur la force & les dangers des habitudes voluptueuses dans le nouveau Traité de M. PUJATI, Professeur à Padouë, & célébre dès long-tems par d'excellens ouvrages. *De victu febricitantium* p. 60.

comparer à celui d'un muſcle long-tems & fortement tendu : il en reſulte, ou une telle mobilité, qu'on ne peut plus arrèter le jeu de cette partie, ni par là même détourner l'ame de cette idée ; c'eſt bien le cas des maſturbateurs ; ou une incapacité d'action. Epuiſés enfin par une fatigue continuelle, ces malades tombent dans toutes les maladies du cerveau ; mélanchrolie, catalepſie, épilepſie, imbecillité, perte des ſens, foibleſſe du genre nerveux, & une foule de maux ſemblables(*f*). Cette cauſe fait un tort infini à pluſieurs jeunes gens, en ce que, lors même que leurs facultés ne ſont pas encore éteintes, l'uſage en eſt perverti. Quelle que ſoit la vocation à laquelle ils ſe vouent, on ne réuſſit à rien, ſans un degré d'attention, dont cette habitude pernicieuſe les rend incapables. Parmi ceux même qui ne ſe vouent à rien, cette claſſe n'eſt que trop nombreuſe, il en eſt qui n'y ſont pas propres : un air de diſtraction, d'embarras, d'étourdiſſement, n'en fait que des oiſifs déplaiſans. Je pourrois en citer, que cette incapacité de ſe fixer, join-

(*f*) Voyez GAUBII *Inſtitutiones pathologicæ* §. 529.

jointe à la diminution des facultés, a mis hors d'état d'être jamais rien dans la Societé. Trifte état, qui met l'homme au-deffous de la brute, & qui le rend, à jufte titre, l'objet du mépris, plus encore que de la pitié de fes femblables.

De ces deux premieres caufes, il en refulte néceffairement une troifieme, c'eft la fréquence même des actes : l'ame & le corps concourent, dès qu'une fois l'habitude a pris un peu de force, pour folliciter à ce crime. L'ame, obfedée par les penfées immondes, excite les mouvemens lafcifs ; & fi elle eft diftraite quelques momens par d'autres idées, les humeurs acres, qui irritent les organes de la génération, la rappellent bientôt au bourbier. Que ces vérités d'obfervations feroient propres à arrêter les jeunes gens, s'ils pouvoient prévoir, qu'ici un premier faux pas en entraine un autre ; qu'ils font prefque maitrifés par la tentation ; qu'à mefure que les motifs de féduction augmentent, la raifon, qui devroit les contenir, s'affoiblira ; & qu'enfin, ils fe trouveront en peu de tems, plongés dans une mer de mifere, fans avoir peut-être un

bout

bout de planche pour les aider à s'en tirer. Si quelquefois les infirmités commençantes leur donnent de forts avis, si le danger les effraye pour quelques momens, la fureur les replonge. L'on peut bien dire

Virtutem videant, intabeſcantque relicta. PERS.

cependant le danger eſt proche, & le tems opportun de l'amendement eſt court

. . . . cinis & manes & fabula fies :
Vive memor lethi : fugit hora : hoc quod loquor inde eſt. PERS.

Pendant que j'étudiois en Philoſophie à Geneve, tems dont le ſouvenir me ſera cher le reſte de mes jours, un de mes condiſciples étoit venu à cet état horrible, qu'il n'étoit pas le maitre de s'abſtenir de ces abominations, même pendant le tems des leçons : il n'attendit pas long tems ſon châtiment, & il périt miſerablement de conſomption, au bout de deux ans. L'ingénieux Auteur, qui a fourni l'extrait de l'édition latine de cet Ouvrage, dans l'excellent Journal latin qui paroit à Berne depuis un an, raconte, à propos de cette obſer-

vation, que tout un College trompoit quelquefois par cette manœuvre, l'ennui, & cherchoit à éviter le sommeil, que leur inspiroit les leçons d'une métaphysique Scholastique, qu'un très-vieux Professeur leur faisoit en dormant: (*g*): mais cette historiette me paroit moins prouver ce que j'avance, que l'horrible dissolution dans laquelle les jeunes gens peuvent tomber.

La santé d'un jeune Prince se perdoit journellement, sans qu'on pût en découvrir la cause. Son Chirurgien la soupçonna, l'épia & le surprit en flagrant delit. Il avoua qu'un de ses valets de chambre l'avoit instruit, & qu'il étoit retombé souvent. L'habitude étoit si forte, que les considerations les plus pressantes, présentées avec force, ne purent pas la déraciner. Le mal alloit en empirant; ses forces se perdoient journellement, & on ne pût le sauver, qu'en le faisant garder à vuë jour & nuit, pendant plus de huit mois.

Un malade me peignoit vivement les difficultés de la victoire, dans une de ses lettres. "Il faut bien des efforts, *ce* „ *sont ses termes*, pour vaincre l'habitude

(g) *Excerptum totius Italicæ & Helveticæ* Litteraturæ pro ann. 1759. Tom. I. p. 93.

„ tude, qui nous eſt rappellée à chaque
„ inſtant. Je vous l'avouë en rougiſ-
„ ſant, la vuë d'un objet féminin, quel
„ qu'il ſoit, fait naitre chez moi des
„ deſirs. Je n'ai pas même beſoin de
„ ce ſecours; ma ſale ame n'eſt que trop
„ portée à me repréſenter ſans ceſſe des
„ objets de concupiſcence. Cette paſ-
„ ſion ne s'allume plus chez moi, il eſt
„ vrai, que je ne rappelle en même
„ tems tous vos avis: je combats; mais
„ ce combat même m'épuiſe. Si vous
„ pouviez trouver le moyen de détour-
„ ner mes penſées de cet objet, je crois
„ que ma gueriſon ſeroit bien proche."

L'on a déja vû, dans l'extrait de l'Onania, que la réïteration fréquente avoit produit la fureur uterine chez une femme. L'habitude de n'être occupé que d'une idée, rend incapable d'en avoir d'autres; elle prend l'empire, & regne deſpotiquement. Des organes ſans ceſſe irrités, contractent une diſpoſition morbifique, qui devient un éguillon toujours préſent, indépendant de toute cauſe externe. Il y a des maladies, des parties urinaires, qui donnent une envie continuelle d'uriner; l'irritation réïterée des organes de la génération, y

pro-

produit une maladie analogue. Il n'eſt point étonnant ſi le concours de ces deux cauſes, morale & phyſique, réünies, jette dans cette horrible maladie. Que cette idée eſt propre à effrayer ſalutairement, les perſonnes chez leſquelles il y a encore quelques veſtiges de raiſon & de pudeur.

Une quatrieme cauſe de l'épuiſement des maſturbateurs, c'eſt qu'indépendamment même des émiſſions de ſemence, la fréquence des érectionsquoiqu'imparfaites, dont ils ſe plaignent, les épuiſe conſiderablement. Toute partie, qui eſt dans un état de tenſion, produit une dépenſe de forces, & ils n'en ont point à perdre: les eſprits s'y portent en plus grande abondance; ils ſe diſſipent, ce qui affoiblit; ils manquent aux autres fonctions, qui, par là même, ſe font imparfaitement: le concours de ces deux cauſes a les ſuites les plus dangereuſes. Un autre accident, auquel cette quatrieme cauſe rend les maſturbateurs plus ſujets, c'eſt à une eſpece de paralyſie des organes de la génération, d'où naiſſent l'impuiſſance, par le défaut d'érection, & la gonorrhée ſimple; parce que les parties relâ-

chées,

chées, laissent échaper la véritable semence à mesure qu'elle arrive, & suinter continuellement l'humeur que séparent les prostates; & qu'enfin, toute la membrane intérieure de l'urethre acquiert une disposition cathareuse, qui la dispose à fournir un écoulement de même nature, que celle des pertes blanches des femmes: Disposition, pour le dire en passant, moins rare qu'on ne pense; qui n'est point bornée à la membrane, qui revêt les narines, la gorge, le poulmon; mais qui attaque souvent tous les visceres creux; qu'on méconnoit, parce qu'on ne la soupçonne pas; & qu'on traite mal, parce qu'on la méconnoit. Il seroit aisé de trouver dans les Observateurs, des exemples de cette maladie, traitée pour une autre.

Un habile Chirurgien me parloit un jour d'un homme, qui, livré, par une espece de goût singulier, aux Venus du plus bas étage, & ne les connoissant guere que dans les coins des ruës, & debout, tomba dans l'épuisement, accompagné de maux de reins les plus cruels, & d'une atrophie ou dessechement des cuisses & des jambes, jointe à une paralysie de ces parties, qui pa-

roiſſoit être une ſuite de l'attitude dans laquelle il s'étoit livré à ſes ſales voluptés. Il mourut après avoir gardé ſix mois le lit, dans un état également propre à inſpirer la pitié & l'effroi. Cette obſervation ne fournit elle pas une cinquieme cauſe de dangers, ordinairement, particuliers à la maſturbation ? Quand on perd ſes forces par deux moyens à la fois, l'affoibliſſement augmente bien conſiderablement. Une perſonne, qui eſt debout, ou aſſiſe, a beſoin, pour ſe maintenir dans ces ſituations, ſurtout dans la premiere, de faire agir un grand nombre de muſcles ; & cette action diſſipe les eſprits animaux. Les perſonnes foibles, qui ne peuvent pas ſe tenir un inſtant debout, ſans éprouver une foibleſſe, les malades qui ne peuvent pas être aſſis, ſans éprouver le même accident, le prouvent bien évidemment. Pour être couché ou étendu, il ne faut point cet emploi de forces. L'on ſent, par là-même, que le même acte, dans les unes ou les autres de ces attitudes, produira bien plus d'affoibliſſement dans les premiers, que dans le dernier cas; & SANCTORIUS avoit déja indiqué le danger de cette attitu-

titude : *ufus coïtus ftando, lædit, nam mufculos & eorum utilem perfpirationem diminuit.*

D'autres obfervations, bien conftatées, fourniffent une fixieme caufe, qui paroitra peut-être minime ; mais que des Phyficiens éclairés ne croiront pas volontiers nulle. Tous les corps vivans tranfpirent; il s'exhale à chaque inftant, par la moitié peut être des pores de nôtre peau, une humeur extrêmement tenuë, & qui eft beaucoup plus confiderable, que toutes nos autres évacuations. Dans le même tems, une autre efpece de pores admet une partie des fluïdes qui nous environnent, & les porte dans nos vaiffeaux. Ce font *des torrens invifibles*, pour me fervir de l'heureufe expreffion de M. SENAC, qui fortent de nôtre corps, & qui y entrent (*b*). Il eft démontré, que, dans quel-

(*b*) L'on peut voir la démonftration de cette vérité dans l'endroit que je cite, *L.* 3. *Ch.* 3. §. 7. du Traité du cœur ; Ouvrage qui n'auroit rien laiffé à defirer, fi fon illuftre Auteur, en annonçant une feconde édition, ne nous avoit pas appris, qu'il pouvoit le rendre encore plus parfait. Un grand Homme peut fe furpaffer lui-même, & voir un point de perfection, que les autres n'imaginent même pas.

quelques cas, cette inſpiration eſt énorme. Les perſonnes fortes exſpirent plus ; les foibles, qui n'ont preſque point d'atmoſphere propre, inſpirent d'avantage ; & cette partie exſpirée, ou cette tranſpiration des perſonnes bien portantes, contient quelque choſe de nouricier & de fortifiant, qui, inſpiré par une autre, contribuë à lui donner de la vigueur. Ce ſont ces obſervations, qui expliquent comment la jeune fille, qui couchoit avec David, lui donnoit des forces ; comment cette même tentative a réuſſi à d'autres vieillards, à qui on l'a conſeillée ; pourquoi cela affoiblit la jeune perſonne, qui perd, ſans rien recevoir ; ou plutôt, qui reçoit des exhalaiſons foibles, corrompuës, putrides, qui lui nuiſent. L'on tranſpire plus dans le tems du coït, que dans un autre, parce que la force de la circulation eſt augmentée. Cette tranſpiration eſt, peut être, plus active, plus ſpiritueuſe, que dans tout autre tems ; c'eſt une perte réelle, que l'on fait, & qui a lieu de quelque façon, que ſe faſſe l'émiſſion du ſperme, puis qu'elle dépend de l'agitation, qui l'accompagne. Dans le coït, elle eſt reciproque, &, alors, l'un

inſpire

inſpire, ce que l'autre exſpire. Cet échange eſt mis hors de doute par des obſervations ſures. J'ai vû, il n'y a pas longtems, un homme, qui n'avoit aucune gonorhée, ni aucun ſimptome verolique cutané, donner la maladie vénérienne à une femme, qui, dans le même inſtant, lui rendoit la gale en échange. L'un, dans ce cas, compenſe les pertes de l'autre. Dans celui de la maſturbation, le maſturbateur perd, & ne recouvre rien.

En obſervant l'effet des paſſions, on découvre une ſeptieme difference entre ceux qui ſe livrent aux femmes, & les maſturbateurs; difference qui eſt toute au deſavantage de ces derniers. La joye qui tient à l'ame, & qu'il faut bien diſtinguer de cette volupté purement corporelle, que l'homme partage avec l'animal, & dont elle differe du tout au tout; cette joye, dis je, aide les digeſtions, anime la circulation, favoriſe toutes les fonctions, retablit les forces, les ſoutient. Si elle ſe trouve réünie avec les plaiſirs de l'amour, elle contribuë à reparer ce qu'ils peuvent ôter de force; & l'obſervation le prouve. SANCTORIUS l'a remarqué. *Après un coït ex-*

cessif, dit-il, avec une femme qu'on aimoit, & qu'on desiroit, l'on n'éprouve pas la lassitude qui devroit être la suite de cet excès; parce que la joye, que l'ame éprouve, augmente la force du cœur, favorise les fonctions, & repare ce qu'on a perdu. C'est sur ce principe, que VENETTE, dans l'ouvrage duquel on trouve un bon chapitre sur le danger des plaisirs de l'amour poussés à l'excès, établit, que l'union avec une belle femme épuise moins, qu'avec une laide. *La beauté a des charmes, qui dilatent notre cœur, & qui en multiplient les esprits. Il faut croire, avec St. Chrisostome, que s'excitant contre les loix de la nature, le crime est beaucoup plus grand de ce coté là que de l'autre.* Et peut-on douter, que la nature n'ait attaché plus de joye aux plaisirs procurés par les moyens qui sont dans ses voyes, qu'à ceux qui y repugnent.

Une huitieme & derniere cause, qui augmente les dangers de la masturbation, c'est l'horreur des regrets dont elle doit être suivie, quand les maux ont dessillé les yeux sur le crime & sur ses dangers.

Miseri quorum gaudia crimen habent.

Foin des plaisirs, que le remors doit suivre:

&

& s'il en eſt, qui ſoyent dans ce cas, c'eſt ceux des maſturbateurs. Quand le voile eſt tombé, le tableau de leur conduite ſe préſente ſous les faces les plus hideuſes : Ils ſe trouvent coupables d'un crime, dont la juſtice divine ne voulut pas ſurſeoir la punition, & qu'elle punit ſur le champ de mort ; d'un crime reputé très grand crime, par les payens même.

Hoc nihil eſſe putas, ſcelus eſt, mihi crede, ſed ingens.
Quantum vix animo concipis ipſe tuo.
MART.

La honte, qui les ſuit, augmente infiniment leur miſere. Tel eſt le degré de débordement dans quelques endroits, que les débauches, avec les femmes, n'y ſont preſque regardées que comme un uſage; les plus coupables, ſur cet article, n'en font pas miſtere, & ne ſe doutent pas même qu'ils puiſſent en être plus mépriſés. Quel eſt le maſturbateur, qui oſe avouer ſon infamie? Et cette néceſſité, de s'enveloper des ombres du miſtere, ne doit-elle pas être, à ſes

propres yeux, une preuve du crime de ces actes? Combien n'en est-il pas, qui ont peri, pour n'avoir jamais osé reveler la cause de leurs maux? On lit, dans plusieurs lettres de l'Onania, *j'aimerois mieux mourir, que de paroître devant vous après un tel aveu.* L'on est en effet, & l'on doit être infiniment plus porté à excuser celui, qui, seduit par ce penchant, que la nature a gravé dans tous les cœurs, & dont elle se sert pour conserver l'espece, n'a de tort, que celui de ne pas s'arrêter au point limité par la loi, ou par la santé. C'est un homme emporté par la passion, qui s'oublie. L'on est bien plus porté à le justifier, que celui, qui peche en violant toutes les loix, en traversant tous les sentimens, toutes les vuës de la nature. Sentant combien il devroit être en horreur à la Societé, s'il en étoit connu, cette idée doit le boureler sans cesse. *Il me semble*, me marquoit un de ces criminels, dans la même lettre dont j'ai cité un fragment plus haut, *que chacun lit, sur mon visage, l'infame cause de mon mal; & cette idée me rend la compagnie insoutenable.* Ils tombent dans la tristesse

teſſe & dans le deſeſpoir ; on en a vû des exemples dans la quatrieme ſection de cet ouvrage ; & ils éprouvent tous les maux qu'entraine une triſteſſe ſoutenuë ; ſans avoir, ce qui eſt affreux pour un criminel, aucun prétexte de juſtification, aucun motif de conſolation. Et quels ſont ces effets de la triſteſſe ? Le relachement des fibres, le ralentiſſement de la circulation, l'imperfection des digeſtions, le manque de nutrition, les obſtructions occaſionnées par ces reſſerremens qui paroiſſent être l'effet le plus particulier de la triſteſſe ; ces épanchemens d'humeur, qui ſont une ſuite des reſſerremens ; *les couloirs du foye ſe ferment*, dit M. de SENAC, *& la bile ſe répand par tout le corps* ; les ſpaſmes, les convulſions, les paraliſies, les douleurs, l'augmentation de l'angoiſſe à l'infini ; tous les accidens qui peuvent être une ſuite de ceux ci.

Il eſt inutile de m'étendre d'avantage ſur les dangers particuliers à la maſturbation ; ils ne ſont que trop réels & trop démontrés : je paſſe à la derniere partie de cet ouvrage, les moyens de guériſon.



ARTICLE III.

La Curation.

SECTION IX.

Moyens de guérison proposés par les autres Medecins.

IL y a quelques maladies, dans lesquelles on est presque sûr du succès des remedes. Celles qui sont les suites des épuisemens vénériens, &, à plus forte raison, de la masturbation, n'entrent pas dans cette classe; & le prognostic, qu'on peut en faire, quand elles sont parvenuës à un certain degré, n'a rien que d'effraiant. HIPPOCRATE a annoncé la mort. *C'est une miserable maladie*, dit M. BOERHAAVE: *je l'ai vuë souvent; je n'ai jamais pû la guerir* (*bb*). M. van SWIETEN traita, sans succès, pendant trois ans, le malade dont il parle. J'ai vu mourir miserablement de cette maladie. Il y a d'autres malades que je

(*bb*) *Leçons sur ses Instituts* §. 776.

je n'ai pas même pu ſoulager ; cependant ces exemples ne doivent pas décourager ; l'on en a de plus heureux. Il s'en trouve dans la collection de l'Onania, dans les obſervations des Medecins ; ma propre pratique m'en a fourni quelques uns. Dans le même endroit où HIPPOCRATE donne la deſcription de la maladie, telle que je l'ai rapportée plus haut, il indique la curation. " Quand le malade ſe trouve dans „ cet état, dit-il, faites-lui des fomentations par tout le corps, enſuite „ donnez lui un remede qui le faſſe vomir ; après cela un autre qui „ purge la tête, enſuite un qui purge par „ en bas. Il faut entreprendre cette cure „ ſurtout au printems. Après les purgatifs l'on donne le petit lait ou le lait „ d'aneſſe ; après cela le lait de vache „ pendant quarante jours. Pendant qu'il „ boira le lait, il ne mangera point de „ viandes, & on lui donnera le ſoir une „ bouillie de froment. Après avoir fini „ l'uſage du lait, on le nourrira des „ viandes les plus tendres, en commençant par une petite quantité, & on le „ rengraiſſera par ce moyen. Il évitera „ pendant un an toute débauche, tout

„ exercice vénérien, tout autre exer-
„ cice immoderé; il ſe bornera à des
„ promenades dans leſquelles il évitera
„ le froid & le ſoleil." L'on voit qu'HIPPOCRATE commence la cure par un vomitif & par une purgation : ſon autorité pourroit faire loi, & cette loi dans le plus grand nombre des cas ſeroit nuiſible; il eſt aiſé de ſe tirer de cet embarras, en remarquant, qu'il n'ordonne la purgation que dans la vuë de détourner la fluxion qu'il ſuppoſoit ſe jetter de la tête ſur l'épine du dos; & que, dans un autre endroit, il met ceux qui ſont malades après des excès vénériens, dans le catalogue des perſonnes auxquelles il ne faut donner aucun purgatif, *parceque non ſeulement ils ne peuvent leur faire aucun bien, mais qu'au contraire ils peuvent leur faire du mal* (*i*). Ainſi c'eſt cette derniere regle qui doit être regardée comme générale; la premiere forme une exception, & une exception même qui paroit fondée ſur une théorie dont l'erreur eſt reconnue aujourd'hui, & qui ne doit par là même avoir aucune force.

M.

(*i*) *De ratione victus in morbis acutis* FOES. p. 405. 406.

M. BOERHAAVE paroit avoir voulu indiquer les difficultés de la guérison plutôt que les moyens de l'obtenir. " Il
" y a peu d'esperance de guérison ; le
" lait passe trop facilement ; l'exercice à
" cheval ne fait aucun bien à ces sortes
" de malades, & ils se plaignent que ces
" remedes les affoiblissent ; effectivement
" l'exercice rend dans l'erreur de leurs
" songes l'écoulement de la semence plus
" abondant, & leur ôte en même tems
" leurs forces. Lorsque le jour reparoit,
" ils ne quittent leurs lits que baignés
" de sueur, & affoiblis par le sommeil
" même ; ils ne peuvent supporter les
" aromatiques dont les effets sont aussi
" dangereux. La seule ressource dans ce
" cas sont les bons alimens, un exer-
" cice moderé du corps, les bains des
" pieds & les frictions faites avec pré-
" caution (*k*).

Parmi les consultes de ce grand homme, que M. de HALLER a ajouté à l'édition qu'il en a procuré, il y en a une pour un homme qui s'étoit rendu tout à fait inepte aux plaisirs de l'amour.
" Un homme de trente ans s'est si fort

 " affoi-

(*k*) *Instit. de Med.* T. 7. p. 215.

„ affoibli les organes de la génération,
„ que le ſperme s'écoule toutes les fois
„ qu'il a quelque commencement d'é-
„ rection, car elle n'eſt jamais complet-
„ te ; & la ſemence n'eſt point lancée
„ avec force, mais elle s'écoule goutte
„ à goutte, ce qui le rend impuiſſant ;
„ il a la mémoire, l'eſtomac, les reins,
„ les jambes, totalement affoiblis.

M. BOERHAAVE répondit. "Ces
„ maladies ſont toujours extrêmement
„ difficiles à guérir ; elles ne ſe décla-
„ rent preſque jamais que lorſque le corps
„ affoibli, fait que les remedes reſtent
„ ſans effet. On peut eſſayer ce que pro-
„ duiront les ſuivans, 1°. un regime ſec
„ & leger compoſé d'oiſeaux, de viande
„ de bœuf, de mouton, de veau, de
„ chevreau, rotie plutôt que bouillie ;
„ d'une petite quantité de biere excellen-
„ te ; de peu de vin mais d'un vin très
„ fortifiant. 2°. Beaucoup d'exercice,
„ augmenté peu à peu juſques à com-
„ mencement de laſſitude, & toujours
„ à jeun. 3°. Des frictions, avec une
„ flanelle parfumée de la fumée d'encens,
„ ſur les reins, le bas ventre, le pubis,
„ les aines, le ſcrotum, faites regulie-
„ ment le ſoir & le matin. 4°. Il faut
„ pren-

„ prendre de deux en deux heures pen-
„ dant le jour une demi drachme de l'o-
„ piate ſuivant.

„ ℞. *Catech. dr. IV. opopanac. dr. V.*
„ *cort. peruv. dr. VI. conſ. roſar. rubr.*
„ *unc.* I. *oliban. dr.* II. *ſucc. acac.*
„ *unc. ß. ſirup. Kerm. q. S. f. l. a.*
„ *cond.*

„ & l'on boira par deſſus demi once du
„ vin medicinal.

„ ℞. *Rad cariophill. mont. Pæn.*
„ *mar. aa unc.* I. *cort. rad. cappar. ta-*
„ *mariſc. aa unc.* I *ß. lign. agalloch. veri*
„ *unc.* I. *vin. gall. alb. libr. VI. f. l.*
„ *a. vin. med.*"

J'eſpere, ajoutoit M. BOERHAAVE, que le malade ſera gueri après en avoir fait uſage deux mois. Mais il ne voulut point s'en ſervir, & il mourut au bout de quelques ſemaines d'une diſſenterie maligne. Quel eut été l'effet du remede ? C'eſt ce qu'on ne peut pas deviner. M. ZIMMERMAN m'a écrit, qu'il en avoit fait faire uſage à un malade, pendant deux mois, ſans aucun ſuccès.

M. HOFFMAN indique les précautions qu'il faut prendre & les moyens qu'il faut employer. " Il faut éviter
„ tous les remedes qui ne conviennent

„ pas

,, pas aux perſonnes foibles, & qui ,, peuvent affoiblir un corps déja éner- ,, vé, tels ſont tous les aſtringens; ceux ,, qui ſont trop rafraichiſſans, les ſa- ,, turnins, les nitreux, les acides, & ſur- ,, tout les narcotiques; ils nuiſent tous ,, dans les cas de cette eſpece; & mal- ,, heureuſement, on ne laiſſe pas que ,, d'en faire ſouvent uſage.

,, Le but qu'on doit ſe propoſer, c'eſt ,, de retablir les forces, & de rendre aux ,, fibres le ton qu'elles ont perdu. Les ,, remedes chauds, volatiles, aroma- ,, tiques, ceux qui ont une odeur forte ,, & agréable, ne conviennent pas ici; ,, il ne faut que des alimens doux, & ,, propres à reparer cette ſubſtance nu- ,, tritive gelatineuſe, que les évacua- ,, tions immoderées ont détruit: tels ,, ſont les bouillons forts de bœuf, de ,, veau, de chapon, avec un peu de ,, vin, de ſuc de citron, de ſel, de noix ,, muſcade & de gloux de girofle. On ,, joint avec ſuccès à cet uſage, celui des ,, remedes qui favoriſent la tranſpira- ,, tion, & qui raniment le ton languiſ- ,, ſant des fibres.

Dans une autre conſulte, pour un maſturbateur, il ordonnoit de prendre tous

tous les matins une meſure de lait d'aneſſe, coupé avec un tiers d'eau de *Selter*.

Il ſeroit inutile de citer les préceptes ou les obſervations d'autres auteurs. Je me contenterai de rapporter un cas très utile, tel qu'il ſe trouve dans une theſe de M. WESZPREMI, qui renferme quatorze obſervations toutes intereſſantes (*l*).

W. CONYBEARE, agé de trente ans, avoit depuis ſix ans la vuë ſi obſcurcie, ſans aucun vice apparent dans l'œil, qu'il voyoit tous les objets comme à travers d'un nuage épais. Il avoit été ſucceſſi-

(*l*) C'eſt la ſeptieme obſervation. Cette theſe, bien digne d'être luë, ſe trouve, avec un très grand nombre d'autres petits ouvrages excellens, & introuvables par tout ailleurs, dans la belle collection de theſes pratiques, que M. HALLER, qui deſire l'avancement de la medecine avec autant de zele que de diſcernement, s'eſt donné la peine de publier, ſous ce titre, *Diſputationes ad morborum hiſtoriam & curationem facientes*. Lauſann. 1758. Le nom de l'éditeur eſt le garant du mérite de l'ouvrage, qui va devenir une des baſes des bibliotheques de pratique. La piece que je cite eſt *Stephani* WESZPREMI *obſervationes medicæ*. *Trajecti* 1756. Voyez T. VI. p. 804.

ceſſivement dans les trois hopitaux les plus célebres de Londres, *St. Thomas*, *St. Barthelemi*, & *St. Georges*; enfin, il y a deux ans, qu'il ſe rendit dans le notre. Partout, après les autres remedes, on avoit eſſayé ſi la ſalivation mercurielle pourroit le guerir de cette eſpece de goutte ſereine. Les Medecins étoient laſſés & le malade entierement découragé. L'interrogeant en particulier, & avec beaucoup de ſoin ſur ſa maladie, il me dit, que, de tems en tems, il ſe ſentoit mal tout le long de l'epine du dos, ſurtout quand il ſe courboit pour prendre quelque choſe; que ſes jambes étoient ſi foibles, qu'il pouvoit à peine être debout une minute ſans s'apuyer, autrement les jambes lui trembloient, & il avoit un vertige & un éblouiſſement; que ſa mémoire étoit ſi fort affoiblie, que quelquefois il paroiſſoit ſtupide; & je vis moi même qu'il étoit extrêmement décharné. Tout cela me fit ſoupçonner, que la goutte ſereine pourroit bien n'être qu'un ſimptome d'une maladie plus facheuſe, & que le malade étoit attaqué d'une véritable conſomption dorſale.

Je le ſollicitai vivement à m'avouer s'il ne s'étoit jamais ſouillé de l'abominable

nable crime d'Onan, qui détruit entiérement les parties balſamiques du fluide nerveux. Après bien des delais, il avoua, en rougiſſant. Je lui ordonnai de prendre le ſoir, deux pilules mercurielles, dont chacune contenoit ſix grains de mercure doux, & le lendemain une once de ſel purgatif, & de réïterer quatre fois dans quinze jours. Au bout de ce terme, je le fis vivre, ſuivant l'ordonnance d'HIPPOCRATE dans un cas ſemblable, uniquement de laitage pendant quarante jours. Dans le même tems il ſe faiſoit frotter deux ou trois fois par ſemaine, en ſe couchant. A la fin de cette cure il revint de la campagne en beaucoup meilleur état que quand il étoit parti. Je lui conſeillai enſuite le bain froid pendant trois ſemaines; il le prenoit à jeun à huit heures du matin de deux jours l'un. Pendant deux mois il prit deux fois par jour l'électuaire mineral & le julep volatile, auxquels il joignoit les frictions & les bains de pied. Ces ſecours retablirent ſi bien ſa ſanté, qu'il vouloit reprendre l'exercice de ſa profeſſion qui étoit la boulangerie; mais je lui conſeillai de ſe vouer à

quel-

quelqu'autre ; craignant que l'inſpiration de la farine, qui s'éleve en petriſſant, ne formât, dans un eſtomac & dans une poitrine encore foibles, une cole dont les effets auroient pu être dangereux,

M. STEHELIN ſoulagea la malade dont j'ai parlé, pag. 23. par des bains fortifians, la teinture de Mars de Ludovic, & des bouillons aperitifs.

Les principaux remedes de *l'Onania* ſont des ſecrets qu'il s'eſt reſervé. L'on voit en général, & cette obſervation eſt importante, qu'il n'employoit aucun évacuant, & que les roborans ſeuls en étoient la baſe, ſous le nom de teinture fortifiante, *the ſtrenthening tincture*, & de poudre prolifique, *the prolific powder*. Ils agiſſent ſans que leur action produiſe aucun effet ſenſible; mais, ce ſont les termes de l'auteur, ils *enrichiſſent*, ils *fortifient*, ils *nourriſſent* les parties genitales de l'un & de l'autre ſexe ; ils leur donnent une nouvelle force, ils favoriſent la génération de la ſemence, ils relevent puiſſamment les forces d'une nature accablée (*m*); en un mot, comme tous les ſecrets, ils operent tout ce qu'on leur demande,

(*m*) *Onania* p. 177.

de. Il y a un troiſieme remede inconnu, ſous le nom de potion reſtaurante, qui agit auſſi très efficacement; &, en effet, ſi l'on doit ajouter foi à tous les témoignages qui dépoſent en faveur de ces remedes, ils ont ſans doute beaucoup de vertu. Outre ces trois *arcanes* il donne quelques formules; l'une eſt une potion compoſée d'ambre, d'aromates & de quelques autres remedes de la même claſſe; une ſeconde eſt un liniment compoſé d'huiles eſſentielles, de baumes, de teintures acres: l'une & l'autre de ces compoſitions me paroiſſent trop ſtimulantes; & comme elles n'ont pour elles aucune expérience, j'en omets la deſcription; il en indique deux autres qui paroiſſent plus convenables.

Decoction.

℞. *Flor ſiccat. lamii* (n) *mpl. VI. radic. cyper. & galang. aa unc. II. rad. biſtort. unc. I. rad. oſmund. regal. unc. II. flor. roſ. rubr. mpl. IV. Ictbiocoll. unc. III.*

Sciſſa

(*n*) Il ne deſigne point l'eſpece, ce ne peut être que le *lamium album white archangel*, ou le *lamium maculatum.*

Sciſſa tuſ. mixt. cum aquæ quart. VIII. ad quartæ part. evaporat. coquant. pour en prendre tous les jours un quart (*o*).

Injection.

℞. *Saccari Saturni, vitriol. alb. alum. rup. a a dr.* I. *aq. chalib. fabror. pint.* I *ß per dies decem igne arenæ digerantur add. ſpir. vin. camph. cochl. III.*

Avant que de paſſer à la Section ſuivante, je crois devoir avertir qu'on trouvera de très ſages vuës, appliquables à la maladie dont je traite, dans un livre qui vient de paroitre, *Precis de medecine pratique*, ouvrage de M. LIEUTAUD Medecin des enfans de France, qui, après s'être fait un nom diſtingué parmi les Anatomiſtes & les Phyſiologiſtes, s'étoit déja aſſuré un des premiers rangs parmi les praticiens, par ſon beau traité des fievres intermittentes & remittentes. Les Chapitres de ſon dernier ouvrage relatifs à la conſomption dorſale, ſont ceux qui ont pour titre *calor morboſus*, chaleur morbi-

(*o*) Le *quart* Anglois eſt la même meſure que la pinte de Paris.

morbifique ; maladie, pour le dire en passant, très fréquente, dont personne n'avoit parlé, que l'on traitoit souvent très mal, comme je m'en suis plaint ailleurs, & dont M. LIEUTAUD a dévelopé le premier les simptomes, la nature & le traitement. *Vires exhaustæ*, l'épuisement ; & *anæmia*, qu'on peut traduire *le manque de sang* ; Chapitre très intéressant, qui est tout entier à l'Auteur.

M. LEWIS, dont je n'avois point pû me procurer l'ouvrage avant l'impression de la premiere édition du mien, est celui de tous qui s'est le plus étendu sur la cure. J'ai eu le plaisir de voir, que nous étions parfaitement dans les mêmes idées, & que nous employions les mêmes remedes, sur tout le Kina & les bains froids ; conformité qui me paroit prouver en faveur de la méthode que nous avons suivi l'un & l'autre. Je ne raporterai ici que les deux aphorismes qui renferment la substance de sa doctrine ; je me servirai de quelques passages de l'explication qu'il y ajoute, pour confirmer, dans la Section suivante, ma propre pratique.

„ La cure de cette maladie, *dit cet*

„ *ha-*

„ *habile Medecin*, dépend de deux „ articles, ce qu'il faut éviter & ce „ qu'il faut faire ; & les remedes n'ont „ aucune efficace ſi l'on n'apporte pas „ une grande attention à tout ce qui „ regarde les choſes non-naturelles, „ ou toutes les branches du régime. „ Un air ſain eſt de la plus grande im„ portance. La diette doit être forti„ fiante ſans échauffer. Le ſommeil ne „ doit pas être trop long, & il faut „ dormir à des heures convenables. „ L'on doit prendre un exercice mode„ ré, ſurtout à cheval. Si les évacua„ tions naturelles ſe font irréguliere„ ment, il faut les remettre dans l'ordre. „ Le malade doit chercher à ſe diſtraire „ par la compagnie ou par les plaiſirs „ innocens.

„ Tous les remedes doivent être tirés „ de deux claſſes ; les balſamiques & „ les fortifians (*o*).

(*o*) A *Practical Eſſay*. 20. p. 25. & 34.

SEC.

SECTION X.

Pratique de l'Auteur.

IL y a quelques maladies dans lesquelles il eſt difficile de démêler exactement la cauſe, & par là même de déterminer l'indication, & de regler le traitement ; mais qui ſe gueriſſent avec aſſez de facilité, quand on eſt parvenu à ce point. Il n'en eſt pas de même dans la conſomption dorſale. L'on ſait quelle eſt la maladie, l'on en connoit la cauſe ; c'eſt comme le dit M. LEWIS, *une eſpece particuliere de conſomption, dont la cauſe prochaine eſt une foibleſſe générale des nerfs* : l'indication eſt aiſée à former ; l'on ne peut pas être partagé par là même ſur l'eſſentiel du traitement ; mais ſouvent le meilleur traitement échoue ; c'eſt une raiſon de plus pour en fixer les détails avec exactitude. Le relachement général des fibres, la foibleſſe du genre nerveux, l'alteration des fluides ſont les cauſes du mal. Il dépend de l'affoibliſſement de toutes les parties ; il faut leur

leur rendre leur force ; c'eſt l'unique indication. Elle a ſes ſoudiviſions tirées des differentes parties affoiblies ; mais comme les mêmes remedes ſervent à les remplir toutes, il eſt inutile de les détailler ici ; elles l'ont été dans le cours de cet ouvrage.

Ceux qui ignorent parfaitement la medecine, & qui en parlent cependant plus que ceux qui la ſavent, croiront qu'il eſt fort aiſé de remplir cette indication ; & qu'avec de bons alimens & des cordiaux, dont nos boutiques abondent, on fortifie bien aiſement ; de triſtes expériences ont au contraire appris aux plus grands Medecins que rien n'étoit plus difficile.

Il eſt bien aiſé, dit M. de GORTER, *de diminuer les forces ; l'on n'a preſque aucun ſecours pour les reparer* (p). On le comprendra aiſement, ſi l'on réfléchit que les alimens & les remedes ne ſont autre choſe que les inſtrumens dont la nature ſe ſert pour s'entretenir, reparer ſes pertes, & remédier aux dérangemens qui ſurviennent dans le corps. Et qu'eſt-ce que la nature ? *L'aggregat*

(p) *De perſpir. inſenſ.* p. 504.

gat des forces du corps distribuées harmoniquement. C'est la force vitale distribuée respectivement dans les differentes parties. Quand les forces sont épuisées, c'est donc la nature qui est en defaut; c'est l'architecte ouvrier qui ne fonctionne plus; donnez lui des materiaux tant que vous voudrez, il est hors d'état de les employer. Vous pouvez l'enterrer avec son bâtiment, sous la pierre, le bois & le mortier, sans qu'il se repare un seul pouce de muraille. Il en est de même des maladies qui dépendent de la destruction des forces; les alimens ne reparent point, & les remedes n'agissent point. J'ai vû des estomacs si affoiblis, que les alimens n'y recevoient pas plus de préparation, que dans un vaisseau de bois: quelques fois ils s'y arrangent suivant les loix de leurs gravités spécifiques; & quand, enfin, une nouvelle dose irrite l'estomac par son poids, on les voit ressortir successivement par un leger effort, très separés les uns des autres. D'autres fois, par un plus long sejour, ils s'y corrompent, & on les vomit tels qu'ils seroient, si on les eut laissé gâter dans un bassin d'argent ou

de porcelaine. Que doit-on eſperer des alimens dans des cas de cette eſpece? L'épuiſement n'eſt pas auſſi conſiderable dans tous : il en eſt dans leſquels les forces ne ſont qu'affoiblies, ſans être totalement détruites ; il reſte alors quelques reſſources dans les alimens, & même dans les remedes. Ce qui reſte de la nature tire quelque parti des premiers ; & les derniers doivent être de ceux qu'on a remarqué propres à ranimer ce principe d'action vitale qui s'éteint : ce ſont les ſecours étrangers, dont on aide l'architecte, pour qu'il puiſſe travailler à ſon ouvrage, en dépenſant le moins poſſible de ſes forces ; c'eſt, d'autres fois, le coup d'éperon qu'on donne à un cheval foible, pour qu'il faſſe un effort dans un mauvais pas ; mais qu'il faut d'habileté & de prudence pour ſavoir, d'un coup d'œil, juger la profondeur du bourbier, la force de l'animal, & les comparer! Si l'ouvrage eſt au deſſus de ſes forces, ce coup d'éperon l'obligera, il eſt vrai, à un effort ; mais ſi cet effort ne peut pas le mettre au bon chemin, il ne fera que l'épuiſer totalement.

La foibleſſe produite par la maſtur-

bation

bation offre une difficulté dans le choix des remedes fortifians, qui ne se présente pas dans d'autres cas; c'est qu'il faut éviter, avec le plus grand soin, ceux qui, en irritant, pourroient reveiller l'éguillon de la chair. C'est une loi de la méchanique animée, si differente de l'inanimée & si peu soumise aux mêmes regles, que quand les mouvemens s'augmentent, l'augmentation est plus considerable dans les parties qui en sont le plus susceptibles: ce sont, chez les masturbateurs, les parties genitales; c'est dont dans ces parties, que l'effet des remedes irritans se manifestera le plus sensiblement; & les suites dangereuses de cet effet ne peuvent rendre trop circonspects sur les moyens qu'on employe. Quels peuvent-ils donc être? C'est ce que j'examinerai après avoir détaillé le regime. Je suivrai, dans ce détail, la division ordinaire des six choses non naturelles; l'air, les alimens, le sommeil, les mouvemens, les évacuations naturelles, & les passions.

L'air.

L'air a sur nous l'influence que l'eau a sur les poissons, & même une beaucoup plus considerable. Ceux qui savent

vent à quel point cette premiere influence s'étend, qui n'ignorent pas que les gourmets démêlent non ſeulement la riviere, mais encore l'endroit de la même riviere où un poiſſon a été pris, & qui diſtinguent,

- - - - lupus hic, Tiberinus, an alto
Captus hiet? ponteſne inter jactatus, an amnis
Oſtia ſub Tuſci?

Ceux là, dis-je, ſentiront combien il importe pour les malades de reſpirer un air plutôt qu'un autre. Ceux qui ſont entrés une fois en leur vie dans une chambre qu'on habite ſans l'airer; ceux qui auront cotoyé des marais dans les chaleurs; habité dans des lieux bas entourés d'éminences de tout côté; ceux qui auront paſſé d'une ville peuplée dans la campagne; qui auront reſpiré l'air au lever du ſoleil ou à midi; avant ou après une pluye; tous ces gens là, dis-je, comprendront combien l'air peut influer ſur la ſanté.

Temperie cœli corpuſque animuſque juvatur. OVID.

Les foibles ont plus beſoin du ſecours d'un

d'un bon air que les autres ; c'eſt un remede qui agit, & c'eſt peut-être le ſeul, ſans le concours de la nature, ſans employer ſes forces ; il eſt, par là même, de la plus grande importance de ne pas le négliger. Celui qui convient le mieux à une atonie générale, c'eſt un air ſec & temperé ; un air humide, un air trop chaud ſont pernicieux. Je connois un malade de cette eſpece, que les grandes chaleurs jettent dans un épuiſement total ; & dont la ſanté varie, en été, ſuivant l'alternative des jours plus ou moins chauds. Un air trop froid eſt beaucoup moins à craindre, & cela doit néceſſairement être ainſi ; la chaleur relache les fibres déja trop laches, & diſſout les humeurs déja trop fondues ; le froid, au contraire, remédie à ces deux maux. Quand les Caribes ſont attaqués de paralyſie, à la ſuite de ces terribles coliques convulſives, auxquelles ils ſont ſujets, lorſqu'on ne peut pas les envoyer aux bains chauds, qu'on trouve dans le nord de la Jamaïque, on ſe contente de les envoyer dans quelque endroit plus froid que leur païs ; & ce ſeul changement d'air opere tou-

jours très favorablement. Une autre qualité essentielle de l'air, c'est qu'il ne soit point chargé de particules nuisibles; qu'il n'ait point perdu, par le sejour dans des lieux habités, cette espece de qualité vivifiante, qui en fait toute l'efficace, & qu'on pourroit appeller l'esprit vital, aussi nécessaire aux plantes qu'aux animaux; & tel est l'air qu'on respire dans une campagne bien airée & jonchée d'herbes, d'arbres & d'arbrisseaux. L'air de la ville, continuellement inspiré & expiré, continuellement rempli d'une foule de vapeurs ou d'exhalaisons infectes, réunit les deux inconvéniens d'avoir moins de cet esprit vital, & d'être chargé de particules nuisibles. Celui de la campagne possede les deux qualités opposées; c'est un air vierge, & un air impregné de tout ce qu'il y a de plus volatile, de plus agréable, de plus cordial dans les plantes, & de la vapeur de la terre qui est elle-même très salubre. Mais il seroit inutile de se choisir une demeure dans un bon air, si on ne le respiroit pas; l'air des chambres, si on ne le renouvelle pas continuellement, est à peu près le même dans toutes;

ce

ce n'eſt preſque pas en changer que de paſſer d'une chambre fermée en ville, dans une chambre fermée à la campagne. L'on ne jouït de toute la ſalubrité d'une atmoſphere ſaine qu'en pleins champs. Si les infirmités ou la foibleſſe ne permettent pas de s'y tranſporter, l'on doit renouveller, pluſieurs fois par jour, l'air de la chambre; non pas en ouvrant ſimplement une porte ou une fenêtre, ce qui le renouvelle peu; mais en faiſant paſſer dans la chambre un torrent d'air frais, en ouvrant tout à la fois dans deux ou trois endroits oppoſés: il n'y a aucune maladie qui n'exige cette précaution; mais il convient de ſouſtraire le malade à la force du courant; ce qui eſt toujours très aiſé.

Il eſt auſſi extrêmement important de reſpirer l'air du matin: ceux qui s'en privent, pour reſter dans une atmoſphere étouffée entre quatre rideaux, renoncent volontairement au plus agréable & peut-être au plus fortifiant de tous les remedes. La fraicheur de la nuit lui a rendu tout ſon principe vivifiant; & la roſée, qui s'évapore peu à peu, après s'être char-

ge de tout le baume des fleurs ſur leſquelles elles a ſejourné, le rend véritablement médicamenteux. L'on nage au milieu d'une eſſence de plantes, qu'on inſpire continuellement, & dont rien ne peut ſupléer le bon effet. Le bien être, la fraicheur, la force, l'apetit qu'on ſent que cet air procure pendant le reſte du jour, en eſt une preuve à la portée de tout le monde, plus forte que tout ce que je pourrois ajouter. J'en ai vû encore très recemment les effets les plus ſenſibles, ſur quelques perſonnes valetudinaires, ſur celles ſurtout qui étoient hypocondriaques; elles éprouvoient, de la maniere la plus marquée, que ſi elles humoient l'air au lever du ſoleil, elles ſe ſentoient beaucoup plus gaies le reſte du jour: & ceux qui le paſſoient avec elles n'auroient pas pû ſe tromper à cette marque ſur l'heure de leur lever. L'on ſent combien cet effet eſt important pour les malades de la comſomption dorſale, qui ſont ſi ſouvent hypocondriaques; le retour de la gayeté démontre ſeul d'une façon invincible un amandement général dans la ſanté.

Les

Les alimens.

L'on doit être guidé dans le choix des alimens, par ces deux regles ; 1°. ne prendre que des alimens, qui, ſous un petit volume, contiennent beaucoup de nourriture, & qui ſe digerent aiſément. C'eſt l'aphoriſme de SANCTORIUS ; *Coïtus immoderatus poſtulat cibos paucos & boni nutrimenti* (q). 2°. Eviter tous ceux qui ont de l'acreté. Il eſt important de rendre à l'eſtomac toutes ſes forces ; & rien ne détruit plus la force des fibres animales qu'une extenſion forcée ; ainſi, ſi l'on dilatoit l'eſtomac par la quantité des alimens, on l'affoibliroit journellement ; d'ailleurs, s'il eſt trop rempli, les perſonnes foibles éprouvent un état de malaiſe, d'angoiſſe, de foibleſſe & de mélancholie, qui augmente tous les maux. L'on prévient ces deux inconvéniens, en choiſiſſant des alimens tels que je les ai indiqué, & en en prenant peu à la fois, & fréquemment. Il eſt eſſentiel qu'ils puiſſent donner aiſement ce qu'ils ont de nutritif; l'eſtomac n'eſt pas en état

(q) *Sect. 6. aph. 22.*

de digerer ce qui se digere difficilement ; son action extrêmement languissante, seroit totalement détruite par des alimens ou trop durs, ou propres à diminuer ses forces.

L'on peut, sur ces principes, former le catalogue de ceux qui conviennent dans ce cas, & de ceux qu'on doit exclure. Dans la derniere classe sont toutes les viandes naturellement dures & indigestes, telles que celles de cochon; toutes celles de vieilles bêtes; celles que l'art a durci au moyen du sel & de la fumée, préparation qui les rend en même tems acres ; toutes celles qui sont trop grasses ; les autres graisses quelconques, qui relachent les fibres de l'estomac, diminuent l'action déja trop foible des sucs digestifs, restent indigestes, disposent à des obstructions, & aquierent par leur séjour, un caractère d'acreté, qui, irritant continuellement, donne de l'inquietude, des douleurs, de l'insomnie, de l'angoisse, de la fievre. Il n'y a rien, en un mot, dont les personnes qui ne digerent pas, doivent se garder avec plus de soin que des choses grasses. Les pâtes non fermentées, surtout quand elles

les font pétries avec des graisses, font une autre espece d'aliment très fort au dessus des forces d'un mauvais estomac. Les jardinages flatueux, en produisant des gonflemens qui le distendent, & qui gênent en même tems la circulation dans les parties voisines, font également nuisibles; tels sont généralement toutes les especes de choux, les légumes à cosse, & ceux qui ont un goût & une odeur extrêmement acres, derniere qualité qui les rend nuisibles indépendamment des flatuosités.

Les fruits, qui font si salutaires dans les maladies aigues & inflammatoires, dans les obstructions, sur tout dans celles du foye & dans plusieurs autres maladies, ne conviennent jamais dans ces cas; ils affoiblissent; ils relachent; ils enervent les forces de l'estomac; ils augmentent la dissolution du sang déja trop aqueux; mal digerés, ils fermentent dans l'estomac & dans les intestins, & cette fermentation develope une quantité étonnante d'air, qui produit des distensions énormes qui dérangent absolument le cours de la circulation. J'ai vû cet effet être si considerable chez une femme, pour avoir mangé trop de fruits

rouges, vingt quatre jours après une couche très heureuſe, que le ventre étoit tendu au point de devenir livide; elle étoit dans l'aſſoupiſſement, & ſon poulx preſque imperceptible. Les fruits laiſſent auſſi dans les premieres voyes, un principe acide, propre à occaſioner pluſieurs accidens facheux; ainſi il faut preſque entierement s'en priver. Les jardinages crus, le vinaigre, le verjus, ont les mêmes inconvéniens & méritent la même excluſion.

Quoique le catalogue des alimens défendus ſoit long, celui des alimens permis l'eſt encore d'avantage. Il comprend toutes les viandes d'animaux jeunes, nourris dans de bons endroits, & bien nourris; telles ſont ſur tout celles de veau, de jeune mouton, de jeune bœuf, de poulet, de pigeon, de poulet d'indes, de perdreau. Les alouettes, les grives, les cailles, les autres gibiers, ſans être abſolument interdits, ont cependant des inconvéniens qui ne permettroient pas d'en faire un uſage journalier. Le poiſſon eſt dans le même cas.

L'on doit non ſeulement choiſir les viandes avec ſoin, il faut encore les pré-

parer

parer convenablement. La meilleure façon, c'eſt de les rotir à un feu doux qui conſerve leur ſuc, & qui ne les deſſeche pas; ou de les cuire lentement dans leur propre jus. Celles qu'on fait bouillir avec beaucoup d'eau donnent au bouillon tout ce qu'elles ont de ſucculent, & reſtent incapables de nourrir; ſouvent elles ne ſont que des fibres charnues dénuées de leurs ſucs & chargées d'eau, également inſipides au goût & indigeſtes à l'eſtomac. Il eſt très ordinaire de voir des perſonnes foibles, fort éloignées de tout ſoupçon de friandiſe, qui ne peuvent point en manger ſans ſentir que leur eſtomac ſouffre. Plus les viandes ſont tendres moins elles ſoutiennent cette préparation, qu'on devroit reſerver, quant aux malades, pour tirer des viandes dures ce qu'elles ont de nourriſſant.

Quelques ſoins qu'on donne à la préparation de la viande, il eſt des perſonnes qui ne peuvent pas la digerer; on eſt reduit à ne leur en donner que le jus qu'on exprime après les avoir fait médiocrement cuire; mais comme il ſe corromproit très aiſement, il faut y joindre un peu de pain, & une petite

doſe

dose de jus de citron, ou un peu de vin : un tel melange est tout ce qu'on peut employer de plus nourrissant. Quelques écrevisses cuites & écrasées dans le bouillon en relevent le goût, & le rendent peut-être encore plus fortifiant; mais elles ont le double inconvénient d'être un peu échauffantes & de rendre le bouillon plus susceptible d'une prompte corruption; ainsi il faut être sur ses gardes à ces deux égards. Le pain & le jardinage n'ont pas l'avantage de réunir baucoup de nourriture sous un petit volume; mais leur usage sur tout celui du pain, est absolument indispensable, pour prévenir, non seulement le degout que l'usage d'un regime tout animal ne manqueroit pas de produire, mais encore la putridité qui en seroit une suite, si on ne le mêloit pas de vegetaux. Sans cette précaution l'on verroit bientôt éclore dans les premieres voyes l'alcali spontané, & tous les desordres qu'il peut entrainer. J'ai vu les plus grands accidens produits par ce regime, chez des personnes foibles à qui on l'avoit ordonné; un des simptomes les plus ordinaires est l'alteration; ils sont obligés de boire,

&

& la boiſſon les affoiblit ; d'ailleurs, elle ſe mêle difficilement avec les humeurs, parce que ce mêlange depend de l'action des vaiſſeaux, qui eſt tres languiſſante ; & ſi par un malheur, très ordinaire chez ceux qui ne prennent que peu de mouvement, l'action des reins diminue, les liquides paſſent dans le tiſſu celulaire, & y forment d'abord des œdemes & enfin des hydropiſies de toutes les eſpeces : elles ſont toutes des épanchemens de liquide dans ce tiſſu & ne different abſolument que par le ſiege.

L'on prévient ces dangers en mariant toujours le regime vegetal avec l'animal. Les meilleurs jardinages ſont les racines tendres, & les herbes chicoracées ; les cardes, les aſperges. Il y en a d'autres, qui quoique fort tendres, incommodent, parce qu'ils rafraichiſſent trop ; ils amortiſſent la force de l'eſtomac.

Les graines farineuſes, préparées & cuites en creme avec du bouillon de viande, ſont un aliment qui n'eſt point à mépriſer ; il réunit ce qu'il y a de plus nourriſſant dans les deux regnes, & le melange prévient le danger de chaque aliment donné ſeul ; le bouillon empêche

pêche la farine de s'aigrir, la farine empêche le bouillon de pourrir. L'on s'apperçoit aisement en lisant les observateurs avec un peu de réflexion, que les maladies sont plus malignes dans le nord de l'Europe que dans sa partie moyenne, cela ne viendroit-il point de ce que l'on y mange plus de viande & moins de vegetaux?

Ce que j'ai dit plus haut des fruits, n'empêche pas, quand l'estomac conserve encore quelques forces, qu'on ne puisse de tems en tems s'en permettre une petite quantité, des mieux choisis pour l'espece, & la maturité; les plus aqueux sont ceux qui conviennent le moins.

Les œufs sont un aliment du genre animal, & un aliment extrêmement utile; ils fortifient beaucoup, & se digerent aisément moyennant qu'ils ne soyent que peu ou point cuits; car dès que le blanc est durci il ne se dissout plus; il devient pesant, indigeste & ne repare pas; c'est alors l'aliment des estomacs qui digerent trop, & non de ceux qui ne digerent point. La meilleure façon de les manger, c'est de les avaler en sortant de la poule sans coction

tion, ou de les manger à la coque après les avoir ſeulement plongé trois ou quatre fois dans l'eau bouillante, ou délayés dans du bouillon chaud qui ne bouilliſſe pas.

Enfin une derniere eſpece d'aliment c'eſt le lait; il réünit toutes les qualités qu'on deſire, il n'a aucun des inconvéniens qu'on craint. C'eſt le plus ſimple, le plus facile à aſſimiler, celui qui repare le plus promptement; tout préparé par la nature on ne riſque point de le gâter par la préparation artificielle; il nourrit comme le jus de viande, & n'eſt point ſuſceptible de putridité; il prévient l'alteration; il tient lieu d'aliment & de boiſſon; il entretient toutes les ſecretions; il diſpoſe à un ſommeil tranquille; en un mot il eſt propre à remplir toutes les indications qui ſe préſentent dans ce cas, & M. LEWIS l'a vu produire les meilleurs effets (*r*). Pourquoi donc ne l'employe-t on pas toujours & ne le ſubſtitue-t-on pas à tous les autres alimens? Par une raiſon qui lui eſt particuliere, qui en dénature ſouvent l'effet, & qui fait qu'il en produit quelques fois un très diffe-

rent

(*r*) Pag. 27.

rent de celui qu'on esperoit & qu'on avoit lieu d'attendre.

Cette raison, c'est l'espece de décomposition à laquelle il est sujet. Si la digestion n'en est pas prompte, s'il séjourne trop long tems dans l'estomac, ou si, sans y séjourner long tems, il y trouve des matieres propres à hâter cette décomposition, il éprouve les changemens que nous le voyons subir sous nos yeux; la partie butireuse, la caséeuse, & la séreuse se séparent; le petit lait occasionne quelques fois une diarrhée prompte, d'autres fois il passe par les voyes urinaires ou par la transpiration sans nourrir; les autres parties, si elles restent dans l'estomac, ne tardent pas à le molester, à occasionner des malaises, des gonflemens, des nausées, des coliques; si l'on ne s'en sent pas incommodé d'abord, c'est qu'elles passent dans les intestins, où elles peuvent il est vrai séjourner un certain tems sans nuire sensiblement, mais elles y aquierent une acreté singuliere, & au bout d'un certain tems, elles produisent des accidens que le délai n'a pas rendu moins dangereux : & l'on peut établir com-

dan-

me une loi, qui doit rendre extrêmement circonſpect quand on ordonne le lait dans des cas graves, que ſi c'eſt l'aliment dont la digeſtion eſt la plus aiſée, c'eſt auſſi celui dont l'indigeſtion eſt la plus facheuſe. L'on a vû plus haut les difficultés que M. BOERHAAVE trouvoit dans ſon uſage; mais quelques grandes qu'elles ſoient, les avantages qu'on peut en retirer ſont aſſez conſiderables, pour qu'on cherche tous les moyens poſſibles de les ſurmonter, & heureuſement il y en a. L'on peut les ranger ſous deux claſſes; les attentions de régime, & les remedes. Je renverrai l'examen de ceux-ci à un des articles ſuivans.

Les attentions de régime ſont, premierement le choix du lait: pour quelque eſpece qu'on ſe détermine, la femelle qui le fournit doit être ſaine & bien conduite: en ſecond lieu, il faut éviter pendant qu'on le prend, tous les alimens qui peuvent l'aigrir, & tels ſont tous les fruits tant crus que cuits, & en général tout ce qui a de l'acidité: 3°. il faut le prendre dans des tems fort éloignés des autres alimens, il n'aime

aucun mêlange : 4°. n'en prendre que peu à la fois ; 5°. avoir l'eſtomac, le bas ventre & les jambes extrêmement au chaud ; & ſur tout, 6°. (ſans cette précaution toutes les autres ſeroient très inutiles,) ſe moderer extrêmement ſur la quantité des alimens même les mieux choiſis. L'on ne doit, pendant qu'on prend le lait, donner aucun travail à l'eſtomac; la plus petite ſurcharge, la plus legere indigeſtion y laiſſe un principe de corruption, qui corrompt ſur le champ le lait, & du plus ſain des alimens, peut faire un poiſon quelques fois violent, & au moins preſque toujours infaillible.

Quel lait mérite la préference ? Pour répondre à cette queſtion, je n'entrerai point dans l'examen des differentes ſortes de lait ; ce ſeroit prolonger mon ouvrage par un hors d'œuvre ; l'on a là-deſſus pluſieurs ſecours, & peut-être point de meilleur qu'une Diſſertation, aujourd'hui introuvable, de feu Mr. d'APPLES Docteur en Médecine, & Profeſſeur en grec & en morale dans cette Academie (s). L'on n'employe preſ-

(s) ΓΑΛΑΚΤΟΛΟΓΙΑΣ *Tentamen &c.* Basle 1707.

presque plus aujourd'hui que celui de femme, d'anesse, de chevre & de vache. Chacun a ses qualités differentes; c'est la comparaison de ces qualités & des indications qu'offre la maladie, qui doit déterminer le choix qu'on fait de l'un, ou de l'autre. Il y a peu de cas dans lesquels celui de vache ne puisse pas tenir lieu de tous les autres. L'on croit généralement celui de femme plus fortifiant, c'est l'idée des plus grands Maîtres; mais l'on apuye cette opinion sur un fondement ruineux, qui est l'usage qu'elle fait de viandes, sans réflechir, que dans le même tems on donne la préference à celui d'une robuste païsane, qui n'en mange point, ou du moins très peu, & qui ne vit que de pain & de vegetaux. Je crois cependant qu'on pourroit l'essayer avec succès; les belles cures operées par son usage, ne laissent aucun doute sur son efficace; mais il a un inconvénient qui lui est particulier, c'est qu'il doit être pris immédiatement au mammelon qui le fournit; c'est une précaution dont GALIEN a déja connu la nécessité, & en se moquant de ceux qui ne veulent pas s'y astreindre, il les renvoye *comme des*

anes

anes au lait d'aneſſe ; mais le vaſe n'exciteroit-il point des deſirs qu'on cherche à amortir, & ne ſeroit-on point exposé à voir renouveller l'avanture du Prince dont CAPIVACCIO nous a conſervé l'hiſtoire ? On lui donna deux nourrices ; le lait produiſit un ſi bon effet, qu'il les mit à même de lui en fournir du plus frais au bout de quelques mois, s'il ſe trouvoit en avoir beſoin.

L'on croit que le lait d'aneſſe eſt le plus analogue a celui de femme ; mais qu'on me permette de le dire, c'eſt une aſſertion d'opinion plus que d'expérience. Il eſt le plus ſereux, & par là même le plus relachant ; c'eſt une erreur funeſte de le croire le plus fortifiant. Des obſervations journalieres demontrent le contraire ; & prouvent que non ſeulement il n'eſt pas le plus efficace, mais que peut-être il l'eſt le moins. J'en ai rarement vu de bons effets ; j'en ai vu quelques fois de mauvais, & je ne ſuis pas le ſeul : *Il me ſemble*, m'écrivoit M. DE HALLER, *que ce lait d'Aneſſe fait rarement ce qu'on lui demànde.* L'inutilité eſt un bien grand defaut dans un remede ſur lequel on fonde la guerison des maladies les plus graves.

Avant

Avant que de quitter ce qui regarde les alimens, je dois finir par le conſeil d'HORACE, c'eſt de ne pas faire des mêlanges

——— ——— ——— ——— nam variæ res
Ut noceant homini credas, memor illius eſcæ,
Quæ ſimplex olim ſederit, at, ſimul aſſis
Miſcueris elixa: ſimul conchylia turdis:
Dulcia ſe in bilem vertent: ſtomachoque tumultum
Lenta feret pituïta.

L'on ſent, ſans qu'il ſoit beſoin d'inſiſter ſur ce conſeil, combien il eſt impoſſible que des alimens très differens ſubiſſent dans le même tems une digeſtion parfaite; ce mêlange eſt une des cauſes qui ruinent les ſantés les plus fortes, & qui tuent les foibles; ils ne peuvent l'éviter avec trop de ſoin.

Une autre attention également néceſſaire, & preſque également négligée, c'eſt une maſtication exacte; c'eſt un ſecours dont les eſtomacs les plus vigoureux ne peuvent pas ſe paſſer long tems ſans déchoir ſenſiblement, & ſans lequel

lequel les foibles ne font que la digestion la plus imparfaite. Il faut avoir beaucoup obſervé pour s'imaginer juſqu'à quel point il importe à la ſanté de macher ſoigneuſement. J'ai vu les maux d'eſtomac les plus rebelles & les langueurs les plus invéterées ſe diſſiper par cette ſeule attention. J'ai vu d'un autre côté des perſonnes bien portantes tomber dans les infirmités, quand leurs dents endommagées ne leur permettoient plus qu'une maſtification imparfaite, & ne recouvrer leur ſanté, que quand, après la perte totale de leurs dents, les gencives aqueroient cette dureté qui les met à même d'en faire les fonctions.

Tant de détails, tant de précautions & de privations, paroitront bien propres à vérifier le vers de M. PROCOPE,

Vivre ſelon nos loix c'eſt vivre miſerable,

Mais peut-on trop payer la ſanté ? Qu'on eſt bien dédommagé des ſacrifices qu'on lui fait, par le plaiſir d'en jouir, par les agrémens qu'elle répand ſur tous les momens de la vie. *Sans*

là

la santé, dit HIPPOCRATE, *on ne peut jouïr d'aucun bien ; les honneurs, les richesses & tous les autres avantages sont inutiles* (*t*). D'ailleurs ces sacrifices sont bien moindres qu'on ne le croit. Je puis citer plusieurs témoins, à qui, dès les premiers jours, il n'en a plus rien couté de renoncer à la varieté & à la saveur des mets recherchés, pour se remettre au régime simple : c'est celui qu'indique la nature & qui plait aux organes bien constitués. Un palais sain, qui a toute la sensibilité qu'il doit avoir, ne peut goûter que les mets simples ; les composés, les aprêts lui sont insoutenables, & il trouve dans les alimens les moins savoureux une saveur & une varieté de saveur qui échapent aux organes émoussés ; ainsi ceux qui y reviennent pour leur santé, par raison & avec quelque dégoût, doivent être sûrs, qu'à mesure qu'ils recouvreront cette santé, ils trouveront dans ces alimens des délices qu'ils n'y soupçonnent pas. Une oreille fine démêle cette légere difference entre deux

(*t*) *De Diæta acut.* L. III. c. 12. Foes. 368.

tons qui échape à une oreille moins ſenſible ; il en eſt de même des nerfs des organes du goût : quand ils ſont exquis ils apperçoivent les plus légeres varietés des ſaveurs, & ils y ſont ſenſibles ; les buveurs d'eau en trouvent qui les flattent autant que le Falerne le plus exquis & d'autres qui ne valent pas les vins de Brie. Enfin, quand on n'auroit pas l'eſperance de ſuivre avec plaiſir un régime, (il eſt aiſé de s'accommoder de celui que j'ai indiqué,) la ſatisfaction de ſentir qu'en s'y ſoumettant on remplit un devoir, ſeroit un motif bien preſſant, une recompenſe bien flateuſe, pour ceux qui connoiſſent le prix du bien être avec ſoi-même.

Les boiſſons ſont une partie du régime preſque auſſi importante que les alimens.

L'on doit s'interdire toutes celles qui peuvent augmenter la foibleſſe & le relâchement, diminuer le peu de forces digeſtives qui reſtent, porter de l'acreté dans les humeurs, & diſpoſer le genre nerveux à une mobilité déja trop conſiderable. Toutes les eaux chaudes ont le premier défaut ; le thé les réünit

tous ;

tous ; le caffé a les deux derniers ; auſſi l'on doit s'en priver avec la plus grande rigueur. L'Auteur d'un ouvrage au deſſus des éloges, & dont ceux qui s'intéreſſent pour les progrès de la médecine attendent la continuation avec la plus grande impatience, a fait du danger de ces liqueurs un tableau bien propre à en dégouter ceux qui les prennent avec le plus de plaiſir (*u*).

Les liqueurs ſpiritueuſes qui paroiſſent au premier coup d'œil pouvoir convenir, en ce qu'elles operent préciſément le contraire que l'eau chaude, dont réellement elles diminuent le danger ſi l'on y en joint une petite quantité, ont d'autres grands inconveniens qui doivent les faire rejetter, ou au moins reſteindre à un uſage extrêmement rare. Leur action eſt trop violente & trop paſſagere ; elles irritent plus qu'elles ne fortifient ; & ſi quelques fois

(*u*) M. THIERY Auteur anonime de *la Médecine expérimentale.* Quand on publie un Ouvrage de ce prix, on ne doit, ni croire qu'on ſera long-tems inconnu, ni craindre d'être dévoilé Le moment où nous aurons tout cet Ouvrage faira une époque conſidèble dans l'hiſtoire de la Médecine.

fois elles fortifient, la foiblesse qui succede est plus grande qu'avant leur usage; elles donnent d'ailleurs aux papilles de l'estomac une dureté qui leur ôte ce degré de sensibilité, nécessaire pour avoir appetit, & elles ôtent aux liqueurs ce degré de fluïdité qu'elles doivent avoir pour aider cette sensation; aussi les buveurs de liqueurs ne la connoissent point. *Les personnes*, dit l'Auteur illustre que je viens de citer, *qui boivent tous les jours des liqueurs après le repas, dans la vuë de remédier aux vices des digestions, ne pourroient gueres mieux s'y prendre, si elles vouloient venir à bout du contraire & détruire les forces digestives.*

La meilleure boisson est une eau de source très pure, mêlée avec partie égale d'un vin qui ne soit ni fumeux ni acide; les premiers irritent sensiblement le genre nerveux, & produisent dans les humeurs une rarefaction passagere, dont l'effet est d'extendre les vaisseaux pour les laisser ensuite plus lâches, & d'augmenter la dissolution des humeurs; les seconds affoiblissent les digestions, irritent, & procurent des urines trop abondantes qui épuisent les malades.

Les

Les meilleurs ſont ceux qui ont moins d'eſprit & de ſel, plus de terre & d'huile, ce qui forme ce qu'on appelle les vins moëleux; tels ſont quelques vins rouges de Bourgogne, du Rhone, de Neufchâtel, & un petit nombre dans ce pays; les vieux vins blancs de Grave, ceux de Pontac bien choiſis, les vins d'Eſpagne, de Portugal, ceux des Canaries; & dans les endroits où l'on peut en avoir, ceux de Tokai, ſupérieurs peut-être à tous les vins du monde en ſalubrité comme en agrément. Pour l'uſage ordinaire il n'en eſt point de préferables à ceux de Neufchatel.

Dans les endroits où l'on n'a pas de la bonne eau on peut la corriger en la filtrant, en la ferrant, ou en y faiſant infuſer quelques aromates agréables tels que la canelle, l'anis, l'écorce de citron.

La Bierre ordinaire eſt nuiſible. Le Mumm, qui eſt proprement un extrait de grain auſſi nourriſſant que fortifiant, peut être d'un grand uſage; riche d'eſprits, il ranime autant que le vin & nourrit davantage; il peut tenir lieu de boiſſon & d'alimens.

Parmi les boiſſons utiles, l'on doit ranger le chocolat qui appartient peut-

être à plus juste titre à la classe des alimens; le cacao renferme en lui-même beaucoup de substance nutritive, & le mêlange du sucre & des aromates prévient ce qu'il pourroit avoir de nuisible comme huileux. *Le chocolat au lait*, dit M. LEWIS, *pris à dose qui ne puisse pas surcharger l'estomac, est un excellent dejeuner pour les personnes en consomption. Je connois un enfant de trois ans qui étoit au dernier degré de cette maladie, abandonné de son Médecin, & que sa mere rétablit en ne lui donnant que du chocolat, à petites doses, mais souvent; & il est vrai qu'on ne peut trop recommander cet aliment à quelques personnes foibles.* Il en est plusieurs auxquelles il nuiroit infiniment.

Une attention générale, c'est qu'on doit éviter la quantité de boisson quelconque; elle affoiblit les digestions en relâchant l'estomac, en noyant les sucs digestifs, & en précipitant les alimens avant qu'ils soient digerés; elle relâche toutes les parties, elle dissout les humeurs, elle dispose à des urines ou à des sueurs qui épuisent. J'ai vû des maladies produites par l'atonie, diminuer considerablement sans autre secours que le

le retranchement d'une partie de la boiſſon.

Le ſommeil.

Ce que l'on peut dire ſur le ſommeil ſe reduit à trois articles ; ſa durée, le tems de le prendre, & les précautions néceſſaires pour jouïr d'un ſommeil tranquille.

Dès qu'on eſt adulte, ſept heures de ſommeil ou tout au plus huït ſuffiſent à tout le monde ; il y a du danger à dormir d'avantage, & à être plus long tems au lit ; cela jette dans les mêmes maux qu'un excès de repos. Si quelqu'un pouvoit s'y livrer plus long tems, ce ſont ceux qui ſe donnent beaucoup de mouvement & de mouvemens vifs pendant le jour, mais ce n'eſt point ceux-là qui le font ; ce ſont au contraire ceux qui menent la vie la plus ſedentaire : ainſi il ne faut jamais paſſer ce terme, à moins qn'on ne ſoit parvenu à ce point de foibleſſe qui ne laiſſe pas les forces néceſſaires pour être long tems levés ; en ce cas il faut l'être le plus qu'il eſt poſſible. *Moins on dort*, dit M. LEWIS, *plus le ſommeil eſt doux & fortifie.*

Il eſt démontré que l'air de la nuit eſt moins ſalutaire que celui du jour, & que les malades foibles ſont plus ſuſceptibles de ſes influences le ſoir que le matin ; il faut donc conſacrer au ſommeil, pendant lequel nous ſommes bornés à une très petite parcelle de l'atmoſphere qu'également nous ne pouvons pas éviter de corrompre, le tems où l'air eſt le moins ſain ; & celui où l'uſage d'un air moins ſain nous feroit plus nuiſible ; ainſi il faut ſe coucher de bonne heure & ſe lever matin ; c'eſt un précepte ſi connu, qu'il y a peut-être de la trivialité à le rappeller, mais il eſt ſi négligé, l'on paroit en ſentir ſi peu la conſéquence, qui eſt infiniment plus grande qu'on ne croit, qu'il eſt très permis de le ſuppoſer inconnu, & de le rappeller en inſiſtant ſur ſon importance, ſurtout pour les perſonnes valetudinaires. *Si l'on ſe couche à dix heures, & l'on ne doit jamais ſe coucher plus tard*, ce ſont les termes de M. LEWIS, *on doit ſe lever en Eté à quatre ou cinq heures ; en Hyver à ſix ou ſept. Il eſt abſolument néceſſaire*, ajoute-t-il, *de défendre aux perſonnes atteintes de cette maladie, de ſe laiſſer aller à reſter dans*

dans le lit le matin. Il voudroit même qu'on prit l'habitude de se lever après son premier sommeil, & assure que quelque pénible que cette coutume pût être dans les commencemens, elle deviendroit bientôt aisée & agréable (*x*). Plusieurs exemples prouvent la salubrité de ce conseil; il y a plusieurs personnes valetudinaires qui se sentent très bien au reveil d'un premier sommeil doux & profond, & qui se trouvent dans un grand malaise, si elles se laissent aller à se rendormir : elles sont aussi sures de passer bien le jour, si, quelque heure qu'il soit, elles se levent après ce premier sommeil, que de le passer desagréablement, si elles se livrent au second.

Le sommeil n'est tranquille que quand il n'y a aucune cause d'irritation, ainsi l'on doit chercher à les prévenir; trois attentions des plus importantes sont, 1°. de n'être pas dans un air chaud, & de n'être ni trop ni trop peu couvert; 2°. de n'avoir pas froid aux pieds en se couchant, accident très ordinaire aux personnes foibles, & qui leur nuit par plusieurs raisons; l'on doit à cet égard

(*x*) Pag. 30.

obſerver exactement la regle d'HIPPOCRATE, *dormir dans un endroit fràis & avoir ſoin de ſe couvrir* (y); & 3°. ce qui eſt encore plus important, de n'avoir pas l'eſtomac plein; rien au monde ne trouble le ſommeil, ne le rend inquiet, douloureux, accablant, comme une digeſtion pénible dans la nuit. L'abbatement, la foibleſſe, le dégout, l'ennui, l'incapacité de penſer & de s'occuper le lendemain en ſont la ſuite inévitable

— — — vides ut pallidus omnis
Cœna deſurgat dubia? quin corpus onuſtum
Heſternis vitiis animum quoque degravat una:
Atque affligit humo divinæ particulam auræ. HOR.

Rien au contraire ne contribue plus efficacement à procurer un ſommeil doux, tranquille, continu, & qui racommode, qu'un ſouper leger. La fraicheur, l'agilité, la gayeté du lendemain en ſont les ſuites néceſſaires.

Alter,

(y) *Ejidem.* L. VI. *Sect.* 4. *Aphor.* 14. FOES. 1180.

Alter, ubi dicto citius curata sopori
Membra dedit, vegetus præscripta ad
munia surgit. Ibid.

Le tems du sommeil, dit avec bien de la raison M. LEWIS, est celui de la nutrition & non de la digestion; aussi il exige dans ses malades la plus grande sévérité pour le souper; il leur défend, & jamais défense plus légitime, toute viande le soir; il ne leur permet qu'un peu de lait & quelques tranches de pain, & cela deux heures avant que de se coucher, afin que la premiere digestion soit finie avant que de se livrer au sommeil. Les *Atlantes* qui ne connoissoient point la diete animale, qui ne mangeoient jamais rien de ce qui avoit eu vie, étoient fameux par la tranquillité de leur sommeil, & ignoroient ce que c'est que songer.

Les mouvemens.

L'exercice est d'une nécessité absolue; il coute aux personnes foibles d'en prendre, & si elles ont du penchant à la tristesse, il est très difficile de les déterminer à se mouvoir; rien n'est ce-

pendant plus propre à augmenter tous les maux qui viennent de foiblesse que l'inaction ; les fibres de l'estomac, des intestins, des vaisseaux sont lâches ; les humeurs croupissent partout, parce que les solides n'ont pas la force de leur imprimer le mouvement nécessaire ; il nait des stases, des engorgemens, des obstructions, des épanchemens ; la coction, la nutrition, les secretions ne se font point ; le sang reste aqueux, les forces diminuent & tous les simptomes du mal augmentent. L'exercice prévient tous ces maux en augmentant la force de la circulation ; toutes les fonctions se font comme si l'on avoit des forces réelles, & cette régularité dans les fonctions ne tarde pas à en donner ; ainsi l'effet du mouvement est de supléer les forces & de les rétablir. Un autre de ses avantages indépendant de l'augmentation de circulation, c'est qu'il fait jouïr d'un air toujours nouveau. Une personne qui ne se remuë point, gâte bien-tôt celui qui l'environne, & il lui nuit ; une personne en action en change continuellement. Le mouvement peut souvent tenir lieu de remedes, tous les remedes du monde ne peuvent pas tenir lieu de mouvement.

La

La fatigue des premiers jours eſt un écueil contre lequel le foible courage de pluſieurs malades échoue; mais s'ils avoient celui de ſurmonter ce premier obſtacle, ils ſentiroient que c'eſt véritablement le cas *où il n'y a que les premiers pas qui coutent.* J'ai été étonné moi-même, de voir à quel point ceux qui n'avoient pas été rebutés acqueroient des forces par l'exercice. J'ai vû des perſonnes qui étoient fatiguées de faire le tour d'un jardin, parvenir en quelques ſemaines à faire juſqu'à deux lieues de chemin, & ſe trouver dans le bien être au retour.

L'exercice à pied n'eſt pas le ſeul favorable; pour les perſonnes extrêmement foibles, pour celles qui ont les viſceres du bas ventre, & la poitrine endommagées, celui à cheval vaut même beaucoup mieux; dans une plus grande foibleſſe encore, celui d'une voiture eſt à préferer, moyennant qu'elle ne ſoit pas trop douce. Quand la ſaiſon ne permet pas de ſortir, on doit ſe donner du mouvement dans la maiſon ou par quelque occupation un peu pénible, ou par quelque jeu d'exercice, tel que le volant qui exerce également tout le corps.

Le

Le retour de l'appetit, du ſommeil, de la gayeté ſont les ſuites néceſſaires du mouvement; mais il faut avoir la précaution de ne prendre jamais un exercice un peu fort d'abord après le repas, & de ne pas manger quand on a chaud après l'exercice; on doit le prendre avant le repas, & ſe repoſer quelques momens avant que de manger.

Les évacuations.

Les évacuations ſe dérangent avec les autres fonctions, & leur dérangement augmente le deſordre de la machine; il eſt important d'y faire attention afin d'y remedier de bonne heure. Les évacuations qui exigent principalement nos ſoins ſont les ſelles, les urines, la tranſpiration, & les crachats. La meilleure façon de les maintenir ou de les ramener au point où elles doivent être, c'eſt de s'aſtreindre aux préceptes que j'ai donné ſur les autres objets du régime; quand on eſt exact, les évacuations, dont le plus ou le moins de régularité eſt le baromètre du meilleur ou du plus mauvais état des digeſtions, ſe font aſſez régulicrement.

Celle qu'il eſt le plus important de favoriſer comme la plus conſiderable, c'eſt la tranſpiration qui ſe dérange très aiſément chez les perſonnes foibles. On l'aide en faiſant frotter la peau très régulierement avec une vergette ou une flanelle ; quand elle eſt très languiſſante, on n'a pas de plus ſûr moyen pour la ranimer que d'avoir tout le corps couvert immédiatement de laine. L'on doit éviter d'être trop habillé dans la crainte de ſuer, ce qui nuit toujours à la tranſpiration ; les couloirs forcés reſtent plus foibles & fonctionnent moins bien enſuite ; l'on doit éviter de l'être trop peu, ce qui arrête également toute évacuation cutanée. La partie que tout le monde, & les perſonnes foibles plus que les autres, doivent tenir le plus chaudement, c'eſt les pieds ; l'on ne négligeroit pas cette précaution ſi aiſée, ſi l'on ſavoit à quel point elle intereſſe la conſervation de toute la machine. Le fréquent froid de pied diſpoſe aux maladies chroniques les plus facheuſes ; il y a un grand nombre de perſonnes ſur leſquelles il produit promptement de mauvais effets : mais ceux ſurtout qui ſont ſujets à des maux de poitrine,

à des coliques ou à des obſtructions, ne peuvent trop ſe prémunir contre ces dangers. Les Sacrificateurs qui marchoient toujours à pieds nuds ſur les pavés du temple étoient ſouvent attaqués de violentes coliques.

La ſalive ſe ſepare quelques fois très abondamment chez les perſonnes foibles; le relâchement des organes ſalivaires les diſpoſe à cette copieuſe ſecretion; ſi les malades la crachent continuellement il en reſulte deux maux, l'un qu'ils s'épuiſent par cette évacuation; l'autre, que cette humeur ſi néceſſaire à l'ouvrage de la digeſtion, qui ſans elle ne s'opere qu'imparfaitement, lui manque & la rend par là-même pénible & mauvaiſe. J'ai fait aſſez ſentir les dangers d'une mauvaiſe digeſtion pour qu'il ne ſoit pas beſoin d'inſiſter plus long tems ſur ceux d'une évacuation qui la rend telle; c'eſt par cette raiſon que M. Lewis défend abſolument à ſes malades de fumer. La fumigation entr'autres inconvéniens diſpoſant à une ſalivation abondante, par l'irritation qu'elle produit ſur les glandes qui fourniſſent à cette ſecretion.

L'inſpiration qui ſe fait d'une perſonne

né à l'autre & dont j'ai parlé plus haut, ne pourroit-elle pas être rappellée ici comme moyen de curation. CAPIVACCIO avoit cru utile de faire coucher son malade entre ses deux nourrices, & il est très vraisemblable que l'inspiration de leur expiration contribua peut-être autant que le lait à retablir ses forces. ELIDÆUS contemporain de CAPIVACCIO & Précepteur de FORESTUS qui nous a conservé cette observation (†), conseilla, à un jeune homme qui étoit dans le marasme, le lait d'anesse & de coucher avec sa nourrice qui étoit une femme extrêmement saine & à la fleur de l'âge; ce conseil réussit très bien, & on ne discontinua que quand le malade avoua qu'il ne pouvoit plus resister au panchant qui le portoit à abuser de ses forces revenuës. On pourroit conserver un remede utile & en prévenir le danger en ne mêlant pas les sexes.

Les

(†) *Observat. & Curat.* L. I. Observ. 10. T. 1. p. 122.

Les passions.

L'on a vu plus haut l'étroite union de l'ame & du corps ; l'on a compris combien le bien être de la premiere influoit sur le second ; l'on a vû les sinistres effets de la tristesse ; ainsi il est presque inutile d'ajouter qu'on ne peut trop éviter toutes les sensations disgracieuses de l'ame, & qu'il est de la derniere conséquence de ne lui en procurer que d'agréables dans toutes les maladies & surtout dans celles, qui, comme la consomption dorsale, disposent par elles mêmes à la tristesse, tristesse qui par uncercle vicieux les augmente considerablement. Mais, & c'est une des difficultés du traitement, souvent les malades se complaisent à ce simptome de leur mal, & l'on ne peut pas les déterminer à faire des efforts pour le surmonter ; d'ailleurs il ne faut pas se faire illusion, & croire qu'il n'y a qu'à ordonner d'être gay, pour qu'on le devienne ; le rire ne se commande pas plus qu'il ne se défend ; & l'on est aussi peu maître de s'empêcher d'être triste que d'avoir un accès de fievre, ou une rage de dents. Tout ce qu'on peut

peut exiger des malades, c'eſt qu'ils ſe prêtent aux remedes contre la triſteſſe comme ils ſe prêteroient à d'autres; ces remedes ſont, moins la compagnie dans ce cas, (nous avons vû qu'elle leur déplaiſoit par des raiſons particulieres,) que la varieté des ſituations. Le changement continuel des objets forme une ſucceſſion d'idées qui les diſtrait, & c'eſt ce qu'il leur faut. Rien n'eſt plus pernicieux aux perſonnes qui ſont portées à ſe livrer à une ſeule idée que le deſœuvrement & l'inaction. Rien n'eſt ſurtout plus pernicieux à nos malades, & ils ne peuvent éviter avec trop de ſoin l'oiſiveté & l'abandon à eux-mêmes. Les exercices champêtres, les travaux de la campagne les diſtraiſent plus puiſſamment que rien d'autre. M. LEWIS veut qu'on ne voye, s'il eſt poſſible, que des objets de ſon ſexe; que les malades ne ſoient jamais abſolument ſeuls; qu'on ne les laiſſe point ſe livrer à leurs réflexions; qu'on ne leur permette ni lecture ni aucune occupation d'eſprit; ce ſont autant de cauſes, dit-il, qui épuiſent les eſprits & qui retardent la cure. Je ne penſerois pas avec lui qu'on dût abſolument leur inter-

interdire toute lecture. On doit leur défendre de lire long tems de suite, ne fût-ce qu'à cause de la foiblesse de leur vue ; on doit leur défendre toute lecture qui demanderoit de l'application ; on doit leur interdire séverement toutes celles qui pourroient rappeller à leur souvenir des idées, à leur imagination des objets, dont il seroit à souhaiter qu'ils perdissent la mémoire ; mais il en est, qui, sans fixer beaucoup l'attention & sans pouvoir rappeller des images dangereuses, les distraisent agréablement, & préviennent les dangers terribles d'un ennui desœuvré.

Les Remedes.

Je suivrai le même ordre que dans l'article précedent. J'indiquerai les remedes qu'on doit éviter avant que de parler de ceux qu'on doit suivre. J'ai déja indiqué une premiere classe de ceux qu'on doit exclure ; ce sont ceux qui irritent, les remedes chauds & volatils. Il y en a une seconde très opposée & également nuisible, les évacuans. J'ai déja dit que les sueurs, la salivation, les urines abondantes épuisoient le malade.

lade. Je ne reparlerai pas de ces évacuations, l'on sent que tous les remedes qui les exciteroient doivent être bannis : il reste à examiner la saignée & les évacuations des premieres voyes. L'indication étant de redonner des forces, pour juger s'ils conviennent, il ne s'agit que de savoir, si ces évacuations sont propres à la remplir. Je serai court. Il y a deux cas dans lesquels la saignée rétablit les forces, dans tous les autres elle les ôte ; ou quand on a trop de sang, ce n'est pas le cas des personnes en consomption ; ou quand le sang a acquis une densité inflammatoire, qui le rendant impropre à ses usages, détruit promptement les forces ; c'est la maladie des gens vigoureux, de ceux qui ont les fibres roides, & la circulation forte : nos malades sont précisement dans le cas contraire ; la saignée ne peut que leur nuire. *Toutes les goutes de sang*, dit M. GILCHRIST, *sont précieuses aux personnes qui sont en consomption ; la force assimilante qui le repare est détruite, & ils n'en ont que ce qu'il leur faut pour soutenir la circulation très foiblement* (z). M. LOBB qui a

(z) *On sea voyage* p. 117.

a très bien aprécié les effets des évacuations, est positif *Dans les corps*, dit-il, *qui n'ont que la quantité de sang nécessaire, si on la diminue par les saignées ou par les autres évacuations, on diminue les forces, on trouble les secretions, & on produit plusieurs maladies* (*a*). La façon dont M. SENAC parle de la saignée lui donne encore plus surement l'exclusion dans ce cas. *Si la matiere dense ou rouge manque, les saignées sont inutiles ou pernicieuses, on doit donc les interdire aux corps extenués dont le sang est en petite quantité ou a peu de consistence, quand il ne sort des vaisseaux qu'une liqueur qui à peine peut donner de la couleur au linge ou à l'eau* (*b*). L'on a vû que tel étoit l'état du sang des masturbateurs ; & c'est généralement celui des personnes foibles & valetudinaires. Que ceux qui travaillent à les guerir par la saignée, comparent leur méthode à ce précepte fondé sur la théorie la plus éclairée & les observations pratiques les plus nombreuses & les mieux

(*a*) *A letter shewing what is the proper preparation of persons for inoculation* §. 4.
(*b*) *Traité du cœur* L. 4. c. 1. §. 2. T. II. p. 263.

mieux réfléchies, ce sont les bases de l'ouvrage d'où je le tire, & qu'ils jugent des succès auxquels ils doivent s'attendre.

Les remedes qui évacuent les premieres voyes, fortifient, quand il se trouve dans ces parties, ou des amas de matieres si considerables que par leur masse elles gênent les fonctions de tous les visceres; ou quand il y a dans l'estomac & dans les premiers intestins des matieres putrides dont l'effet ordinaire est une foiblesse prodigieuse. Dans ces cas là on peut employer les évacuans, si rien ne les contr'indique, s'il n'y a point d'autres moyens de débarasser les premieres voyes, ou s'il y a du danger à ne pas les évacuer promptement. Ces trois conditions se trouvent rarement chez les personnes qui sont dans un état de consomption, chez lesquelles la foiblesse & l'atonie des premieres voyes est une contr'indication toujours présente aux purgatifs, ou aux émetiques. Il y a le plus souvent un autre moyen d'en procurer l'évacuation successive; c'est d'employer les toniques non adstringens, tels sont un grand nombre d'amers, qui en redon-

redonnant du jeu aux organes, produisent le double bon effet de digerer ce qui peut l'ètre, & d'évacuer le superflu. Il y a enfin rarement du danger à ne pas les évacuer promptement; ce danger a lieu quelques fois, dans les maladies aiguës; l'acreté des matieres que la chaleur augmente, & la prodigieuse réaction des fibres peuvent occasionner des simptomes violens, qui n'ont jamais lieu dans les maladies de langueur, dans lesquelles les évacuans proprement dits ne sont par là même jamais, à beaucoup près, aussi nécessaires, & sont, comme je l'ai dit, très souvent contrindiqués. L'atonie, le manque d'action sont la cause des amas quand il s'en fait; qu'on les vuide par un purgatif l'effet est dissipé, mais la cause qui l'a produit est considérablement augmentée; l'on a à reparer & le mal existant, & célui que le remede a fait; si l'on ne parvient pas à y remédier promptement, l'effet se reproduit plus vite qu'auparavant; & si l'on se laisse aller à employer de nouveau les purgatifs, on augmente une seconde fois le mal; l'on fait contracter d'ailleurs aux intestins une paresse qui les empêche de fonc-

tion-

tionner ; l'on parvient au point de ne plus avoir d'évacuations que par art ; en un mot, les purgatifs dans les embarras des premieres voyes chez les personnes foibles, ne produisent une diminution dans l'effet qu'en augmentant la cause ; ne soulagent pour le moment qu'en empirant la maladie. L'on ne suit cependant que trop cette méthode ; les malades l'aiment, elle paroit plus prompte, & effectivement moyennant que la chute des forces ne soit pas trop considerable, ils se trouvent soulagés pour peu de jours ; le mal il est vrai revient, mais on aime mieux l'attribuer à l'insuffisance qu'à l'operation du remede, auquel on s'affectionne ; d'ailleurs les malades sont pour le soulagement présent, & peu de Médecins ont le courage de s'y opposer ; il est cependant bien important, en medecine comme en morale, de savoir sacrifier le présent à l'avenir ; la négligence de cette loi peuple le monde de malheureux & de valetudinaires. Il seroit fort à souhaiter que l'on put inculquer à tant de Médecins & à tant de malades le beau morceau qu'on trouve dans la Pathologie de M. GAU-

BIUS, ſur tous les maux que cet abus des purgatifs entraine (*c*).

N'y a t-il point de cas, dira-t-on, dans leſquels les émetiques & les purgatifs puiſſent être admis pour les malades dont je parle? Sans doute il en eſt quelques uns, mais très rares; & il faut bien de l'attention pour ne pas ſe laiſſer tromper aux ſignes qui paroiſſent indiquer les évacuans, & qui ſouvent dépendent d'une cauſe qu'on doit attaquer par de tout autres remedes. Je n'entrerai point dans le détail de ces diſtinctions, il ſeroit hors de place; & il me ſuffit d'avoir averti que les évacuans devoient rarement avoir lieu dans cette maladie. M. LEWIS croit qu'un émetique doux peut préparer utilement les premieres voyes pour les autres remedes, mais il ne veut pas pas qu'on aille au delà; & une multitude de cas m'ont appris qu'on pouvoit & qu'on devoit très ſouvent s'en paſſer. C'eſt en combattant la cauſe qu'on détruit le mal; pour peu qu'on en enleve chaque jour, on eſt ſur que l'effet diſparoitra, ſans crainte de retour. Si l'on n'agit que ſur

(*c*) §. 484.

ſur l'effet, le travail de chaque jour eſt non ſeulement inutile au jour ſuivant, mais preſque toujours nuiſible.

Après avoir indiqué ce qu'on doit éviter, que doit-on faire? J'ai marqué plus haut les caracteres que doivent avoir les remedes; fortifier ſans irriter: il en eſt quelques uns qui peuvent remplir ces deux indications; cependant le catalogue n'en eſt pas long, & les deux plus efficaces ſont, ſans contredit, *le Kina & les bains froids*. Le premier de ces remedes, eſt depuis près d'un ſiecle regardé, indépendamment de ſa vertu fébrifuge, comme l'un des plus puiſſans fortifians, & comme calmant. Les Medecins modernes les plus célebres le regardent comme ſpécifique dans les maladies des nerfs. L'on a vû qu'il entroit dans l'ordonnance de M. BOERHAAVE rapportée plus haut; & M. VANDERMONDE s'en eſt ſervi avec beaucoup de ſuccès dans le traitement d'un jeune homme que des débauches en femme avoient jetté dans un état très facheux (*d*). M. LEWIS le préfere à tous

(*d*) *Recueil périodique d'obſervations de medecine &c.* T. 6 p. 195. L'on trouve dans le

tous les autres remedes, & M. STEHELIN dans la lettre, dont j'ai déja parlé plusieurs fois, dit qu'il le croit le plus efficace de tous.

Vingt siecles d'expériences exactes & raisonnées, ont démontré que les bains froids possedoient les mêmes qualités. Le Docteur BAYNARD en a prouvé l'usage plus particulierement, dans les desordres produits par la masturbation & les excès vénériens; surtout dans un cas, où, indépendamment de l'impuissance & d'une gonorrhée simple, il y avoit une si grande foiblesse, augmentée il est vrai par les saignées & les purgatifs, qu'on regardoit le malade comme au bord du tombeau (*e*).

M. LEWIS ne craint pas d'affirmer encore plus positivement leur efficace; *De tous les remedes*, dit-il, *soit internes soit internes, il n'y en a aucun qui égale les bains froids. Ils rafraichissent, ils fortifient les nerfs & ils aident la transpiration plus efficacement qu'au-*

le second volume de ce même ouvrage la description d'une maladie produite par la même cause, qui mérite d'être lue.

(*e*) ΨΥΧΡΟΛΥΣΙΑ *or the history of cold bathing*. p. 254. 281.

qu'aucun remede intérieur ; bien ménagés ils sont plus efficaces dans la consomption dorsale que tous les autres remedes pris ensemble (f). L'on doit même remarquer que les bains froids ont, comme je l'ai déja dit de l'air, un avantage particulier, c'est que leur action dépend moins de la réaction, c'est à dire des forces de la nature, que celle des autres remedes ; ceux-ci n'agissent que sur le vif, les bains froids donnent du ressort même aux fibres mortes.

L'union du Kina & des bains froids est indiquée par la parité de leurs vertus ; ils operent les mêmes effets, & étant combinés ils guerissent des maladies que tous les autres remedes n'auroient fait qu'empirer. Fortifians, sedatifs, fébrifuges, ils redonnent les forces, diminuent la chaleur fébrile & nerveuse, & calment les mouvemens irréguliers produits par la disposition spasmodique du genre nerveux. Ils remédient à la foiblesse de l'estomac, & dissipent très promptement les douleurs qui en sont la suite. Ils redonnent de l'appetit ; ils facilitent la digestion & la nutri-

f) p. 36.

tion, ils rétabliſſent toutes les ſecretions, & ſurtout la tranſpiration, ce qui les rend ſi efficaces dans toutes les maladies catarrales & cutanées; en un mot ils remédient à toutes les maladies cauſées par la foibleſſe, moyennant que le malade ne ſoit attaqué ni d'obſtructions indiſſolubles, ni d'inflammation, ni d'abſcès ou d'ulceres internes; conditions qui n'excluent, même, néceſſairement, ou preſque néceſſairement, que les bains froids, mais qui permettent ſouvent le Kina.

J'ai vû il y a quelques années un étranger âgé de 23 ou 24 ans, qui, dès ſa plus tendre enfance, étoit tourmenté par des maux de tête cruels, & preſque continus vû la fréquence & la longueur des accès qui étoient toujours accompagnés d'une perte totale de l'appetit. Le mal avoit conſiderablement empiré par l'uſage des ſaignées, des évacuans, des eaux purgatives, des bains chauds, des bouillons & d'une foule d'autres remedes. Je lui ordonnai les bains froids & le Kina. Les accès devinrent en peu de jours plus foibles & beaucoup moins fréquens: le malade âu bout d'un mois

ſe

ſe crut preſque radicalement gueri ; la ceſſation des remedes & la mauvaiſe ſaiſon renouvellerent les accès, mais infiniment moins violemment qu'auparavant ; il recommença la même cure au printems ſuivant, & la maladie vint à être ſi légere, qu'il crut n'avoir plus beſoin de rien. Je ſuis perſuadé que les mêmes ſecours réiterés une ou deux fois le gueriront radicalement.

Un homme de vingt-huit ans étoit deſolé, depuis bien des années, par une goutte irreguliere, qui ſe jettoit toujours à la tête, & occaſionnoit des deſordres effrayans ſur le viſage ; il avoit conſulté pluſieurs Médecins & eſſayé des remedes de pluſieurs eſpeces ; & depuis peu un vin médicinal, compoſé des aromates les plus pénétrans infuſés dans le vin d'Eſpagne ; tous, & ſurtout le dernier, avoient augmenté le mal ; l'on avoit appliqué des véſicatoires aux jambes qui occaſionnoient des ſimptomes violens ; ce fut à cette époque que je fus demandé. Je lui conſeillai une forte décoction de Kina & de camamilles, qu'il continua pendant ſix ſemaines, & qui lui redonna plus de ſanté qu'il n'en avoit eu depuis bien

des années. Il feroit inutile d'amener un plus grand nombre d'exemples, furtout étrangers à la matiere, pour prouver la vertu fortifiante de ces remedes fi bien démontrée dès long tems, & dont tout indique l'ufage dans cette maladie; ufage dont les plus heureux fuccès ont confirmé l'utilité.

Quand j'ai employé le Kina en forme liquide, j'ordonnois la décoction d'une once avec douze onces d'eau, ou, fuivant l'indication, de vin rouge, cuits pendant deux heures dans un vaiffeau bien fermé, pour en prendre trois onces trois fois par jour. Je place les bains froids le foir quand la digeftion du dîner eft entierement finie; ils contribuent à procurer un fommeil tranquille. J'ai vû un jeune mafturbateur qui paffoit les nuits dans l'infomnie la plus inquiéte, & qui étoit baigné tous les matins dans des fueurs colliquatives; la nuit qui fuivit le fixieme bain, il dormit cinq heures, & fe leva le matin fans fueur & beaucoup mieux.

Le mars eft un troifieme remede, trop employé dans tous les cas de foibleffe, pour qu'il foit néceffaire d'infifter fur fon efficace comme fortifiant; comme

me il n'a rien d'irritant il eſt extrêmement aproprié à nos malades. On le donne ou en ſubſtance ou en infuſion ; mais la meilleure préparation ce ſont les eaux martiales préparées par la nature & ſurtout les eaux de Spa, l'un des plus puiſſans toniques qu'on connoiſſe, & un tonique qui bien loin d'irriter, adoucit tout ce que les humeurs peuvent avoir de trop acre. Les gommes, la mirrhe, les amers, les aromates les plus doux, ſont auſſi d'uſage. Ce ſont les circonſtances qui doivent décider ſur le choix entre ces differens remedes. Les premiers que j'ai indiqué méritent généralement la préference ; mais il peut ſe trouver des cas qui en exigent d'autres ; on peut en général les choiſir ſur toute la claſſe des nervins, en prenant pour bouſſole dans ce choix, les précautions que j'ai indiqué plus haut. C'eſt une maladie de nerfs, on doit la traiter comme telle, & ſouvent on l'a fait & on a réuſſi, ſans en connoitre la cauſe ; il eſt vrai, & des obſervations inconteſtables me l'ont démontré, que l'ignorance de cette cauſe, & par là même la négligence des précautions qu'elle exige, a

d'autres fois rendu infructueux les traitemens les mieux indiqués en apparence, ſans que les Médecins puſſent pénétrer la cauſe de ce peu de ſuccès.

J'ordonnai au jeune homme dont le cas eſt décrit dans un fragment de ſes lettres (p. 37.) des pilules, dont la mirrhe faiſoit la baſe, & une décoction avec le Kina, qui eurent le plus heureux ſuccès (g). *Je m'apperçois chaque jour*, m'écrivoit-il ſeize jours après avoir commencé ces remedes, *du grand bien qu'il me font; mes maux de tête ne ſont plus ni ſi fréquens, ni ſi violens; je ne les ai plus que lorſque je m'attache trop; l'eſtomac va mieux, je n'ai plus que rarement les douleurs dans les membres.* Au bout d'un mois ſa guériſon fut complette, à cela près qu'il n'avoit pas, & n'aura peut-être jamais les forces qu'il auroit eu ſans ſa mauvaiſe

(g) ℞. *Mirrh. eclect. unc.* ʃ. *gum. galban. extr. trifol. fibr. terr. Japon aa dr.* II. Sir. cort. aur. q. *ʃ*. f. pil. gr. III. ſept, une heure avant le déjeuner, le diner & le ſouper avec trois onces de la boiſſon. ℞. *cort. peruv. unc. II. cort. rad. capp. unc. I. cinnam. acut. dr. II. limat. mart. in nodul. lax. unc. ß.* ʃ. *cum aq. font. lib. II. ß. l. a. f. decoct.*

vaise conduite. L'échec que la machine reçoit dans le tems de l'accroissement a des consequences qui ne se reparent point. Pût cette vérité être bien imprimée dans l'esprit des jeunes gens ; elle a été depuis peu fortement prêchée. *La jeunesse*, dit M. LINNEUS, *est un tems important pour se former une santé robuste. Rien n'est plus à craindre que l'usage prématuré ou excessif des plaisirs de l'amour : il en nait des foiblesses dans la vuë, des vertiges, la diminution de l'appetit, & même l'affoiblissement de l'esprit & de la raison. Un corps énervé dans la jeunesse n'en revient plus ; sa vieillesse est prompte & infirme & sa vie courte* (*b*). Seize cent ans avant ce grand Naturaliste, PLUTARQUE dans son bel ouvrage sur l'éducation des enfans avoit recommandé la formation de leur temperamment comme une chose extrêmement importante. *L'on ne doit*, dit-il, *négliger aucun des soins qui peuvent contribuer à l'élegance & à la force du corps* ;

(*b*) Ce morceau est tiré d'une dissertation de ce savant Medecin, *sur les fondemens de la santé* ; voyez *Mercure Danois* Juillet 1758. p. 95.

(les excès dont je traite nuisent autant à l'une qu'à l'autre,) *car*, ajoute-t-il, *le fondement d'une vieillesse heureuse c'est une bonne constitution dans la jeunesse; la temperance & la moderation à cet âge sont un passeport pour vieillir heureusement* (*i*).

A l'observation précédente, dont le succès paroit dû au Kina, j'en joindrai une autre dans laquelle les bains froids furent le principal remede. Un jeune homme d'un temperament bilieux, instruit au mal dès l'âge de dix ans, avoit toujours été dès ce tems là, foible, languissant, cacochime; il avoit eu quelques maladies bilieuses qui avoient eu beaucoup de peine à se guerir; il étoit extrêmement maigre, pâle, foible, triste. Je lui ordonnai les bains froids & une poudre avec la créme tartre, la limaille & très peu de canelle, dont il prenoit trois fois par jour. Dans moins de six semaines il acquit une force qu'il n'avoit jamais connu auparavant.

Un grand avantage des eaux de Spa & du Kina, c'est que leur usage fait passer

(i) *De puerorum institut.* ch. 10.

passer le lait. Les eaux de Spa partagent cet avantage avec quelques autres eaux. L'on a vû plus haut que M. HOFMAN ordonnoit le lait d'anesse avec un tiers d'eau de Selter. M. de la METTRIE nous a conservé une belle observation de M. BOERHAAVE, *ce Duc aimable*, je traduis mot à mot, *s'étoit mis hors du mariage, je l'ai remis dedans par l'usage des eaux de Spa avec le lait* (k).

La foiblesse de l'estomac qui rend la digestion trop lente; les acides; le peu d'activité de la bile; les engorgemens dans les visceres du bas ventre, sont les principales causes qui empêchent la digestion du lait & qui n'en permettent pas l'usage. Les eaux qui remédient à toutes ces causes, ne peuvent qu'en faciliter la digestion; & le Kina qui remplit les mêmes indications doit aussi se marier très bien au lait. L'on peut employer ces remedes, ou avant, pour préparer les voyes, ce qui est presque toujours nécessaire, ou en même tems.

Les

(k) *Supplement à l'ouvrage de Penelope* ch. I. p. 35.

Je rétablis parfaitement, en 1753, un étranger qui s'étoit tellement épuisé avec une courtisanne, qu'il étoit incapable d'aucun acte de virilité ; son estomac étoit aussi extrêmement affoibli ; & le manque de nutrition & de sommeil l'avoient reduit à une grande maigreur. A six heures du matin il prenoit six onces de décoction de Kina à laquelle on ajoutoit une cuillerée de vin de Canarie : une heure après, il prenoit dix onces de lait de chevre qu'on venoit de tirer, & auquel on ajoutoit un peu de sucre, & une once d'eau de fleur d'orange. Il dinoit d'un poulet roti froid, de pain & d'un verre d'excellent vin de Bourgogne avec autant d'eau. A six heures du soir il prenoit une seconde dose de Kina ; à six heures & demi il entroit dans un bain froid, dans lequel il restoit dix minutes, & au sortir duquel il entroit dans son lit. A huit heures il reprenoit la même quantité de lait ; il se levoit depuis neuf jusqu'à dix. Tel fut l'effet de ces remedes, qu'au bout de huit jours il me cria avec beaucoup de joye, quand j'entrai dans sa chambre, qu'il avoit recouvré *le signe extérieur*

de

de la virilité, pour me ſervir de l'expreſſion de M. de BUFFON. Au bout d'un mois il avoit preſqu'entierement repris ſes premieres forces.

Quelques poudres abſorbantes ; quelques cuillerées d'eau de menthe ; ſouvent la ſeule addition d'un peu de ſucre ; quelques pilules avec l'extrait de Kina & le maſtic qui eſt lui même un remede utile dans ce cas, peuvent auſſi contribuer à prévenir la dégéneration du lait. L'on pourroit ſubſtituer au maſtic ou au ſang dragon, cette gomme, nouvellement introduite dans quelques endroits d'Angleterre, ſous le nom de *Gummi rubrum Gambienſe*, & ſur laquelle on trouve une petite diſſertation dans l'excellente collection que publie la nouvelle Societé de Médecins formée à Londres (*l*) ; elle fortifie, & elle adoucit, ce ſont les deux grandes indications dans les maladies dont il eſt queſtion.

Enfin, ſi quelque ſoin qu'on prit, il étoit impoſſible de ſoutenir le lait, on pourroit eſſayer le lait de beure ; je

(*l*) *Medical obſervations and inquiries* T. I. p. 361.

je l'ai conſeillé avec ſuccès à un jeune homme pour lequel un principe d'hypocondrialgie me faiſoit craindre le lait entier. Les bilieux le boivent avec plaiſir & s'en trouvent toujours bien ; on doit le préferer au lait toutes les fois qu'il y a beaucoup de chaleur, un peu de fievre, une diſpoſition éréſipelateuſe, & il eſt ſurtout d'un très grand uſage quand les excès vénériens produiſent une fievre aiguë, telle que celle dont mourut RAPHAEL. Malgré la foibleſſe, les toniques nuiroient ; la ſaignée eſt dangereuſe ; le fameux JONSTON mort Baron de *Ziebendorf* il y a plus de quatre vingt ans l'avoit déja défendue poſitivement dans ce cas (*m*). Les cures trop rafraichiſſantes ne réuſſiſſent pas, comme l'obſervation de M. VANDERMONDE le prouve, & comme je l'ai vû moi même ; mais le lait de beure réuſſit très bien, pourvû qu'il ne ſoit pas trop gras. Il calme, il délaye, il adoucit, il deſaltere, il rafraichit, & en même tems il nourrit & il fortifie, ce qui eſt bien

(m) *In febre ex venere cavendum a V. S. ſyntagma* L. I. tit. 2. c. 1.

bien important dans ce cas, dans lequel les forces ſe perdent avec une promptitude dont on n'a point d'idée. M. GILCHRIST qui ne fait pas grand cas du lait dans l'étiſie, loue extrêmement le lait de beure dans la même maladie (*n*).

Il ſeroit inutile d'entrer dans de plus grands détails ſur la cure ; quelqu'étendue que je leur donnaſſe, ils ne pourroient jamais ſervir à guider les malades ſans le ſecours d'un Médecin pour qui ils ſeroient inutiles. Je me ſuis plus étendu ſur le régime, parce que, quand le mal n'a pas fait de grands progrès, joint à la ceſſation de la cauſe, il peut ſeul operer la guériſon, & que chacun peut s'y aſtreindre ſans aucun danger. Il ne me reſteroit pour terminer cette partie qu'à joindre la cure préſervatoire ; je ſentis que cet article manquoit à la premiere édition de cet ouvrage, & que c'étoit un vuide eſſentiel. Un homme, célebre dans la République des lettres par ſes ouvrages, & plus reſpectable encore par ſes talens, ſes connoiſſances & ſes qualités perſonnelles, que par ſon nom & par les emplois qu'il rem-

(*n*) *On. ſea. voyage* p. 119.

remplit ſi dignement dans une des premieres Villes de Suiſſe, M. ISELIN Secretaire d'Etat à Basle, (il voudra bien me permettre de le nommer) m'a fait ſentir ce vuide d'une maniere bien polie. Je rapporterai le fragment de ſa lettre avec d'autant plus de plaiſir qu'il marque préciſément ce qu'il faudroit faire. *Je ſouhaiterois*, m'écrit-il, *de voir de votre main un ouvrage dans lequel vous expliquiez les moyens les plus ſûrs & les moins dangereux, par leſquels les parens, pendant le tems de l'éducation, & les jeunes gens, lors qu'ils ſont abandonnés à leur propre conduite, pourroient le mieux ſe préſerver de cette violence des deſirs, qui les porte à des excès dont naiſſent des maladies ſi horribles, ou à des deſordres qui troublent le bonheur de la Societé & le leur propre. Je ne doute pas qu'il n'y ait une diete qui favoriſe particulierement la continence; je crois qu'un ouvrage qui nous l'enſeigneroit, joint à la deſcription des maladies produites par l'impureté, vaudroit les meilleurs Traités de morale ſur cette matiere.*

Il a ſans doute bien raiſon; rien ne ſeroit plus important que cette adjonc-

tion

tion qu'il déſire ; mais rien de plus difficile en la ſeparant des autres parties de l'éducation, non ſeulement médicinale mais morale. Pour traiter cer article à part, ſi l'on vouloit le traiter bien, il faudroit établir un grand nombre de principes, qui prolongeroient beaucoup trop ce petit ouvrage, & qui lui ſont d'ailleurs très étrangers. Quelques préceptes généraux, iſolés des principes & des diviſions néceſſaires, non ſeulement ſeroient peu utiles mais pourroient même devenir dangereux ; ainſi, il vaut mieux renvoyer ce traité, à faire partie d'un plus conſiderable, ſur les moyens de former un bon temperamment, & de donner aux jeunes gens une ſanté ferme ; matiere qui quoique traitée par d'habiles gens, n'eſt pas encore épuiſée tant s'en faut ; & ſur laquelle il y a une foule de choſes extrêmement importantes à ajouter, auſſi bien que ſur les maladies de cet âge. Ainſi malgré moi je ne toucherai point ici cet article. Tout ce que je puis dire c'eſt que l'oiſiveté, l'inaction, le trop long ſejour au lit, un lit trop mol, une diete ſucculente, aromatique, ſalée, vineuſe, les amis ſuſpects, les ouvrages licentieux,

tieux, étant les causes les plus propres à porter à ces excès, on ne peut les éviter avec trop de soin. La diete est surtout d'une extrême importance, & l'on n'y fait pas assez d'attention. Ceux qui élevent les jeunes gens devroient avoir présente la belle observation de S. JEROME, *Les forges de Vulcain, les Volcans du Vesuve, & le mont Olimpe, ne brulent pas de plus de flammes que les jeunes gens nourris de mets succulens & abreuvés de vin.* MENJOT, l'un des Medecins de LOUIS le grand dès le milieu jusqu'à la fin du siecle dernier, parle de femmes que l'excès d'hipocras jetta dans une extase vénérienne. L'usage du vin & des viandes est d'autant plus facheux, qu'en augmentant la force des éguillons de la chair il affoiblit celle de la raison qui doit leur resister. *Le vin & les viandes hebetent l'ame* dit PLUTARQUE dans son traité *du manger des viandes*, ouvrage qui devroit être généralement lû. Les plus anciens Medecins avoient déja connu l'influence du régime sur les mœurs, il avoient l'idée d'une Médecine morale; & GALIEN nous a laissé sur cette matiere un petit ouvrage, qui est

peut-

peut-être ce que l'on a de mieux jusques à present. L'on sera convaincu après l'avoir lû de la réalité de sa promesse. „ Que ceux, qui nient que la difference „ des alimens rend les uns temperans, „ les autres dissolus ; les uns chastes, les „ autres incontinens ; les uns coura- „ geux, les autres poltrons ; ceux ci „ doux, ceux là querelleux ; d'autres „ modestes, des derniers présomtueux ; „ que ceux dis-je qui nient cette vérité „ viennent vers moi, qu'ils suivent „ mes conseils pour le manger & pour „ le boire, je leur promets qu'ils en „ retireront de grands secours pour la „ Philosophie Morale ; ils sentiront aug- „ menter les forces de leur ame ; ils „ acquerront plus de génie plus de „ mémoire, plus de prudence, plus „ de diligence. Je leur dirai aussi quel- „ les boissons, quels vents, quelle tem- „ perature de l'air, quels païs ils doi- „ vent éviter, ou choisir (*o*). HIPPOCRATE, PLATON, ARISTOTE, PLUTARQUE nous avoient déja laissé de très bonnes choses sur cette

(o) *Quod animi mores corporis temperamenta sequantur Ch.9*. CHARTERIUS t. 5. p. 457.

cette importante matiere ; & parmi les ouvrages qui nous restent du Pithagoricien PORPHYRE ce zelé Antichrêtien du troisieme siecle, il y en a un *de l'abstinence des viandes*, dans lequel il reproche à FIRMUS CASTRICIUS, à qui il l'adresse, d'avoir quitté la diette végetale, quoiqu'il eut avoué qu'elle étoit la plus propre à conserver la santé & à faciliter l'étude de la Philosophie ; & il ajoute, depuis que vous mangez de la viande, votre experience vous a appris que cet aveu étoit bien fondé ; il y a de très bonnes choses dans cet ouvrage.

La peinture du danger, quand on s'est livré au mal, est peut-être le plus puissant motif de correction ; c'est un tableau effrayant bien propre à faire reculer d'horreur. Raprochons-en les principaux traits. Un déperissement général de la machine ; l'affoiblissement de tous les sens corporels & de toutes les facultés de l'ame ; la perte de l'imagination & de la mémoire ; l'imbécillité ; le mépris, la honte, l'ignominie qu'elle entraine après soi ; toutes les fonctions troublées, suspendues, douloureuses ; des maladies longues, facheuses, bisarres, dégoutantes ; des

dou-

douleurs aigues & toujours renaiſſantes ; tous les maux de la vieilleſſe dans l'âge de la force ; une ineptitude à toutes les occupations pour leſquelles l'homme eſt né ; le role humiliant d'être un poids inutile à la terre ; les mortifications auxquelles il expoſe journellement ; le dégoût pour tous les plaiſirs honnêtes ; l'ennui ; l'averſion des autres & de ſoi qui en eſt la ſuite ; l'horreur de la vie, la crainte de devenir ſuicide d'un moment à l'autre ; l'angoiſſe pire que les douleurs ; les remors pires que l'angoiſſe, remords qui croiſſant journellement, & prenant ſans doute une nouvelle force, quand l'ame n'eſt plus affoiblie par les liens du corps, ſerviront peut-être de ſupplice éternel, & de feu qui ne s'éteint point ; voila l'eſquiſſe du ſort reſervé à ceux qui ſe conduiront comme s'ils ne le craignoient pas.

Avant que de quitter l'article du traitement. Je dois avertir les malades & cet avis regarde également tous ceux qui ont des maladies chroniques ſurtout quand elles ſont acompagnées de foibleſſe, qu'ils ne doivent point eſperer que l'on puiſſe reparer dans quelques jours des maux qui ſont le produit des erreurs de quelques années. Ils doi-

doivent s'attendre aux ennuis d'une cure longue, & s'astreindre scrupuleusement à toutes les regles du régime; si quelques fois elles leur paroissent minutieuses, c'est parce qu'ils ne sont pas en état d'en sentir l'importance; & il faut qu'ils se répétent sans cesse que l'ennui de la cure la plus rigide est fort inferieur à celui de la maladie la plus legere. Qu'il me soit permis de le dire, si l'on voit des maladies qui ne guerissent point parce qu'elles sont mal traitées, l'on en voit aussi un grand nombre que l'indocilité du malade rend incurables malgré les secours les mieux indiqués de la part du Médecin. HYPOCRATE exigeoit pour s'assurer du succès, que le malade, le Médecin, & les assistans fissent également leur devoir: si ce concours étoit moins rare, les issues heureuses seroient plus fréquentes. J'ai vu les maladies les plus rebelles ceder à l'établissement de cette harmonie; & des observations très recentes, m'ont demontré que la férocité même des maladies cancereuses cedoit à des cures, ordonné peut être avec quelque prudence, mais surtout exécutées avec une docilité & une régularité dont les succès font l'éloge.

ARTI-

ARTICLE IV.

Maladies analogues.

SECTION XI.

Les pollutions nocturnes.

J'AI montré les dangers d'une évacuation trop abondante de ſemence pas les excès vénériens & par la maſturbation, & j'ai dit au commencement de cet ouvrage qu'elle ſe perdoit auſſi par les pollutions nocturnes dans des ſonges laſcifs, & par cet écoulement connu ſous le nom de gonorrhée ſimple ; j'examinerai briévement ces deux maladies.

Telles ſont les loix qui uniſſent l'ame au corps, que lors même que les ſens ſont enchainés par le ſommeil, elle s'occupe des idées qu'ils lui ont tranſmiſes pendant le jour.

Rex, quæ in vita uſurpant homines, cogitant, curant, vident,

 Quæque

Quæque aiunt vigilantes, agitantque, ea ſi cui in ſomno accidunt,
Minus mirum eſt. ACC.

Une autre loi de cette union, c'eſt que ſans troubler cet enchainement des autres ſens, ou, pour ôter toute équivoque, ſans leur rendre la ſenſibilité aux impreſſions externes, l'ame peut dans le ſommeil, faire naitre les mouvemens néceſſaires à l'exécution des volontés que les idées dont elle s'occupe lui ſuggerent. Occupée d'idées relatives aux plaiſirs de l'amour, l'ivrée à des ſonges laſcifs, les objets qu'elle ſe peint, produiſent ſur les organes de la génération, les mêmes mouvemens qu'ils y auroient produit pendant la veille, & l'acte ſe conſomme phyſiquement s'il ſe conſomme dans l'imagination. L'on ſait ce qui arriva à HORACE dans un des gites de ſon voyage à Brindes.

Hic ego mendacem ſtultiſſimus uſque puellam.
Ad mediam noctem expecto: ſomnus tamen aufert
Intentum veneri: tum immundo ſomnia viſu

Nocturnam vestem maculant, ventrem-
que supinum.

Ces organes, à leur tour, irrités les premiers ne reveillent quelques fois que l'imagination, & suscitent des songes qui se terminent comme les précedens. Ces principes servent à expliquer les differentes especes de pollutions.

La premiere est celle qui vient d'une surabondance de semence ; c'est celle des gens à la force de l'âge, qui sont sanguins, vigoureux, chastes. La chaleur du lit venant à rarefier les humeurs, & la liqueur spermatique étant plus susceptible de rarefaction qu'une autre, les vésicules irritées entrainent l'imagination, qui denuée des secours qui lui fairoient voir l'illusion, s'y livre toute entiere ; l'idée du coït en produit l'effet dernier, l'éjaculation. Dans ce cas cette évacuation n'est point une maladie, c'est plutôt une crise favorable, un mouvement qui débarasse d'une humeur, qui trop abondante & trop retenue pourroit nuire ; & quoique quelques Médecins, qui n'ajoutent foi qu'à ce qu'ils ont vû, l'ayent nié, il n'en est pas moins vrai que cette liqueur peut par

ſon abondance produire des maladies. Qu'on me permette une courte digreſſion ſur cette queſtion, elle n'eſt pas étrangere à mon ſujet.

GALIEN nous a conſervé l'hiſtoire d'un homme & d'une femme, que l'excès de ſemence rendoit malades & qui furent gueris l'un & l'autre en renonçant à la continence qu'ils s'étoient impoſé (*p*); & il regarde la retention de cette humeur comme capable de produire des accidens très facheux. J'ai vû à Montpelier une obſervation ſemblable en tout à celle de la femme dont ce grand homme parle. Une veuve très robuſte, âgée de près de quarante ans, qui avoit joui très ſouvent pendant longtems du phyſique de l'amour, & qui en étoit privée depuis quelques années, tomboit, de tems en tems, dans des accès hyſteriques ſi violens, qu'elle perdoit l'uſage de ſes ſens; aucun remede ne pouvoit diſſiper les accès; on ne pouvoit les faire finir que par de fortes frictions des parties génitales, qui lui procuroient un tremblement con-

(*p*) *De locis affectis* L. 6. c. 5. CHARTER. *t.* 7. *p.* 519.

convulſif ſuivi d'une abondante éjaculation ; & dans le même inſtant elle recouvroit ſes ſens. Un Médecin reſpectable par ſon ſavoir & par ſon âge, qui a ſuivi long tems les armées Autrichiennes en Italie, m'a dit avoir remarqué, que ceux des ſoldats Allemans qui n'étoient pas mariés, & qui vivoient chaſtement étoient ſouvent attaqués d'accès d'épileſie, de priapiſme, ou de pollutions nocturnes ; accidens qui venoient d'une ſecretion plus abondante de ſemence, & peut-être de ce que cette ſemence avoit plus d'acreté, dans un pays plus chaud & où la diete eſt plus ſuculente.

L'on a du même Docteur JAQUES, que j'ai cité dans le ſecond article de cet ouvrage, une theſe (*q*), dont M. de la METTRIE a donné la traduction (*r*), dans laquelle il cite beaucoup de maladies produites par la privation des plaiſirs vénériens; & M. de la METTRIE en indique une autre, du D. RENEAUME, ſur la *virginité clauſtrale*, dont l'objet eſt le même.

(*q*) *An ex negato veneris uſu morbi* 1722.
(*r*) *Penelope ch.* 8. *des qualités néceſſaires au Médecin.*

M. ZINDEL a publié à Basle il y a quinze ans, une dissertation dans laquelle il a recueilli les observations éparses des maladies produites par une trop grande chasteté (*s*). Enfin, sans parler de quelques autres, M. GAUBIUS met la continence excessive dans la classe des causes de maladie. Il est rare, dit-il, qu'elle produise quelques maux, on l'a vû cependant dans quelques hommes nés avec beaucoup de temperamment & qui forment beaucoup de semence & dans quelques femmes (*t*); il fait ensuite l'énumération de ces maux. L'on ne doit donc point en nier l'existence, mais l'on peut en affirmer la rareté, surtout dans ce siecle qui paroit être celui de la foiblesse, & l'on se trompe tous les jours, en attribuant indistinctement à cette cause, toutes les maladies qui attaquent les personnes nubiles du sexe, & en leur conseillant le mariage pour tout remede; remede souvent mal indiqué & souvent nuisible, parce qu'il ne peut par détruire les vices qui entretenoient la maladie, & qu'il ne fait qu'a-

(*s*) *Nicolaus* ZINDELIUS *de morbis ex castitate nimia oriundis* Basle 1745.

(*t*) *Institutiones pathologicæ* §. 563.

qu'ajouter aux maux passés ceux que la grossesse & les couches produisent ordinairement dans les personnes languissantes. Je reviens aux pollutions.

L'on a vû que la premiere espece produite par une surabondance de semence qu'elle évacue, n'étoit pas un mal en elle-même; mais elle peut le devenir, en revenant trop fréquemment, & lors même qu'il n'y a plus de surabondance nuisible. J'ai déja observé qu'une évacuation disposoit à une autre, tant est grande la force de l'habitude, qui consiste en ce que la réiteration des mouvemens les rend plus faciles, & qu'ils se reproduisent par la plus légere cause; observation d'une grande utilité pour l'intelligence de l'œconomie animale, sur laquelle GALIEN & surtout M. MATY (*u*) ont dit

(*u*) GALENUS *libro de consuetudinibus* CHARTER. t. 6. p. 541.

M. MATY *dissertatio de consuetudinis efficacia in corpus humanum* Leid. 1740. M. PUJATI a aussi donné de très bonnes reflexions sur cette matiere dans son traité *de la diete des fievreux* p. 57. &c les Métaphysiciens qui paroissent l'avoir le mieux saisie sont M. LOCKE *Essay* &c. L. II. c. 32. M. de CONDILLAC *Traité des animaux* p. 2. c. 2. & 9. & l'Auteur anonime

dit d'excellentes choses. mais qui n'a cependant pas encore été pleinement traitée ; & il en resulte cet inconvénient, c'est que les évacuations en deviennent une suite indépendamment du besoin, & lors même qu'il n'existe pas. Alors elles sont très facheuses, & elles ont tous les dangers de l'évacuation excessive procurée par d'autres moyens. *Satyrus* surnommé *Gragropilex* demeurant à *Thasus*, eut dès l'âge de vingt cinq ans de fréquentes pollutions nocturnes ; quelques fois même la semence s'écouloit pendant le jour. Il mourut de consomption dans sa trentieme année (*s*).

M. ZIMMERMANN me parle d'un homme d'un très beau génie, à qui les pollutions avoient fait perdre toute l'activité de son esprit & dont le corps étoit exactement dans l'état décrit par BOERHAAVE. L'on a vû page 11. les maux que M. HOFMAN observa après des pollu-

anonime des *Elemens de Psycologie* c. 61. 62. 63. 64. Je connois un homme, qui ayant été éveillé, il y a plus de vingt ans, à une heure aprés minuit, par le bruit d'un incendie, s'est constament reveillé toutes les nuits, dès cette époque, précisement à la même heure.

(*x*) *Epidem. L.* 6. *S.* 8. *n.* 52. FOES. 1201.

pollutions. Les ſimptomes les plus ordinaires, quand le mal n'a pas fait encore de bien grands progrès, c'eſt un accablement continuel, plus conſiderable le matin & de vives douleurs de reins. L'on me conſulta il y quelques mois pour un vigneron âgé de cinquante ans, très robuſte auparavant, & que des pollutions fréquentes depuis trois ou quatre mois, avoient ſi prodigieuſement affoibli, qu'il ne pouvoit travailler que quelques heures par jour, ſouvent même il en étoit empêché par des douleurs de reins, qui le retenoient au lit & il maigriſſoit journellement. Je donnai quelques conſeils, dont j'ai ignoré l'exécution & l'effet.

L'on peut mettre dans cette premiere claſſe, les pollutions de ceux qui ayant été accoutumés à de fréquentes émiſſions, les ſuſpendent tout à coup. Telles étoient celles d'une femme dont parle GALIEN; elle étoit dans le vefvage depuis quelque tems, & la retention du ſperme lui procuroit des maladies de l'uterus; elle eut dans le ſommeil des mouvemens des lombes, des bras & des jambes, qui étoient convulſifs, & qui furent acompagnés d'une

émiſſion abondante de ſperme épais, avec la même ſenſation que dans le tems du coït (y). Une danſeuſe fut bleſſée par hazard près du ſein gâuche, fort légerement; le Chirurgien lui preſcrivit une diette aſſez ſevere, & lui défendit des plaiſirs dont elle étoit en uſage de jouïr ſouvent. La troiſieme nuit de cette privation, à laquelle elle ſe ſoumit en négligeant la diette, elle eut une pollution qui revenant pluſieurs fois toutes les nuits ſuivantes la maigriſſoient à vuë d'œil, & lui cauſoient de violens maux de reins. La playe ne laiſſoit pas que de guerir, & l'eut été tout à fait, ſi elle s'étoit ménagée pour les alimens & la boiſſon. Le Chirurgien ferme dans ſes principes, continuoit ſon interdiction, la ſaignoit & la purgeoit. Ennuyée & affoiblie, elle laiſſa les remedes, reprit ſon ancien train, la foibleſſe & les douleurs ſe diſſiperent bien vite.

Mais qu'on ſe garde bien de conclure de cette obſervation, l'inutilité du précepte des plus grands Maitres en chirurgie,

(y) *De ſemine. l. 2. ch. 1.* CHARTER. *t.* 3. *p.* 213.

rurgie, qui fondés ſur d'autres obſervations, interdiſent ſéverement le coït aux bleſſés; il n'y a point de praticien qui n'ait pu ſe convaincre par ſoi même combien il leur eſt nuiſible. J'en rapporterai un ſeul exemple dans lequel la maſturbation fut mortelle, & dont G. FABRI de *Hilden* nous a conſervé l'hiſtoire. *Coſme* SLOTAN avoit coupé la main à un jeune homme qui l'avoit eu meurtrie par un coup de feu; comme il le connoiſſoit très ardent, il lui défendit ſéverement tout commerce avec ſa femme qu'il avertit auſſi du danger. Mais quand tous les accidens furent diſſipés & que la guériſon étoit en bon train, le malade ſe ſentant des deſirs auxquels ſa femme ne voulut pas repondre, il ſe procura ſans coït une émiſſion de ſemence, qui fut immédiatement ſuivie, de fievre, de delire, de convulſions & d'autres accidens violens, dont il mourut au bout de quatre jours (z). J'ai vû un jeune marié qui ſe jettant étourdiment du ſiège d'un cabriolet tomba à côté; la rouë de derriere lui paſſa ſur le pied entre le talon

(z) *Obſervat. Chirurg. cent. I. obſ. 22.*

& la cheville; il n'eut ni fracture ni luxation mais une forte contusion; se trouvant bien au bout de cinq jours, il se conduisit comme s'il n'eut point eu d'accident. Deux heures après, toute la jambe enfla avec des douleurs inouies & une forte fievre qui dura près de trente heures. Revenons.

Il est important de prévenir de bonne heure les progrès de l'habitude; &, quelle que soit la premiere cause des pollutions, de ne pas les laisser invéterer. Quand elles ont duré long tems, elles se guérissent très difficilement. *Il n'y a point de maladie*, dit M. HOFMAN, *qui tourmente plus les malades, & donne plus de peine aux Médecins, que les pollutions nocturnes qui ont duré long tems & qui sont devenues habituelles, surtout si elles reviennent tous les jours. L'on employe les meilleurs remedes presque toujours inutilement, souvent même ils font plus de mal que de bien* (a). Tous les Médecins qui ont écrit sur cette maladie en ont dit la guérison très difficile, & tous les Médecins qui ont eu occasion de la traiter l'ont éprouvé eux mêmes.

COE-

(a) *Cons.* 102.

COELIUS AURELIANUS a raſſemblé tout ce que les anciens ont dit de mieux ſur le traitement. Il veut 1°. que le malade évite autant qu'il eſt poſſible toute idée vénérienne. 2°. Qu'il ſoit couché ſur un lit de matiere dure & rafraichiſſante; qu'il applique ſur les reins une mince plaque de plomb; qu'il applique ſur toutes les parties qui ſont le ſiege de la maladie, des éponges trempées dans de l'eau & du vinaigre, ou des choſes rafraichiſſantes comme les balauſtes, l'acacia, l'hipociſte, le pſillium. 3°. Qu'il ne faſſe uſage que d'alimens & de boiſſon qui rafraichiſſent & qui reſſerrent. Il lui conſeille 4°. les fortifians. 5°. L'uſage du bain froid. 6°. De ne jamais ſe coucher ſur le dos, mais toujours ſur le côté ou ſur le ventre. Ce conſeil eſt plein de bonnes choſes; mais voyons plus diſtinctement quelle eſt l'indication qui ſe préſente. C'eſt de diminuer la quantité de la ſemence, & de prévenir les rêves. La diete & le régime en général ſont beaucoup plus propres à la remplir que les remedes. Les alimens les plus convenables ſont ceux qui ſont tirés du regne vegetal, les légumes & les fruits. Parmi

mi les viandes celles qui contiennent le moins de ſubſtance. Dans l'une & l'autre claſſe, il faut faire choix de ceux qui n'ont aucune acreté. L'on a déja vû plus haut l'influence de ce régime ſur la tranquillité du ſommeil ; on ne peut trop le recommander aux perſonnes affligées de pollutions nocturnes, à qui cette tranquillité eſt ſi néceſſaire. Elles doivent ſurtout renoncer au ſouper, ou au moins ne ſouper que très légerement ; cette ſeule attention contribue plus à operer la guériſon que tous les remedes.

J'ai vû il y a pluſieurs années un jeune homme qui avoit preſque toutes les nuits une pollution nocturne, & qui avoit déja eu quelques accès de *cochemar.* Un Chirurgien barbier, lui ordonna de boire en ſe couchant quelques verres d'eau chaude, qui, ſans diminuer les pollutions, augmenterent la derniere maladie ; les deux maux ſe réunirent & revinrent toutes les nuits ; le fantome du cochemar étoit une femme qui occaſionnoit en même tems la pollution. Affoibli par cette double maladie, & par la privation d'un ſommeil tranquille, il marchoit à grands pas

vers

vers une consomption. Je lui ordonnai de ne prendre à souper qu'un peu de pain & quelques fruits crus, de souper de bonne heure, & de prendre en entrant au lit un verre d'eau fraiche avec quinze goutes de liqueur anodine minerale d'Hofman. Il ne tarda pas à reprendre un sommeil tranquille; les deux maladies se dissiperent entierement & il recouvra bientôt ses forces.

Les viandes indigestes, les viandes noires, surtout le soir, sont un véritable poison pour ce mal; &, je le repete, sans la privation d'un souper surtout animal, les autres remedes ne sont d'aucune utilité. Le vin, les liqueurs, le caffé nuisent par plusieurs endroits. La meilleure boisson est l'eau pure, sur chaque bouteille de laquelle on dissout avec succès une dragme de nitre.

Le précepte que donne COELIUS d'éviter les lits mols est de la plus grande importance; il n'y faut point souffrir de plume; la paille seroit de beaucoup à préferer au crin, & j'ai vû quelques malades qui se sont bien trouvés de couvrir le matelas d'un cuir. Le conseil de ne pas se coucher sur le dos est éga-

également néceſſaire ; cette ſituation nuit en contribuant à rendre le ſommeil plus agité, & en échaufant d'avantage les parties genitales. Enfin comme l'habitude a ici une très grande influence, & qu'il importe de la rompre, l'obſervation ſuivante pourra fournir un moyen d'y réuſſir. Je la tiens d'un Italien reſpectable par ſes vertus, & l'un des plus excellens hommes que je me rapelle d'avoir vû. Il me conſultoit pour une maladie très differente ; mais afin de mieux m'inſtruire il me fit toute l'hiſtoire de ſa ſanté. Il avoit été incommodé, cinq ans auparavant, de pollutions fréquentes qui l'épuiſoient totalement. Il reſolut fortement le ſoir de ſe reveiller au premier moment où une femme fraperoit ſon imagination, & s'occupa long tems de cette idée avant que de s'endormir. Le remede eut le plus heureux ſuccès ; l'idée du danger & la volonté de ſe reveiller unies étroitement la veille à l'idée d'une femme, ſe reproduiſirent au milieu du ſommeil en même tems que cette derniere ; il ſe reveilla à tems ; & cette précaution réiterée pendant quelques ſoirs diſſipa le mal.]

Mais

Mais que ces deux derniers cas n'inſpirent pas trop de ſécurité, il en eſt contre leſquels les meilleurs remedes échouent ; celui que M. HOFMAN rapporte (*b*) en eſt un exemple ; & l'on doit d'avance donner aux malades l'avis qu'il donnoit au ſien ; c'eſt que ſans une longue perſéverance dans l'uſage des remedes, on ne doit en attendre aucun effet, ou plutôt, dans ce cas où le regime eſt l'eſſentiel, ce n'eſt ſouvent qu'en l'obſervant long tems qu'on peut éprouver un ſoulagement ſenſible. Si l'on emploe des remedes ils doivent être fondés ſur la même indication que le régime. Il n'y a pas long tems que j'ai vû une ſaignée aſſez abondante emporter le mal. Les poudres nitreuſes, la limonade, les eſprits acides, les laits d'amande peuvent être d'uſage.

M. HOFMAN employa pour le maſturbateur qui après avoir quitté ſes infamies tomba dans des pollutions, la poudre ſuivante.

℞. C.C. *pphicè ppati. oſſis ſepiæ aa unc. S. ſuccini cum inſtillat. olei tartar. per deliquium ppat. dr. II. caſcar. dr. I.* dont il prenoit une dragme le ſoir avec de

(*b*) *Caſ.* 102.

de l'eau de cerises noires; le matin les eaux de selter & le lait; pour boisson une tisanne de santal, de racines de chine, de chicorée, de scorseneraire & de canelle. Moyennant ces secours, & une diete convenable le malade guerit en quelques semaines. M. ZIMMERMANN a gueri par l'usage de la même poudre, *des pollutions très fréquentes suivies des langueurs ordinaires & qui avoient duré quelques années, chez un jeune homme de vingt un ans.*

Une autre espece de pollution ce sont celles des hypochondriaques. La circulation chez eux se fait lentement, surtout dans les veines du bas ventre; par là même, les parties d'où elles rapportent le sang sont souvent engorgées; les nerfs sont aisément mis en mouvement; leurs humeurs ont un caractere d'acreté très propre à irriter; leur sommeil est ordinairement troublé par des songes; voilà bien des raisons de pollution; aussi ils y sont extrêmement sujets. *L'imagination*, dit M. BOERHAAVE, *produit souvent pendant le sommeil des émissions de semence. Les gens de lettres les plus assidus & les rateleux sont sujets à cet accident, & l'écoulement de la*

la semence est souvent si considerable qu'ils tombent dans l'atrophie (c). Cette maladie a pour eux des suites d'autant plus facheuses qu'ils ne se livrent jamais à quelques excès dans ce genre sans en être extrêmement incommodés, comme M. FLEMING l'a heureusement exprimé.

Non veneri crebro licet unquam impunè litare.

Il n'y a qu'un moyen de curation, c'est d'attaquer la maladie principale. L'on commence par détruire les engorgemens, ensuite l'on employe les bains froids & cette salutaire écorce que Dieu veuille nous conserver. C'est alors véritablement le cas de ces deux puissans remedes, auxquels on peut quelquefois allier le mars. Si les attentions sur le choix des alimens sont nécessaires dans tous les cas, elles le sont plus particulierement dans celui ci. Les hypochondriaques font généralement très mal les digestions; les alimens mal digerés produisent des gonflemens flatueux, qui troublant la circulation les disposent aux pollu-

(c) *Institut.* §. 776.

pollutions de deux façons : 1°. en gênant le retour du sang dans les veines genitales ; 2°. en troublant la tranquillité du sommeil & en disposant par là même aux rêves. L'on sent par là la raison de la défense que PITHAGORE faisoit à ses disciples de manger des alimens flatueux, qu'il regardoit avec raison comme nuisibles, tant à la netteté & à la force des fonctions de l'ame, qu'à la chasteté. Outre les deux raisons que j'en ai donné pourrois-je hazarder d'en indiquer une troisieme, que j'ai eu fortement lieu de soupçonner chez deux malades ? C'est l'expansion de l'air, dégagé des fluides, dans les corps caverneux ; ce qui produisoit une érection & le prurit vénérien. Personne n'ignore que toutes nos liqueurs sont impregnées de ce fluide, mais que tant qu'elles sont parfaitement saines il y est comme incarceré & privé de toute élasticité. De grands Physiciens avoient cru qu'il n'y avoit que deux moyens de la lui rendre ; un degré de chaleur plus considerable qu'on ne l'observe jamais dans le corps animal, & la putrefaction. Mais une foule d'observations de maladies produites par l'air

ainsi

ainsi dilaté, ont prouvé qu'indépendamment de ces deux causes il y avoit d'autres alterations dans les fluïdes qui operoient le même effet; & ces alterations paroissent plus fréquentes chez les hypochondriaques: ainsi il n'est point étonnant que les corps caverneux soyent le siege de ce dévélopement d'air maladif; il n'y a au contraire point de partie qui paroisse devoir y être plus exposée, & si l'on n'y a pas fait attention plutôt, c'est vraisemblablement manque d'obsservateurs plutôt que d'obsservations. Celles ci font sentir toute la nécessité d'éviter ces alimens qui plus chargés d'air que les autres, incommodent, & par celui qui s'en separe dans les premieres voyes, & par celui qu'ils portent dans le sang. Tout le monde sait que la biere nouvelle qui est extrêmement flatueuse occasionne de violentes érections.

SECTION XII.

Gonorhée simple.

LA *Gonorhée*, dit GALIEN, qui ne connoissoit que la simple, *est un écoulement de semence sans érection.* Plusieurs auteurs de tous les siecles en parlent, & Moïse le plus ancien de tous. L'on trouve dans les observations d'HIPPOCRATE, l'exemple d'un montagnard dont la maladie paroit avoir été un marasme & qui avoit un écoulement involontaire d'urine & de semence (*d*). M. BOERHAAVE paroit cependant mettre cette maladie au nombre des choses douteuses. *On lit*, dit-il, *dans quelques livres de médecine que la semence s'est quelquefois écoulée sans qu'on l'ait senti. Mais cette maladie doit être très rare, & je ne sache pas que la semence se soit écoulée sans quelque chatouillement, ou ce n'étoit pas de la vraie semence separée dans les testicules & accumulée dans les vésicules seminaires, quoique j'aie vû la liqueur des prostates s'écouler*

(*d*) *Epid. L.* 6. *S.* 3. *n°.* 13. FOES 1173.

ler (*e*). Cette autorité eſt ſans doute bien reſpectable; mais outre que M. BOERHAAVE ne décide point poſitivement, il a contre lui tous les Médecins; & pour ne point ſortir de ſon école, l'un de ſes plus illuſtres diſciples, M. GAUBIUS, admet l'évacuation de ſemence ſans ſenſation. Mes propres obſervations ne me laiſſent pas douter de l'exiſtence de l'une & de l'autre maladie. J'ai vû des hommes qui après une gonorhée virulente, après des excès vénériens, ou des maſturbations, avoient un écoulement continuel par la verge, mais qui ne les rendoit pas incapables d'érection & d'éjaculation : ils ſe plaignoient même, qu'une ſeule éjaculation les affoibliſſoit plus qu'un écoulement de quelques ſemaines; preuve évidente que la liqueur de ces deux évacuations n'étoit pas la même; & que celle qui ſort par la gonorhée ne vient que des proſtates, de quelques autres glandes qui entourent l'urethre, des follicules repandus dans toute ſa longueur, ou enfin des vaiſſeaux exhalans dilatés. J'en ai vû

(*e*) Ibid. LA METTRIE T. 7. p. 214.

vû d'autres qui avoient comme les premiers un écoulement continuel, mais un écoulement qui les affoiblissoit beaucoup plus, qui les rendoit incapables de tout prurit vénérien, de toute érection & par là même de toute éjaculation, quoique les testicules ne parussent point hors d'état de fonctionner. Il me paroit démontré que dans ces derniers la vraie semence testiculaire s'écouloit sans sensation. Et quand on connoit la structure des parties genitales, l'on se persuadera aisément que la premiere maladie doit être beaucoup plus fréquente que la derniere, mais l'on comprendra très bien l'existence de celle-ci. Les Auteurs exacts ont appellé gonorhée vraie celle dans laquelle ils ont cru que la matiere de l'écoulement étoit la vraie semence; & l'autre *gonorhée batarde ou catharrale.*

Les dangers de cet écoulement sont très considerables; l'on a vû page 6. le tableau qu'ARETE'E en fait; *comment*, dit-il au même endroit, *ne seroit-on pas foible quand ce qui fait la force de la vie se perd continuellement. La seule semence est ce qui fait la force de l'homme.* CELSE, qui vivoit avant ARE-

TE'E

TZ'S, dit positivement que l'écoulement de semence sans sensation vénérienne mene à la consomption (*f*). *Jean*, fils de ZACHARIE, plus connu sous le nom d'ACTUARIUS, dans l'ouvrage qu'il composa en faveur de l'ambassadeur que l'Empereur de Constantinople envoyoit dans le nord, pense comme les Auteurs que j'ai déja cité. *Si l'écoulement de semence qui se fait sans érection & sans sensation dure quelque tems, il produit nécessairement la consomption & la mort; parce que la partie la plus balsamique des humeurs, & les esprits animaux se dissipent* (*g*).

Les Auteurs les plus modernes pensent comme les anciens. *Tout le corps maigrit*, dit SENNERT, *& surtout le dos; les malades deviennent foibles, secs, pales, ils languissent, ils ont des douleurs de reins, les yeux se creusent* (*h*). Et l'on trouve dans une dissertation très bonne & très recente des observations fort intéressantes (*i*). Cette maladie

K peut

(*f*) *De Medicina* L. 4. c. 21.

(*g*) *Medicus, sive de methodo medendi* L. I. c. 22.

(*h*) *Praxis medica* L. 3. part. 9. sect. 2. c. 4.

(*i*) G. L. KOEMPF *de morbis ex atrophia* Basl. 1756.

peut dépendre de plusieurs causes éloignées. La cause prochaine est presque toujours combinée d'un vice dans les liqueurs qui s'écoulent, qui sont trop tenues & souvent trop acres; & d'un grand relâchement des parties. Le vice des liqueurs dénote un defaut d'élaboration, qui dépend d'une foiblesse générale, qui exige les toniques, que la foiblesse des organes indique aussi; les circonstances concourantes décident sur le choix. Il seroit hors de place d'entrer ici dans tous ces détails, sur lesquels on trouvera de bonnes choses dans plusieurs Auteurs & surtout dans SENNERT, l'auteur du meilleur abregé de médecine pratique qu'on ait.

Les mêmes remedes, indiqués dans le courant de cet ouvrage contre les autres suites de la pollution, le sont contre celle-ci; le bain froid, le Kina, le mars, les autres roborans. M. BOERHAAVE dit que l'hépatique produit d'excellens effets, (*egregios sane præstat usus*) dans la gonorhée invéterée qui depend du relâchement des organes (*k*). Quelques fois pour détourner la tendance que l'habitude donne aux humeurs sur

(*k*) *Historia plantarum &c.* p. 51.

ſur la même partie, on peut commencer par quelques laxatifs: il y a même de grands Médecins qui leur ont attribué une efficace preſque ſpécifique contre cette maladie; l'expérience plus encore que la raiſon m'a prouvé le contraire. Et ceux qui ſe donneront la peine de lire les Auteurs que j'ai nommé plus haut, verront qu'ils n'ordonnent rien de laxatif. ACTUARIUS ordonne *des choſes qui fortifient ſans échauffer* (*l*). ARETE'E qui veut qu'on y remedie inceſſamment, vû le danger dont elle menace, n'ordonne que des fortifians; & CELSE des ouvrages duquel l'un & l'autre ont profité, ordonne des frictions & ſurtout le bain d'eau *extrêmement froide*; (*natationeſque quam frigidiſſimæ*); il veut que tout ce qu'on mange & qu'on boit on le boive froid; qu'on évite tous les alimens qui peuvent engendrer des crudités, des vents, & augmenter l'acreté de la ſemence. Si la promeſſe de LANGIUS qui *oſoit jurer que les purgatifs & la diete gueriroient cette maladie* eſt vraye, ce ne peut être que dans le cas où elle ſeroit produite par une mauvaiſe diete qui au-

(*l*) Ibid. L. 4. c. 8.

roit donné lieu à des obſtructions dans le bas ventre & fait dégenerer toutes les humeurs, ſans que les ſolides euſſent encore reçu d'atteintes bien conſiderables, & il n'a eu en vuë que ce cas, car s'ils avoient reçu une atteinte un peu conſiderable, les purgatifs devroient néceſſairement être aidés par les roborans. Tel étoit la gonorhée que REGIS obſerva, & dont CRAANEN nous a conſervé le détail. *Un homme*, dit-il, *d'un temperamment pituiteux ayant fait long tems uſage d'alimens humectans fut attaqué d'un écoulement d'une humeur aqueuſe crue, viſqueuſe, qui ſortoit ſans ſentiment. Il maigriſſoit, ſes yeux ſe cavoient; il perdoit tous les jours ſes forces.* REGIS *commença par les purgatifs pour évacuer ces humeurs pituiteuſes;* enſuite il lui ordonna les fortifians, & des alimens deſſechans; enfin ſi cela ne ſuffiſoit pas il conſeilloit un cauſtic à chaque jambe (*m*). Mais cette méthode des purgatifs ne peut jamais convenir quand cette maladie eſt la ſuite des excès vénériens, & qu'elle dépend, comme dit SENNERT, *de la foibleſſe que les véſicules ſeminales ont contracté par les*

(*m*) Voyez J. J. MANGETI *Bibliotheca medico practica* T. 2. p. 625.

les alternatives si fréquentes de repletion & d'inanition.

Le détail de quelques cas fera mieux saisir la véritable curation.

TIME'E en fournit un qui ne peut être mieux placé qu'ici. *Un jeune homme,* dit il, *étudiant en droit, d'un tempérammment sanguin, se polluoit manuellement deux ou trois fois par jour, & quelques fois plus souvent: il tomba dans une gonorhée, accompagnée d'une foiblesse de tout le corps. Je regardai la gonorhée comme une suite du relâchement occasionné dans les vaisseaux seminaux, & la foiblesse dépendoit de la fréquente effusion de semence, qui avoit dissipé la chaleur naturelle, amassé des crudités, lesé le genre nerveux, abruti l'ame & affoibli tout le corps.* Il lui ordonna un vin fortifiant avec les astringens & les aromatiques infusés dans le gros vin rouge; un opiate de même nature; & un onguent composé d'huiles de rose, de mastic, de nitre, de bol d'armenie, de terre sigillée, de balaustes & de cire blanche. *Le malade fut gueri au bout d'un mois de ce mal honteux, & je l'avertis de s'abstenir à l'avenir de cette infame débauche, & de se souvenir de la menace de*

de l'ETERNEL *qui exclut les mols du Royaume du cieux* Cor I. c. 6. (*n*).

Un des meilleurs Médecins que nous ayons en Suisse, me marque M. ZIMMERMANN, M. G. M. WEPFER *de Schaffouse*, *dont l'autorité ne peut être que d'un très grand poids*, *assure avoir gueri un écoulement continuel de semence. suite de la masturbation*, *par le secours de la teinture de mars de* LUDOVICI M. WESTIN *de Zurzach m'a confirmé la même chose sur sa propre expérience. Pour moi*, ajoute mon ami, *je n'en ai pas vû d'aussi bons effets.*

M. le Professeur STEHELIN, parle d'un homme lettré qui étoit affligé d'une effusion involontaire de semence, sans idées vénériennes, & qu'il a gueri par l'usage d'un vin avec le mars & le Kina. Les remedes, & entr autres les eaux de Swalbach, & la douche d'eau froide sur le pubis & le périnée, n'eurent pas les mêmes succès chez un jeune homme qui s'étoit attiré ce mal par la masturbation. Il ajoute que M. le Dr. BONGARS, fameux praticien à Maseck, a gueri deux personnes attaquées d'une débilité des vesicules seminales, en leur faisant prendre trois fois par

(*n*) Ibid. 624.

par jour huit à dix gouttes de laudanum liquide de Sidenham dans une tasse de vin de Pontac, & en leur faisant boire une décoction de salsepareille. M. STEHELIN remarque que quoique l'opium soit un remede contraire aux indications, il a cependant été conseillé par ETMULLER *contre l'éjaculation trop prompte qui dépend d'une semence trop spirituense*. Qu'il me soit permis d'ajouter, qu'en examinant attentivement le conseil de ce fameux praticien, & en comparant la nature du mal dans certains cas avec les effets de l'opium, on concevra aisément que ce remede peut quelquefois être utile, mais non pas dans le cas dans lequel il le conseille. Il distingue avec beaucoup de soin les differentes especes d'écoulement, il assigne les causes & le traitement de chaque espece, & passant ensuite à l'éjaculation qui vient dès le commencement de l'érection, *nimis citam*, il en donne deux causes; 1°. le relachement des vésicules seminales; 2°. une liqueur seminale trop bouillante, trop spiritueuse, & trop abondante; c'est dans ce cas qu'il ordonne l'opium (*o*). Mais à quel titre? L'opium,

 dont

(*o*) *Colleg. pract. speciale* c. 2. T. I. p 459.

dont la vertu aphrosidiaque est si bien démontrée, vertu qu'ETMULLER lui même indique & dans son petit ouvrage sur ce remede, & dans l'endroit même où il donne ce conseil, ne peut qu'augmenter la cause de la maladie, & par là même en agraver les simptomes. Les cas où il est utile, c'est, au contraire quand les humeurs sont crues, tenuës, aqueuses, & les nerfs en même tems excessivement mobiles. L'on sait qu'il remédie à ces differens accidens, qu'il suspend l'irritabilité, & qu'il arrête toutes les évacuations excepté la transpiration. Mais, & on ne peut trop le redire, l'on doit être attentif à ne l'ordonner qu'à propos sans quoi il deviendroit nuisible. M. TRALLES, dans son excellent ouvrage, nous fournit une observation, & l'on en trouve de semblables ailleurs, qui doit nous obliger à beaucoup de circonspection. Un homme, dit il, qui dès sa jeunesse avoit eu du penchant aux pollutions ce qui l'avoit rendu extrêmement foible, ne prenoit jamais de l'opium, soit pour moderer une toux ou une diarhée, ou dans quelqu'autre but, qu'il n'eut pendant la nuit & à son grand

grand dommage des ſonges laſcifs accompagnés d'une émiſſion ſpermatique (*p*). Qu'on me permette une réflexion qui ſe préſente naturellement ; c'eſt que l'erreur d'ETMULLER prouve bien évidemment, 1°. combien une théorie exacte a d'influence ſur la pratique, qui ſans ſon ſecours ne peut être que très ſouvent fauſſe & erronée. 2°. Combien par là même un homme, qui réunit l'une & l'autre, doit avoir d'avantages ſur celui qui n'eſt guidé que par quelques obſervations, ou qui ſe livre à une théorie ſiſtematique ; enfin 3°. combien la lecture des meilleurs Auteurs de pratique, qui ont été dénués de cette théorie exacte due à notre ſiecle, peut tromper ceux qui en les liſant ne peuvent avoir qu'une foi implicite, & qui ignorent ces principes, qui doivent ſervir de pierre de touche, pour diſcerner en médecine ce qui eſt de bon ou de mauvais aloi.

Je finirai par deux de mes obſervations, un plus grand nombre ſeroit ſuperflu.

Un jeune homme de vingt ans, qui avoit eu le malheur de ſe polluer, étoit attaqué depuis deux mois d'un écoulement muqueux continuel, & de pollu-

(*p*) *Uſus opii ſalubris & noxius* p. 134.

tions nocturnes, de tems en tems, accompagnées d'un épuisement considerable; il avoit de fréquens & violens maux d'estomac, il se sentoit la poitrine extrêmement foible & suoit très aisément; je lui ordonnai l'opiate suivant.

℞. *condit. rosar. rubr. unc. III. conditi anthos. cort. peruv. aa unc. I. mastices dr. II. cath. dr. I. olei cinnam. gtt. III. sirup. cort. aur. q. S. f. electar. solid.*

Il en prenoit un quart d'once deux fois par jour. Au bout de trois semaines il se trouva bien à tous égards; & l'écoulement n'avoit plus lieu qu'après les pollutions nocturnes qui étoient beaucoup moins fréquentes; la continuation du même remede pendant quinze jours le remit tout à fait.

Deux époux étrangers, que je n'ai jamais connu, attaqués presque dans le même tems, & bien sûrs qu'il n'y avoit point de virus, d'un écoulement, accompagné de foiblesse & de douleurs tout le long de l'épine du dos, ne pouvoient accuser que des excès conjugaux; l'écoulement étoit beaucoup plus considerable chez le mari. Ils avoient essayé differens remedes très inutilement, & entr'autres des pilules mercurielles qui

avoient

avoient augmenté l'écoulement; ils me firent consulter. Je leur ordonnai les bains froids; un vin de Kina, d'acier & de fleurs de roses rouges; ils prirent régulierement le remede; c'étoit dans l'Eté de 58, les pluyes continuelles rendoient l'usage des bains de riviere très difficile; la femme n'en prit que deux ou trois; le mari une douzaine; au bout de cinq semaines ils me firent dire qu'ils étoient presque totalement rétablis; j'ordonnai la continuation jusques à parfaite guérison, qui ne tarda pas.

Ces succès heureux, ne peuvent point servir à fonder un prognostic général & favorable; cette maladie est le plus souvent extrêmement rebelle, quelques fois même incurable. Je n'en donnerai qu'un seul exemple mais demonstratif. Un des plus grands praticiens qu'il y ait aujourd'hui en Europe, & qui enrichit la Médecine par des ouvrages tous excellents, est affligé depuis plus de quinze ans d'une gonorhée simple, que tout son art & celui de quelques autres Médecins qu'il a consulté n'ont pu dissiper; cette triste incommodité le consume peu à peu, & fait craindre de le perdre longtemps avant le terme auquel il seroit à souhaiter qu'il parvint, & auquel il pour-

roit

roit parvenir dans le cours ordinaire des choſes.

Il ſeroit inutile de m'étendre d'avantage ; j'ai tâché de ne rien omettre de ce qui peut ouvrir les yeux des jeunes gens ſur les horreurs de l'abime qu'ils ſe préparent. J'ai indiqué les moyens les plus propres à remédier aux maux qu'ils ſe ſont attirés ; je finis par réïterer ce que j'ai déja dit dans le cours de cet ouvrage ; que quelques cures heureuſes ne ſervent pas à leur faire illuſion : le mieux gueri ratrape difficilement ſa premiere vigueur, & ne conſerve une ſanté paſſable qu'à force de ménagement ; le nombre de ceux qui reſtent dans la langueur eſt decuple de ceux qui guériſſent, & quelques exemples de gens ou qui n'avoient été que peu malades, ou chez leſquels un tempéramment plus vigoureux a pu ſe relever plus aiſément, ne doivent point être regardés comme faiſant une regle générale.

—— —— non bene ripæ creditur
Ipſe aries etiam nunc vellera ſiccat.

FIN.

TABLE

TABLE DES ARTICLES.

ARTICLE I.

L'Hiſtoire de la Maladie.

ARTICLE II.

Les Cauſes.

ARTICLE III.

La Curation.

ARTI-

ARTICLE IV.

Maladies analogues.

P. S. N'ayant pas pu corriger les deux premieres feuilles, qui sont imprimées depuis dix mois, il s'y est glissé quelques fautes; il y en a une très grossiere à la p. 20 note (*e*) qu'il faut changer en entier & lire, *Institutiones pathologiæ medicinalis*, auctore H. D. GAUBIO Leid. 1758.

FIN.

DU TOIT DE MAMBRINI